

Dialectique et polémique :
l'invective hegelienne

Sous la direction de Catherine Malabou
Université Paris X — Nanterre
Session de juin 2004

Remerciements

À Catherine Malabou, qui a accepté de diriger ce mémoire, pour sa disponibilité et son enseignement ;

À Michèle Cohen-Halimi, qui a contribué à lever certaines obscurités de mon étude ;

À David Lefebvre, Jean-Pierre Lefebvre, Éléonore Le Jallé et Jacques-Olivier Bégot, ainsi qu'aux tuteurs informatique de l'École Normale Supérieure de la rue d'Ulm, pour avoir prodigué leur soutien à ce mémoire ;

À Patrice Henriot et Pierre Lauret, le premier pour avoir attiré mon attention sur l'œuvre de Hegel, le second sur l'importance du style en philosophie ;

À Camille, Arnaud et Ivan pour leur présence et leur conseil.

Introduction

« You see, Hylas, the water of
yonder fountain, how it is forced
upwards, in a round column, to a
certain height ; at which it breaks,
and falls back into the basin from
whence it rose : its ascent, as well
as descent, proceeding from the
same uniform law or principle of
GRAVITATION. »

Berkeley, *Three Dialogues between
Hylas and Philonous*, III^e dialogue.

0.1 Le pacifisme de Hegel

Le premier texte de la main de Hegel dont nous disposons semble être cette lettre : « En ce qui concerne les insectes, je te ferai simplement remarquer que tu ne dois pas leur donner le nom infamant de « vermine »¹. »

Hegel a alors quatorze ans et semble refuser la contamination du discours scientifique par le discours affectif : à en croire de nombreux commentaires, ainsi que l'image que Hegel a — peut-être à dessein — laissée derrière lui, ce refus aurait représenté une constante de son œuvre philosophique.

Dans son article « Hegel ou l'universelle vie de l'esprit », Philippe Choulet écrit de Hölderlin qu'il « eut cette chance d'expérimenter *in vivo* ce que nous ne pouvons plus que désirer à travers une écriture et une philosophie : Hegel est bien ce philosophe de la réconciliation et de l'apaisement des tensions². » Philippe Choulet fait ainsi ressortir de l'œuvre hegelien la dimension réconciliatrice, la centralisation de tous les phénomènes en un texte unique, rendant à chacun ce qui lui est propre, procédant enfin par *reconnaissance universelle*.

Le texte hegelien peut en effet justifier cette induction, dans la mesure où la consécration par l'encyclopédie philosophique touche tous les phénomènes, à com-

¹HEGEL: *Correspondance I. 1785–1812*, Paris: Gallimard, 1962, coll. Tel, lettre 1, du 8 juin 1785, à Haag ; p. 9.

²CHOLET, PHILIPPE: « Hegel ou L'universelle vie de l'esprit », in *Les Philosophes*, Volume 2, Paris: Livre de Poche, 1996, p. 79. Ph. Choulet commente ainsi ces lignes de Hölderlin : « La fréquentation de Hegel me fait beaucoup de bien ; j'aime ces hommes de tête, calmes et pondérés, parce qu'auprès d'eux on peut si bien faire le point, quand on ne sait pas très bien où l'on en est avec soi-même et avec le monde. »

mencer par ceux qui avaient pu lui paraître les plus étrangers : « Le phénomène, qu'il soit guerre, État, œuvre d'art, n'est plus de l'ordre de l'apparence, ni de celui du semblant ou du faux-semblant ; il est le mode unique et exclusif de réalisation, d'effectuation d'une plus profonde rationalité³. » Si tout phénomène a sa place au soleil de l'encyclopédie hegelienne, le conflit paraît éradiqué de l'argumentation dialectique : la sérénité du concept aurait ainsi rejeté toute forme de violence dans son propre passé, comme pratique inactuelle ou intempestive.

Ce pacifisme tiendrait même à la psychologie du personnage, si l'on en croit l'éloge dont Marheinecke comble le défunt à son enterrement, vantant « la qualité de son esprit, tel qu'il transparaissait à travers tout son être, doux, amical, bienveillant ; tel qu'il se manifestait dans sa manière de penser, noblement élevée ; tel qu'il s'épanouissait dans la pureté et l'amabilité, dans la grandeur tranquille et dans la simplicité enfantine de son caractère ».

« Certes, mais pas toujours », commente Jacques d'Hondt.

0.2 Hegel polémiste

Trente ans après avoir condamné comme « infamant » le mot de vermine, Hegel écrit en effet : « Laissez de temps en temps en repos pour un quart d'heure toute cette vermine — Jésuites et compagnie⁴ ». En trente ans, ce qualificatif autrefois « infamant » pour les insectes est devenu adéquat pour des êtres humains. Et ce n'est en aucun cas un hapax, car le terme revient plusieurs fois dans la correspondance de cette époque ; trois mois après cette lettre, Hegel en reçoit une de son ami Niethammer : « De même que les vers, les grenouilles et autres vermines suivent souvent la pluie, de même les Weiller⁵ et consorts suivent le jour sombre qui s'étend sur tout le monde civilisé⁶. » Non seulement Hegel ne réagit pas à cette qualification, synonyme dans la lettre de Niethammer de cette « racaille littéraire et pédagogique », — mais il endosse derechef la métaphore, au sujet des « fanfaronnades et [d]es coups d'épée

³CHOLET: « *Hegel ou L'universelle vie de l'esprit* », *op. cit.*, p. 82.

⁴HEGEL: *Correspondance II. 1813–1822*, Paris: Gallimard, 1963, coll. Tel, lettre 250 du 16 août 1815, à Paulus ; p. 53.

⁵Kajetan VON WEILLER (1768–1845), prêtre catholique, adversaire de Niethammer en pédagogie, de Hegel et de Schelling en philosophie ; il défend l'*Aufklärungsphilosophie*. Cf. HEGEL: *Correspondance I*, *op. cit.*, p. 429.

⁶HEGEL: *Correspondance II*, *op. cit.*, lettre 254 du 19 novembre 1815, de Niethammer à Hegel ; p. 58.

dans l'air des Weiller et des Wismayr⁷ », pour préciser et élargir le bestiaire : « négligeons les agissements ridicules et les minuscules succès des fourmis, des puces et des punaises. Et ces personnalités assimilables aux fourmis, aux puces et aux punaises, nous ne devons les laisser venir à nous que selon la destination à eux assignée par le Créateur — c'est-à-dire pour en faire des objets de raillerie et de sarcasme⁸. ».

Le lecteur accoutumé à l'idée d'un pacifisme hegelien serait fréquemment surpris par la présence insistante de tournures violentes dans le texte hegelien. Comment interpréter ces passages où le ton du système semble sortir de ses gonds, ces *écarts* de langage ? Fréquents et disséminés dans l'ensemble du texte hegelien, ils posent le problème théorique du rapport entre discours et violence au sein de l'exposé scientifique : la fin de l'histoire, que Hegel prétend constater et exprimer, ne coïncide-t-elle donc pas avec la « paix perpétuelle en philosophie⁹ » ?

Dans son *Traité de l'invective*, Claude Postel décrit le discours polémique en ayant recours à la même opposition conceptuelle entre argumentation et violence, tout en reconnaissant leur entremêlement : « Parole de la polémique, parole de combat, que l'on pourrait opposer à la pure controverse doctrinale, qui est, elle, parole de la *disputatio*, de la discussion théologique, si la première ne soutenait pas si fréquemment la seconde¹⁰. » Le problème du ton invectif en philosophie n'est pas un constat récent¹¹, et n'est guère apparu avec Hegel. Pourtant, la présence de ce deuxième style hegelien, plus encore, son *insistance*, pose un problème particulier : la violence de ce deuxième discours hegelien n'invalide-t-elle pas en creux celui qui occupe le devant de la scène, à savoir le discours de l'exposition scientifique ?

⁷Joseph WISMAYR, à l'époque conseiller supérieur des Écoles et collègue de Niethammer, peu après conseiller ecclésiastique. Cf. HEGEL: *Correspondance I*, *op. cit.*, p. 429.

⁸HEGEL: *Correspondance II*, *op. cit.*, lettre 271 du 5 juillet 1816, à Niethammer ; p. 82.

⁹KANT, IMMANUEL: « Annonce de la prochaine conclusion d'un traité de paix perpétuelle en philosophie », in *Vers la Paix perpétuelle et autres textes*, Paris: Flammarion, 1991, p. 136 : Kant évoque avec humour « le penchant à se servir de ce pouvoir de *raisonner*, de raisonner peu à peu méthodiquement et ce par simples concepts, c'est-à-dire à *philosopher*, le penchant également à se frotter à autrui d'une manière polémique avec sa philosophie, c'est-à-dire à *disputer*, et comme cela se produit rarement sans émotion, le penchant à provoquer une *querelle* en faveur de sa philosophie et finalement à s'unir en masse les uns contre les autres (école contre école, comme une armée contre une autre armée) et à *mener une guerre ouverte* ».

¹⁰POSTEL, CLAUDE: *Traité des invectives au temps de la Réforme*, Paris: Belles-Lettres, 2004, p. 11.

¹¹Martial Gueroult remarque tout au long de sa *Dianoématique* l'enchevêtrement permanent, quoique sous des formes sans cesse renouvelées, d'une *historia sapientiæ* et d'une *historia stultitiæ*. Cf. GUEROUULT, MARTIAL: *Dianoématique*, Paris: Aubier, 1984, coll. Analyse et raisons, p. 73–111, 150, 158, 163, 182–183, 208–209, 218 *sqq.* Je remercie David Lefebvre de m'avoir recommandé cette lecture qui s'est révélée précieuse.

Car l'image d'un Hegel conciliant n'est pas un hasard de l'histoire, et elle n'est pas injustifiée. Il y a bien chez Hegel l'effort de rassembler l'ensemble de l'histoire — non sans toutefois que ce rassemblement opère une *transformation* sur chacun des éléments réunis. Arraché à son contexte initial, le moment historique ou logique doit passer au filtre hegelien pour s'intégrer au système ; sans cette mutation, point de système. Une fois intégré, le moment devient contemporain, dans le temps dialectique du savoir absolu, de tous les autres moments intégrés ; et à ce titre on peut le dire réconcilié avec tous les autres moments, chacun délimitant par ses frontières le territoire de l'autre, et n'empiétant sur les autres territoires que dans les limites de ce qu'autorise la chorégraphie hegelienne, ou médiation du discours dialectique :

« Le vaste système hégélien de la philosophie spéculative va s'efforcer de réaliser la conciliation de tous ces conflits [entre systèmes]. [...] À l'intérieur de la philosophie de l'histoire, toutes les tendances opposées, soit au sein de chaque doctrine, soit entre les diverses doctrines, leibnizienne, lessingienne, herderienne, romantique, kantienne, etc., seront médiatisées, tout comme le sera par ailleurs la série des contradictions internes qui déchirent l'histoire abstraite de la philosophie¹². »

Relayant la conception optimiste de la philosophie hegelienne, Martial Gueroult ne prend pourtant pas en considération la violence du discours hegelien. L'individu qui médiatise le πόλεμος y a lui-même recours — reste à savoir si c'est sous une forme médiatisée.

0.3 Le statut de l'invective hegelienne

L'on est souvent revenu — Hegel le premier — sur l'opposition entre entendement et raison : là où le premier sépare, la seconde réunit. Le premier analyse, la seconde synthétise ; le premier voit les différences, la seconde l'unité dans la différence ; le premier adopte une position partielle, la seconde une position universelle assumant le parcours de l'ensemble des positions partiales ; le premier procède par opposition, la seconde par médiation de cette opposition.

La violence est souvent le signe de l'unilatéralité de l'entendement ; Hegel semble à ce titre l'exclure de la philosophie : « Fatiguée (*aus dem Überdruß*) des agitations

¹²GUEROUT: *Dianoématique*, *op. cit.*, II, p. 427.

des passions immédiates dans la réalité, la philosophie s'en dégage pour se livrer à la contemplation (*Betrachtung*)¹³. » Mais la fréquence et la récurrence du langage invectif dans l'œuvre de Hegel semble remettre en question cette opposition de la philosophie et de la soumission aux mouvements des passions. Comment Hegel, philosophe de la dialectique, peut-il avoir recours à ce procédé ? S'agit-il d'un retour à l'entendement, ou bien la violence discursive est-elle *transfigurée* par son usage en dialectique ?

Mais ce n'est pas tout, car la distinction entre l'*argumentatif* et l'*invectif* n'est pour ainsi dire jamais proclamée : le passage d'un mode à l'autre n'a d'efficace que par ce qu'il a l'air de se placer dans la continuité. C'est en tant qu'elle *poursuit* l'argumentation que l'invective y contribue, et en tant que son style *rompt avec* l'argumentation alors que l'on s'y attendait à un *continuum* qu'elle accomplit son tour de force. L'*effet de surprise* joue un rôle essentiel.

Une question peut alors se poser : quel est l'individu — le « personnage conceptuel » — qui peut être ainsi l'énonciateur du discours polémique ? Plus précisément : comment peut-on à la fois être énonciateur du système dialectique et du discours polémique ? Encore autrement : que nous apprend sur la figure de l'énonciateur hegelien le discours invectif ?

0.4 Méthodologie

Étudier l'invective suppose que l'on ait rassemblé la diversité de ses phénomènes sous un concept unique, dont on examinerait les différentes occurrences. Qu'entendre par « invective », et que qualifier d'« invectif » ? Non seulement il est difficile de définir de façon unitaire tous les phénomènes de l'invective, mais il est en outre souvent délicat de l'identifier dans le continuum d'un texte philosophique. C'est précisément cette difficulté qui fait l'objet de ce travail. Elle réside en ce que la frontière de l'invective et de l'argumentation est parfois indiscernable, partant polysémique — et l'on court le risque de se hasarder dans une interprétation qui pourrait n'en être qu'une parmi plusieurs possibles. La définition de l'invective au sein du corpus hegelien pourra donc se faire en deux temps : d'abord en une définition *abstraite*, que l'on pourrait formuler ainsi : discours assignant à un sujet d'énonciation — et non

¹³HEGEL: *Vorlesungen über die Philosophie der Geschichte*, Talpa Verlag, 2000, p. 540.

seulement à ses discours — une charge affective négative ; ensuite, en une définition *concrète*, qui constituera en même temps la première partie de ce travail, délimitant le champ de l’invective en montrant ses figures dans le texte hegelien.

L’objet de ce mémoire est de tenter de dégager un sens à l’invective hegelienne. Pour cela il a fallu isoler un certain nombre de passages, observer dans quelle mesure ils se recoupaient, et quel rôle ils jouaient dans l’ensemble de l’économie du discours hegelien. Le point de vue s’est voulu descriptif et non normatif ; c’est-à-dire que deux écueils nous ont semblé devoir être évités.

Le premier écueil était celui de l’analyse peut-être un peu paresseuse qui se serait contentée d’observer la violence du discours hegelien et d’en tirer des conséquences critiques à l’égard du système, en le considérant de façon externe et en analysant l’agressivité comme le signe, l’indice d’une gêne ou d’un refoulement. Le second écueil était au contraire celui d’une critique purement interne, considérant avec complaisance la violence hegelienne, l’épousant comme argument d’autorité.

L’orientation partielle de chacune de ces deux méthodes ne nous paraissait pas pouvoir rendre compte à la fois du rôle de l’invective au sein du texte hegelien et de sa relation à l’époque dont elle est contemporaine, et dans laquelle elle est enracinée. Savoir si l’invective est un moyen louable en philosophie, savoir si dans certains cas elle peut être légitime prise absolument, ou si elle est toujours absolument mauvaise, sont autant de questions que cette étude aura délibérément laissées de côté, pour examiner exclusivement le fonctionnement de l’invective dans le dispositif textuel hegelien.

Première partie

L'arsenal hegelien : autonomie du discours invectif

L'étude de l'invective hegelienne commencera par l'examen des moyens de la démarche polémique. Nous verrons ainsi d'abord les *procédés lexicaux* au moyen desquels Hegel discrédite des positions données, se constituant ainsi un vocabulaire invectif ; puis les *procédés syntaxiques*, qui révèlent la disposition de l'invective dans la phrase ; et enfin les *procédés rhétoriques*, élevant l'invective au statut de style. Le mot, la phrase, le style seront donc les trois étapes de notre examen : à travers eux, Hegel crée une langue invective, obéissant à des lois nouvelles, parallèles au langage spéculatif. Le mot donne un sens, la phrase le met en scène, le style lui confère son autonomie. L'invective fonctionne comme acte performatif ; elle crée son objet depuis un langage propre, plutôt qu'elle ne le décrit.

L'examen des procédés stylistiques de l'invective est à son usage particulier ce que la grammaire est à la phrase, ou, ce qui revient au même, ce que la logique est à la philosophie de la nature : elle en contient les éléments, mais séparés les uns des autres, et de façon abstraite ; car dans les faits, ces différents éléments forment un nombre quasi infini de combinaisons originales, dépendant chacune d'une tactique singulière. La critique de Newton ne peut avoir lieu sur le même ton que celle des cyniques.

Afin de pouvoir approcher la figure du philosophe hegelien, nous examinerons ainsi les traces qu'il laisse ; pour traiter de son rapport à l'invective, nous étudierons les procédés auxquels il a recours. C'est en effet par sa méthode que nous pourrions identifier l'une des figures de l'énonciateur hegelien — sa figure invective.

Nous étudierons l'invective hegelienne sous son aspect stylistique, indépendamment des personnes visées et du contexte historique. L'examen des procédés stylistiques est en quelque sorte le degré de plus bas de l'analyse de l'invective, dans la mesure où il ne porte que sur ce qui en est le support matériel, plutôt que sur l'ensemble de relations extérieures qui peut justifier l'emploi de termes invectifs. Toutefois, l'analyse statistique peut jouer le rôle de révélateur, en montrant des continuités et des récurrences que la casuistique tendrait à masquer. Le chiffre n'est pas la preuve, mais peut en être l'indice.

La question que nous poserons ici sera la suivante : par quel détournement du langage le rejet d'une position donnée peut-il avoir lieu autrement que par les voies argumentatives ? L'invective fonctionne en effet comme une « seconde navigation », remplaçant l'argumentation, ou plutôt la poursuivant selon des voies différentes. Comment cette substitution peut-elle avoir lieu ?

Chapitre 1

Procédés lexicaux

L’invective est une forme du discours, et à ce titre elle est attribution d’un prédicat à un sujet donné. Le caractère invectif du discours vient de la charge affective qui accompagne le prédicat lui-même. C’est la raison pour laquelle la présence du discours invectif au sein du discours philosophique pose le problème théorique du rapport entre raison et passion, et remet en question l’opposition — qui, à l’occasion de cette remise en question, devient abstraite — entre argumentation et affect, entre λόγος et πάθος, enfin entre sensibilité et raison.

1.1 Le lexique invectif

Certains termes prennent sous la plume de Hegel une connotation manifestement péjorative, de telle sorte que leur usage représente à lui seul une forme d’invective. Mais pour comprendre comment l’invective est seulement possible, il faut d’abord expliquer comment un terme neutre peut prendre une connotation négative. Comment un mot aussi neutre que « entendement » peut-il gagner, dans le texte de Hegel, un sens absolument péjoratif, et ce indépendamment du contexte ?

La question du rapport entre les discours objectif et invectif est celle que se pose Nicolas Ruwet dans la *Grammaire de l’insulte*¹. La théorie de l’insulte² qu’il énonce

¹RUWET, NICOLAS: *Grammaire des insultes et autres études*, Paris: Seuil, 1982.

²Nous ne procéderons pas ici à une distinction conceptuelle entre insulte et invective, car s’il est manifeste que Hegel ne recourt jamais, dans ses textes du moins, à la grossièreté, les exemples proposés par N. Ruwet montrent que l’insulte ne se limite pas au vocabulaire vulgaire (quoiqu’elle y trouvât une mine de signifiants aisément transposables), mais peut investir tout domaine de signification. Aussi est-il délicat de sortir les mots invectifs qu’emploie Hegel du contexte dans lequel il les emploie : dans la vie courante, dénoncer une pensée en tant qu’« issue de l’entendement » ne suffit pas, en général, à l’écarter.

s'oppose en particulier à celle de Milner, qu'il résume ainsi : « Les NQL³ (*salaud*, *imbécile*, etc.) se distinguent sémantiquement des noms ordinaires (*gendarme*, *professeur*, etc.) en ce qu'ils sont « non classifiants⁴. » Ainsi, dire de quelqu'un qu'il est un « salaud » ne nous apprend rien sur lui⁵, tandis qu'affirmer de quelqu'un qu'il est un « professeur » contient — ou plutôt constitue — du sens.

Appliquée au corpus hegelien, cette théorie de l'invective supposerait que les termes invectifs utilisés par Hegel possèdent *en eux-mêmes* une valeur péjorative, seraient absolument négatifs, quel que soit le contexte de leur utilisation. C'est parfois le cas, par exemple lorsque Hegel utilise les termes de « barbarie (*Barbarei*⁶) » ou de « stupidité (*Blödsinn*⁷) », qui n'ont pour ainsi dire jamais de sens mélioratif. Mais ces mots restent relativement peu usités, quoique leur seule présence soit déjà significative et signifiante.

Mais il existe un capital de mots invectifs récurrents et aisément identifiables dans le corpus hegelien, qui ont la particularité de n'avoir gagné de connotation péjorative qu'à l'occasion de leur intégration dans le style du système : le terme d'*entendement* prend par exemple chez Hegel une valeur négative, de telle sorte que compter une position parmi les « pensées d'entendement⁸ » suffit à la discréditer — alors que chez Kant le terme est neutre et ne désigne que l'une des facultés de l'esprit humain. On ne saurait donc dire du terme d'*entendement* qu'il contient en lui-même une valeur péjorative. Ce n'est au contraire qu'à partir de la dichotomie hegelienne entre entendement et raison que le premier prend cette valeur négative, partant peut être investi d'une charge affective.

En cela, l'usage hegelien de l'invective diverge très nettement de celui qu'en fait Schopenhauer, et qu'il revendique : « Lorsqu'on constate la supériorité de l'agresseur et qu'on veut continuer à avoir tort, il faut devenir blessant, offensant, grossier. Devenir blessant, c'est s'écarter de l'objet de la querelle (parce qu'on a perdu la partie) pour se tourner vers l'interlocuteur et s'en prendre d'une manière ou d'une autre à sa personne : on pourrait appeler cela *argumentum ad personam*, à la différence de l'*argumentum ad hominem* : celui-ci part de l'objet purement objectif pour s'en tenir à ce que l'adversaire en a dit ou admis. Mais lorsqu'on devient offensant, on abandonne complètement l'objet et on dirige son attaque vers la personne de l'adversaire : on devient donc outrageant, méchant, offensant, grossier. Ce sont les forces de l'esprit qui interpellent celles du corps ou celles de l'animalité. [...] Une grossièreté triomphe de tout argument et éclipse toute forme d'esprit ». Cf. SCHOPENHAUER, ARTHUR: *L'Art de l'insulte*, Seuil, 2004, p. 8–10.

³ « Noms de qualité ».

⁴ RUWET: *Grammaire des insultes*, op. cit., p. 240.

⁵ Si l'on excepte le sens que ce mot acquiert lorsqu'il devient un concept sartrien.

⁶ Cf. *infra*, p. 100.

⁷ Relativement rare dans l'œuvre de Hegel, l'utilisation de ce terme présente deux pics : l'un dans l'*Encyclopédie*, l'autre des *Leçons sur l'Histoire de la Philosophie*. Cf. *infra*, p. 101.

⁸ Cf. *infra*, p. 104.

C'est de ce fait linguistique de la sémanticité de l'insulte que Ruwet entend rendre compte, opposant à la position de Milner : « La distinction entre noms « classifiants » et « non classifiants » ne me paraît pas fondée⁹ » :

Pour moi, la distinction tranchée en classifiants et non-classifiants [...] est illusoire. L'illusion tient, dans une large mesure, au fait que, dans les exemples qu'il discute, Milner se cantonne à des cas extrêmes (noms de métier comme *professeur*, *gendarme*, etc. d'un côté, *salaud*, *idiot*, etc. de l'autre). Si l'on considère un plus grand nombre d'exemples, l'opposition tranchée fait place à un continuum¹⁰.

Ayant ainsi exposé sa théorie d'un continuum entre l'insulte et le discours classifiant, Ruwet conclut :

Il faut donc renverser la perspective. Il n'y a pas de sens à introduire dans le lexique une bifurcation arbitraire [...] qui rendrait d'ailleurs très mal compte de la productivité des phénomènes en cause. Tous les noms ont un contenu sémantique propre, et c'est ce contenu sémantique qui — associé à des conditions pragmatiques et à la connaissance du monde en général — détermine le caractère plus ou moins approprié de leur emploi dans les contextes affectifs ou insultants. Dire qu'un idiot est quelqu'un qu'on traite d'idiot nous entraînerait dans un cercle. Si *tu es un idiot*, ou *tu es un salaud*, sont pris pour insultants, c'est à cause du sens d'*idiot* ou de *salaud*¹¹.

Ce continuum est manifeste dans le corpus hegelien, dans la mesure où il est souvent difficile de discerner l'invectif de l'argumentatif. Lorsque Hegel ironise sur Fries, il ne se présente guère de doutes, car le vocabulaire est univoque : « bouillie du sentiment », « platitude¹² » ou « vacuité intérieure¹³ ». En revanche, il existe

⁹RUWET: *Grammaire des insultes*, op. cit., p. 241.

¹⁰*Ibid.*, p. 245. À la suite de quoi Ruwet se livre à une liste longue et pittoresque d'insultes procédant par attribution à un sujet de prédicats invectifs classés thématiquement. L'auteur dresse ainsi avec beaucoup d'humour un florilège d'insultes allant de « cornichon » à « fils de pute », en passant par « (crypto-)communiste », « (affreux) réactionnaire » et « cannibale ». On y retrouve au passage quelques termes employés par Hegel : « barbare », « démagogue », ainsi que plusieurs mots révélateurs de la continuité entre discours philosophique et invective au chapitre de la « République des Lettres » : « empiriste, rationaliste, idéaliste, matérialiste, dialecticien (de malheur), sophiste, épicurien, etc. » (p. 245–247).

¹¹*Ibid.*, p. 249.

¹²HEGEL: *Principes de la philosophie du droit*, Paris: Flammarion, 1999, Préface, p. 67.

¹³HEGEL: *Correspondance II*, op. cit., lettre 363, de novembre 1819, à Hinrichs (brouillon) ; p. 197.

de nombreux cas « intermédiaires » entre argumentation et invective, ou dont la classification — faute de commentaires de l’auteur, et par le caractère laconique des passages en question — exige souvent du lecteur un saut exégétique.

Dans l’*Esthétique*, Hegel écrit ainsi de Newton, au sujet d’une épigramme de Goethe :

Un brave cuisinier, qui se disait aussi chasseur, part à la chasse mais tue un chat au lieu d’un lièvre ; il le sert quand même aux invités, en l’assaisonnant habilement — il s’agit là d’une épigramme contre Newton. Mais même si ce mathématicien a maltraité la science physique, celle-ci n’en reste pas moins bien meilleure, à n’en pas douter, qu’un pâté de chat donné pour du lièvre par un cuisinier !

À première vue, on pourrait tenir ce texte, sinon pour un éloge, du moins pour une réhabilitation : Hegel nuance le jugement sévère de Goethe sur Newton, en lui reconnaissant un rôle dans l’avancée de la science physique. Et pourtant, plusieurs termes éveillent l’attention sur une potentielle ironie latente.

D’abord, la périphrase n’est pas innocente : Newton y reste désigné comme « mathématicien », et non comme physicien, ce qui dans le système hegelien n’est pas une petite réduction¹⁴ ; la mathématique est en effet une partie de la logique, que la philosophie de la nature présuppose tout en y restant irréductible. Dans la physique il y a donc de la mathématique, mais également quelque chose en plus que dans la mathématique, qui n’y est pas réductible¹⁵. La description de Newton comme un simple mathématicien s’étant appliqué à la science physique suppose ainsi la perte de

¹⁴Hegel reprend ici la critique qu’il adressait à Newton en 1801 : « voici que Newton aurait, prétend-on, démontré ces mêmes lois [par lesquelles les planètes circulent sur leur orbite] par des raisons non plus physiques, mais géométriques, et que ce faisant il aurait néanmoins incorporé l’Astronomie à la Physique » (HEGEL: *Les Orbites des planètes (Dissertation de 1801)*, Paris: Vrin, 1979, p. 129.) ; et, plus loin : « En réalité, croyant [...] définir des proportions entre forces, Newton a construit un édifice composite fait de physique et de mathématiques, où l’on a peine à trier ce qui relève de la science physique et constitue pour elle un apport réel » (p. 132).

¹⁵On peut reconnaître ici la formule du mathématicien Henri Poincaré : « Je me suis un peu étendu sur le cas du mathématicien, et on peut se demander dans quelle mesure tout cela est applicable au physicien ou au biologiste. Ce sera, répondrons-nous, précisément dans la mesure où ces savants ont besoin d’être mathématiciens. [...] Il est un minimum d’esprit mathématique dont aucun savant ne peut se passer, c’est justement l’esprit d’analyse, qui nous apprend à distinguer les éléments des objets que nous étudions, à les séparer par la pensée les uns des autres, à les comparer et à les combiner. Ce n’est qu’ainsi qu’on peut se procurer les matériaux d’un raisonnement quelconque, si éloigné, d’ailleurs qu’il puisse être du raisonnement mathématique proprement dit. Or, il n’est pas d’observateur si exclusivement observateur, qu’il n’ait besoin de raisonner quelquefois. » POINCARÉ, HENRI: *La Science et les humanités*, (URL: [ClassiquesdesSciences sociales](#)), ch. VII.

ce qui fait la spécialité de cette science, la perte de ce caractère non-mathématique de la physique, en un mot un appauvrissement.

Ensuite, ce passage n'est pas tant une réhabilitation qu'une limitation ; sur le mode de la concession, Hegel donne droit à la critique goethéenne de Newton : « même si ce mathématicien a maltraité la science physique ». Le caractère délétère de l'influence newtonienne sur la science physique est postulé sans être interrogé, sans faire l'objet d'une discussion¹⁶.

Enfin, *concéder* un rôle à Newton dans l'histoire des sciences est un étrange euphémisme, qui n'est compréhensible qu'à la lueur de ce que Hegel considère comme une popularité hyperbolique. Le procédé ne vaut pas pour lui-même, mais comme *contre-poids* d'un autre procédé. Ce texte paraît ainsi neutre et objectif, presque trivial, et pourtant il contient plusieurs indices polémiques. Son exemple montre à quel point un passage peut être polysémique, et quel entrelacs noue fréquemment les discours scientifique et invectif. Si Hegel avait conclu « un pâté de chats sera toujours meilleur que la physique de Newton », le sens polémique aurait été plus manifeste, tandis que la formulation de ce passage semble juste assez ambiguë pour laisser planer le doute, et c'est l'un des principes récurrents de l'invective hegelienne que celui du *larvatus prodeo* : l'invective ne rompt pas avec le discours scientifique, mais se place dans sa continuité afin de créer l'effet de surprise qui lui confère toute son efficacité.

Qu'il y a un continuum logico-affectif dans le recours de Hegel à l'invective, c'est ce que nous illustrerons en étudiant le vocabulaire invectif que Hegel constitue à sa mesure.

1.2 Vocabulaire invectif hegelien

La valeur péjorative d'un terme invectif ne lui vient pas de son sens « absolu », mais du sens qu'il prend une fois intégré à un corpus donné. Assignant à un terme une connotation péjorative qu'il ne contenait pas nécessairement auparavant, Hegel crée ainsi chez son lecteur des *habitus* de lecture.

¹⁶Cette discussion a bien lieu, mais ailleurs dans le corpus hegelien. Nous y reviendrons plus loin en étudiant plus précisément le cas de Newton ; cf. *infra*, p. 34 *sq.*

C'est le cas du mot « formalisme », ou des mots « abstraction », « vide » et « creux¹⁷ ». Associés à des connotations péjoratives, ils créent des réflexes, si bien qu'une expression comme « la raison *pratique* ne dépasse point le formalisme¹⁸ » fait automatiquement écho à d'autres passages, où la connotation affective fondamentale associée à ce terme est manifestement négative : « Lorsque le penser ne dépasse pas l'*universalité* des idées — comme c'est nécessairement le cas dans les premières philosophies (par exemple avec l'*être* de l'école éléate, le *devenir* d'Héraclite et autres idées du même genre), — on l'*accuse*¹⁹ à bon droit de *formalisme* ». Dans ce dernier exemple, le mot de formalisme est explicitement associé au processus d'accusation. C'est un dispositif textuel plastique, dans la mesure où il reçoit un sens en même temps qu'il le crée et rend possible la constitution d'autres significations. Il peut servir de raccourci de la pensée, de médiation entre la lecture d'un énoncé spéculatif et une disposition affective. Hegel peut ainsi reprocher à Spinoza le « vain formalisme de la démonstration²⁰ », à Brown²¹ son « creux formalisme²² », à Wolff son « formalisme d'entendement », à d'autres encore un « formalisme abstrait dénué de fondement²³ » : cette remarque vient se greffer à la constellation du formalisme dans l'imaginaire du lecteur hegelien, s'y ajouter en participant à — et *de* — son sens ; en un mot, chaque occurrence *incrémente* le concept.

La contingence²⁴, l'arbitraire²⁵, l'opinion²⁶ et le subjectif forment également une constellation invective constante dans le discours hegelien. Comme l'essentiel des autres mots du vocabulaire invectif hegelien, celui-ci prend son sens à la lueur d'une opposition terme à terme, radicale, avec le système dialectique :

Une opération consistant à philosopher *sans système* ne saurait rien être de scientifique ; outre qu'une telle opération pour elle-même exprime plutôt une disposition subjective, de par son contenu elle est contingente.

Un contenu n'a sa justification que comme moment du tout, mais hors de

¹⁷Cf. *supra*, p. 100.

¹⁸HEGEL: *Encyclopédie des sciences philosophiques en abrégé*, Paris: Gallimard, 1970, § 54, p. 119.

¹⁹Nous soulignons.

²⁰*Ibid.*, § 76, n. 1, p. 137.

²¹1735–1788, physicien écossais.

²²*Ibid.*, § 373, Remarque, p. 344.

²³HEGEL: *Berliner Schriften*, Talpa Verlag, 2000, p. 506.

²⁴Cf. *infra*, p. 104.

²⁵C'est dans les *Principes de la Philosophie du droit* que le mot est le plus usité. Cf. *infra*, p. 104.

²⁶Cf. *infra*, p. 102.

là il n'est que présupposition non fondée ou certitude subjective²⁷ ; bien des écrits philosophiques se bornent ainsi à n'énoncer que des *dispositions d'esprit* et des *opinions*²⁸.

Quelques paragraphes plus loin, Hegel distingue l'encyclopédie philosophique des autres encyclopédies²⁹ qui sont « un *agrégat* de sciences prises sur un mode contingent et empirique et parmi lesquelles certaines n'ont de science que le nom³⁰ ». Un passage très critique de la Préface aux *Principes de la Philosophie du droit* a également recours à ce champ lexical : la conception friesienne, cette « chicanerie de l'arbitraire³¹ », livre le monde moral « à l'arbitraire et à la contingence subjective de l'opinion³² », l'univers de l'esprit « au hasard et à l'arbitraire³³ ».

Il n'est donc guère étonnant que, lorsqu'il s'agit de prévenir la critique, Hegel ait recours à ces mêmes termes qu'il utilise comme armes de guerre pour s'en défendre. La continuité entre le projet dialectique — le même — et ce qu'il récuse — son autre — est ainsi préservée :

L'on considère habituellement la dialectique comme un art *extérieur* qui produit *arbitrairement* une *confusion* dans des concepts déterminés et une simple *apparence de contradictions*³⁴ en eux [...]. Souvent aussi la dialectique ne dépasse pas un système *subjectif* de balancement, le va-et-vient d'une ratiocination manquant de toute teneur³⁵ et qui dissimule son *vide* sous la subtilité qu'elle engendre³⁶. [...] La philosophie n'a d'aucune façon affaire à de pures *abstractions* ou à des idées *formelles*, mais seulement à des pensées concrètes³⁷.

De la lecture de Kant, on avait pu tirer que l'entendement (*Verstand*) était une faculté de l'esprit humain. Chez Hegel, il devient plus que cela — un sujet

²⁷ On peut penser au « principe subjectif du monde moderne » ; cf. HEGEL: *Philosophie du droit*, *op. cit.*, § 162, Remarque, p. 232.

²⁸ HEGEL: *Encyclopédie*, *op. cit.*, § 14, Remarque, p. 87.

²⁹ Parmi lesquelles l'on pourra aisément reconnaître celle de Diderot et D'Alembert.

³⁰ *Ibid.*, § 16, Remarque, p. 88.

³¹ HEGEL: *Philosophie du droit*, *op. cit.*, p. 69.

³² *Ibid.*, p. 67.

³³ *Ibid.*, p. 65.

³⁴ À l'exception de ce groupe de mots, c'est nous qui soulignons.

³⁵ Pour une critique similaire, cf. HEGEL: *Vorlesungen über die Geschichte der Philosophie*, Talpa Verlag, 2000, p. 579–583, sur la « barbarie issue de l'entendement » (*Verstandesbarbarei*) de la « dialectique formelle ».

³⁶ HEGEL: *Encyclopédie*, *op. cit.*, § 81, Remarque, p. 140.

³⁷ *Ibid.*, § 82, Remarque, p. 141.

d'énonciation, qui déborde la subjectivité humaine. L'entendement a ses goûts, que Hegel décrit dans un vocabulaire emprunté à la psychologie :

la coupure entre l'effectivité et l'idée est particulièrement chère à l'entendement, qui tient pour quelque chose de véritable les rêves de ses abstractions et tire vanité de ce *devoir-être*³⁸ qu'il lui plaît aussi de prescrire avec prédilection dans le domaine politique, comme si le monde l'avait attendu pour savoir comment il doit être et n'est pas³⁹.

L'entendement est l'origine de la pensée, et pour cette raison il incarne la première forme qu'elle prend — la première attitude à l'égard de l'objectivité. Il n'est donc pas ce par quoi l'on ne doit pas passer, mais ce dont on doit savoir sortir :

Ce n'est [...] que dans sa relation avec l'histoire de la philosophie que cette métaphysique est quelque chose d'*ancien* ; pour elle-même elle est, absolument parlant, toujours présente, c'est la considération des objets de la raison *du seul point de vue de l'entendement*⁴⁰.

Le medium de l'entendement est la proposition prédicative, qui ne s'est pas encore transformée en proposition spéculative.

Dans le langage invectif hegelien, le *mot* joue ainsi un rôle moteur : c'est par l'assignation d'une qualité — le formalisme, la platitude, le vide — à une position que celle-ci peut faire son entrée dans le champ de l'invective. Fonctionnant comme raccourci⁴¹ d'une argumentation, il joue sur des *habitus* de lecture qu'il crée dans l'esprit du lecteur, permet une réelle économie de moyens discursifs, en même temps qu'il place l'invective dans la continuité du discours scientifique — qui procède également par assignation de qualités à des objets, d'un prédicat à un sujet.

³⁸De ce « *devoir-être* », Hegel écrit plus loin qu'il est ce qui « rend la réflexion si vaniteuse ». Cf. § 37, Remarque, p. 105.

³⁹HEGEL: *Encyclopédie*, *op. cit.*, § 6, Remarque, p. 79.

⁴⁰*Ibid.*, § 27, p. 100. Cf. également *ibid.*, §95, Remarque, p. 150. : « la plus vulgaire métaphysique » est « celle de l'entendement ».

⁴¹On pourra comparer cette forme de raccourci du « raccourci conceptuel » dont traite Catherine Malabou. Cf. MALABOU, CATHERINE: *L'Avenir de Hegel*, Paris: Vrin, 1996, p. 202–203 : « d'une manière générale, tout essentialité de pensée est une abréviation ». Le recours singulier à un mot invectif déterminé est en effet la condensation d'un ensemble, d'un réseau de médiations discursives ; en cela, l'affect qui y est assigné n'est pas tant un appauvrissement de la pensée que l'abréviation nécessaire à son avancée, une forme *sui generis* de l'ἔξις. Et en tant que raccourci, le mot invectif peut se voir appliquer les mêmes qualités que le raccourci spéculatif en général : « Le *raccourci*, qui n'est qu'un raccourci de l'effort — un effort raccourci — n'est précisément pas une manière de tricher avec la longueur du chemin » (p. 206). Tout mot issu du lexique invectif de Hegel trouve en effet sa justification dans un ou plusieurs textes éclairant l'assignation qui lui est faite d'affects négatifs, par exemple en le définissant par son opposition à la méthode et à la philosophie dialectiques.

L'argumentation crée des affects, que le mot vient condenser autour de soi, de tel sorte que l'usage du mot occasionne comme une réminiscence des affects⁴², et épargne à l'auteur comme au lecteur l'itération du détour argumentatif; par là même le mot invectif les réunit affectivement, et joue un rôle phatique dans la mesure où il maintient un contact, une connivence, entre émetteur et récepteur : celui qui comprend, à *demi-mot*, ce vers quoi le mot invectif fait signe, s'est déjà montré par là complice de la constitution du sens. Il a tracé à son tour, parallèlement à l'auteur, le chemin intellectuel qui permet d'associer une connotation péjorative et des affects négatifs à un λόγος donné. Cet engagement du lecteur dans l'élévation du sens est le propre du passage de la proposition prédicative à la proposition spéculative :

cette « exclusion » [de la proposition prédicative] engage expressément le *sujet lecteur* de la proposition. En effet Hegel développe son analyse de la proposition spéculative en se plaçant du point de vue de son destinataire, à savoir de son lecteur. C'est bien ce dernier qui fait l'épreuve du conflit entre forme et contenu de la proposition. C'est bien à lui qu'il revient de « présenter » le « retour en soi du concept ». Dès lors, la plasticité du sens est inséparable d'une plasticité de la lecture qui donne forme à l'énoncé à mesure qu'elle le reçoit. Le passage du prédicatif au spéculatif détermine une nouvelle modalité de la *décision philosophique*, celle de la liberté et de la responsabilité de l'*interprétation*⁴³.

En cela un mot invectif se crée comme un concept : on le tire de la langue courante pour l'investir d'un sens nouveau, et une fois investi de ce sens spéculatif, le mot ne peut plus retrouver son sens naïf. Le langage spéculatif s'érige sur les ruines du langage commun, ruines dont il est en partie responsable⁴⁴.

⁴²Cf. SPINOZA, BARUCH: *Éthique*, Paris: Seuil, 1988, coll. Points, troisième partie, prop. XIV, p. 227. : « si l'esprit a une fois été affecté par deux affects à la fois, lorsque plus tard l'un des deux l'affectera, l'autre l'affectera aussi. »

⁴³MALABOU: *L'Avenir de Hegel, op. cit.*, p. 226.

⁴⁴Sur ce rapport entre langage spéculatif et langage commun, cf. NANCY, JEAN-LUC: *La Re-marque spéculative (un bon mot de Hegel)*, Paris: Galilée, 1973.

Chapitre 2

Procédés syntaxiques

Le détournement ne s'arrête pas au seul vocabulaire, qui n'en constitue pour ainsi dire que le degré le plus bas. L'invective va investir le champ du langage tout entier, et non uniquement le dictionnaire. Et pour devenir sens, l'invective est créatrice de formes syntaxiques propres, qui à leur tour serviront de raccourcis d'une argumentation en même temps qu'elles colporteront des affects négatifs.

Nous étudierons ici deux procédés en particulier ; nous commencerons par le procédé *statique* de la *réduction*, qui assigne à un moment une place dans le système, et cette place uniquement ; puis nous verrons le procédé *dynamique* du *renversement*, qui reconnaît un caractère positif à un moment, pour aussitôt laisser un caractère négatif l'emporter sur lui. Ces deux procédés convergent dans le sens d'une *limitation* : par son intégration au système, le moment est assigné à résidence.

2.1 Réduction

La réduction d'une chose à son essence vient épouser dans le discours dialectique une réduction temporelle — autrement dit la réduction d'une chose à son époque. Celle-ci prend trois formes, relatives aux trois dimensions de la temporalité : le *ne pas encore*, qui place un passé en défaut par rapport à son futur ; le *ne plus*, qui place à l'inverse un futur en défaut par rapport à son passé ; et enfin le *ne que*, qui place un temps — un présent — quelconque en défaut par rapport au temps dialectique qui le surplombe.

Situer un moment dans son époque, et uniquement dans son époque, est pour Hegel un moyen fréquent de le mettre à distance : cette forme de réduction laisse à entendre que quoique valable en un autre temps, tel moment ne peut plus l'être

aujourd'hui. C'est le cas, par exemple, de la philosophie kantienne, que l'on ne peut plus défendre comme si la réconciliation du concept et de la réalité n'avait pas été opérée à sa suite : « ce qu'on peut appeler la paresse de la *pensée* trouve auprès du *devoir-être* une trop facile échappatoire pour *en rester*¹, face à la réalisation effective du but final, au divorce entre le concept et la réalité². » Ce procédé est très étroitement lié au principe de plasticité³; Jean Hyppolite reformule cette exigence en ces termes : « On ne saurait rester sans cesse comme Reinhold sur le parvis du temple⁴. »

Défendant la pensée grecque contre une pensée hegelienne qu'il juge métaphysique, Heidegger identifie clairement le procédé et ses présupposés :

Hegel dit de la philosophie des Grecs : « On ne peut y trouver satisfaction que jusqu'à un certain degré » : il s'agit de la satisfaction de l'intime tendance de l'Esprit à la certitude absolue. Ce jugement de Hegel sur le caractère non satisfaisant de la philosophie grecque est porté du point de vue de la philosophie venue à son accomplissement. Dans l'horizon de l'idéalisme spéculatif, la philosophie des Grecs reste au stade du « pas encore » par rapport à l'accomplissement⁵.

Ce procédé d'invalidation syntaxique a ceci d'invectif qu'il forme un raccourci de pensée et reçoit une connotation affective négative, en un mot contourne le débat pour aussitôt y mettre fin. L'hellénisme ne peut donc plus dire qu'il n'a pas dit son dernier mot : rejetée dans un passé absolu qui ne peut plus communiquer avec le présent autrement que par anamnèse, une position marquée du sceau du « pas encore » n'a plus rien à nous apprendre.

Le positionnement d'une pensée dans le système peut à lui seul tenir lieu d'invective : ainsi Kant est-il réduit à une forme évoluée d'empirisme, ce qui réduit à néant tous ses efforts pour s'en démarquer ; l'*Aufklärung* est réduite à être la même chose que la foi, et leur lutte, loin de mener à une victoire de l'*Aufklärung*, conduit au contraire à l'égalité des opposants ; quant au scepticisme, placé par la *Phénoméno-*

¹Nous soulignons.

²HEGEL: *Encyclopédie*, *op. cit.*, § 55, Remarque, p. 120.

³Pour l'examen de ce concept et de son rôle dans le corpus hegelien, cf. MALABOU: *L'Avenir de Hegel*, *op. cit.*

⁴HYPPOLITE, JEAN: *Genèse et structure de la Phénoménologie de l'esprit de Hegel*, Paris: Aubier, 1946, p. 10.

⁵HEIDEGGER, MARTIN: « Hegel et les Grecs », in *Questions I et II*, Paris: Gallimard, 1968, p. 374.

logie de l'esprit dans le pour-soi (scepticisme) du pour-soi (liberté de la conscience de soi) du pour-soi (conscience de soi), il devient la pensée la plus vide, loin d'être la plus aboutie comme se l'imaginent ses défenseurs⁶. « Tacticien habile, [Hegel] sait opposer [les doctrines de Kant, Fichte et Jacobi] l'une à l'autre dans un rapport systématique et historique, comme thèse, antithèse et synthèse⁷. »

L'intégration au système exige une aliénation de la souveraineté du moment sur lui-même au profit d'un énonciateur dialectique camouflé dans l'exposé scientifique : un « processus d'*aplanissement* et d'*émoussement* » est à l'œuvre dans la « *réduction de la constellation physionomique d'un être, d'une chose ou d'un moment de la pensée à son trait distinctif* » ; « le travail par lequel la signification *aiguise* a pour résultat de réduire le chemin spirituel à une empreinte dont elle *efface les aspérités*⁸. » Ainsi, chaque moment intégré au système se trouve dépossédé de lui-même et corrélé à ce qui n'est pas lui : « Devenues des *moments*, moments qui, par définition, n'ont de sens que dans la place qui leur revient à l'intérieur de la totalité qu'ils composent, ces déterminations demeurent fondamentalement dans la connexion avec le tout⁹. »

2.2 Renversement

La forme la plus courante d'invective reposant sur la syntaxe est le *renversement négatif*. Une qualité est reconnue à un moment, pour être aussitôt *limitée* par le constat d'un défaut. C'est un procédé particulièrement dialectique, dans la mesure où il envisage un même objet de deux points de vue différents et complémentaires ; mais c'est également un moyen invectif lorsqu'il vise à invalider une position en la *reconnaissant*. Le renversement est à ce titre une forme de réduction, car il consiste en une limitation de la valeur d'un moment du système ; une transformation lui est imposée afin de pouvoir l'intégrer au système, et cette transformation prend bien souvent des airs de *contradiction* en ce qu'elle réduit à néant la façon dont un moment du système se pense lui-même. Ce procédé repose sur un balancement qui bientôt devient *habitus* de lecture, et remplace ainsi de longs discours ; des affects

⁶À commencer par Gottlob Ernst SCHULZE (1761–1833), défenseur du scepticisme moderne, dont Hegel critique la vanité en l'opposant au scepticisme antique.

⁷HONDT (D'), JACQUES: *Hegel*, Paris: Calmann-Lévy, 1998, p. 167.

⁸MALABOU: *L'Avenir de Hegel*, *op. cit.*, p. 205.

⁹*Ibid.*, p. 210.

y sont en effet assignés, et la continuité est assurée entre discours argumentatif et vocabulaire invectif. Du kantisme, Hegel écrit ainsi : « Aussi profond est ce point de vue, aussi banale est la solution ; elle se réduit à une faiblesse à l'égard des choses mondaines ¹⁰ » ; et de Newton :

la gravitation universelle ne peut être que reconnue comme une pensée profonde, encore qu'elle ait surtout attiré sur elle attention et confiance grâce à la détermination quantitative qui lui est liée, et placé sa garantie dans l'*expérience* poursuivie depuis le système solaire jusqu'au phénomène des tubes capillaires, en sorte que, saisie dans le domaine de la réflexion, elle n'a, elle non plus, que la signification de l'abstraction en général et, plus concrètement, celle seulement de la gravité dans la détermination de grandeur de la chute, non la signification de l'idée indiquée dans ce paragraphe, développée dans sa réalité. La gravitation est en contradiction avec la loi d'inertie, car elle implique que, sortant d'elle-même, la matière tende vers l'autre matière ¹¹.

Toute élévation autre que dialectique mène à une retombée, sur laquelle le discours vient insister, et à l'égard de laquelle l'énonciateur hegelien se montre d'une grande sévérité : « L'Inde présente ce progrès essentiel [par rapport à la Chine] que dans l'unité despotique se forment des membres autonomes. *Mais* ¹² ces différences retombent dans la nature. Au lieu de manifester comme dans la vie organique l'âme en tant qu'une et de la produire en toute liberté, elles se pétrifient et se figent, condamnant par leur fixité le peuple indien à l'asservissement de l'esprit le plus avilissant ¹³. »

Toute position autre que dialectique est donc menacée de se renverser, et par là de se trouver neutralisée : « L'atomisme moderne — et la physique reste toujours fidèle à ce principe — a renoncé aux atomes dans la mesure où il se contente de particules, de molécules ; de la sorte il s'est rapproché du mode sensible de représentation, *mais* ¹⁴ il a abandonné la détermination pensante ¹⁵. »

¹⁰HEGEL: *Encyclopédie, op. cit.*, § 48, Remarque, p. 112.

¹¹*Ibid.*, § 269, Remarque, p. 261.

¹²Nous soulignons.

¹³HEGEL: *Leçons sur la philosophie de l'histoire*, Paris: Vrin, 1979, p. 112.

¹⁴Nous soulignons.

¹⁵HEGEL: *Encyclopédie, op. cit.*, § 98, Remarque, p. 153.

Le procédé du renversement, aussi bien que les procédés de la réduction que sont le « ne que », le « pas encore » et le « ne plus », présentent donc tous une seule et même fin : rappeler que la position dialectique surplombe toutes les autres positions partiales, et montrer que chacune de ces positions est en défaut, par rapport à d'autres d'une part, d'autre part ultimement à la position dialectique. Ce mode d'exposition est un *memento mori* adressé à chaque moment du système, et signé du système lui-même.

Chapitre 3

Procédés rhétoriques

Si les procédés lexicaux et syntaxiques se placent dans la continuité de l'argumentation, ce qui rend parfois délicate ou problématique l'identification de l'invective, les procédés rhétoriques auxquels Hegel a recours sont plus facilement identifiables. Plus longs et plus construits, ces passages sont souvent pour Hegel l'occasion de faire preuve d'un certain plaisir de l'invective, dont il ne se cache guère.

Nous étudierons en particulier deux procédés ; le premier est celui de la *métaphore pittoresque*, par lequel Hegel emprunte à un domaine résolument extra-philosophique — et notamment, comme nous le verrons, celui de l'alimentation — des signifiants qu'il plaque sur un contexte philosophique ; et le second procédé est celui de l'*ironie*, qui repose sur une scission délibérée du sujet énonciateur entre ses dires et sa pensée réelle.

3.1 La métaphore pittoresque

Pour discréditer une position de pensée, Hegel a régulièrement recours à l'expédient de la *métaphore pittoresque*. Ce procédé consiste à déplacer le centre du débat vers un *analogon* tiré de l'expérience la plus banale.

Parallèlement à l'emploi régulier de ce procédé par Hegel se déploie dans l'*Esthétique* toute une théorie de la « symbolique réfléchie », qui culmine dans les trois procédés que sont la *métaphore*, l'*image* et la *comparaison* — dernière étape avant la « disparition de la forme symbolique de l'art »¹.

¹HEGEL: *Esthétique*, Paris: Livre de Poche, 1997, p. 514–534.

En marge du développement scientifique du système, souvent dans une remarque, ou du moins dans une digression, ces métaphores pittoresques sont l'occasion pour Hegel d'un exercice de style, et l'on peut imaginer la jubilation qu'il dut prendre à forcer ainsi les analogies. L'analogie étant en effet — nul ne pouvait plus l'ignorer, une fois éduqué, comme le fut Hegel, par la lecture des *Critiques* kantienne² — non la ressemblance imparfaite de deux choses, mais l'identité rigoureuse de deux rapports, le domaine dont Hegel tirera l'*analogon* est entièrement libre.

On peut rapprocher l'exercice hegelien de la métaphore pittoresque de ce qu'énonce l'*Esthétique* au sujet de la parabole : « [la parabole] augmente la portée du fait choisi, qui paraît en lui-même de peu d'importance ; elle en étend le sens à un intérêt plus général et laisse entrevoir un but plus élevé. » La légèreté de la métaphore pittoresque, comme celle de la parabole, n'est en effet qu'apparente, et n'est qu'un déguisement pour un message plus sérieux.

Mais il ne suffit pas de considérer le point de vue du lecteur pour expliquer le recours à la métaphore pittoresque : ce serait ignorer le plaisir de l'auteur, plaisir que Hegel devine chez d'autres pour ce qu'il dut le partager. Concluant sur l'épigramme de Goethe contre Newton, Hegel écrit en effet : « Ces paraboles de Goethe, comme tout ce qu'il a composé dans le genre de la fable, présentent un ton de plaisanterie mordante par lequel il se soulage de l'ennui et de la mauvaise humeur que lui causent certaines contradictions. » Le commentaire de Hegel consiste donc en une *subjectivisation* de l'invective littéraire, rapportée à l'individu historique et aux limites de sa patience ; en même temps qu'il suppose une logique de *compensation*, l'invective n'étant, au moins dans ce cas-là, pas tant une offensive qu'une riposte ; et l'on peut enfin y voir une *légitimation* du procédé : tout en considérant comme exagéré le reproche adressé à Newton, Hegel n'en admire pas moins la qualité littéraire, incarnée par le « ton de plaisanterie mordante » qu'il observe avec une sympathie manifeste, sans que l'emporte le sentiment d'injustice. Quelque critiquable qu'il fût, le procédé est pardonnable. Le πόλεμος est à l'œuvre dans le réel, et l'on ne peut faire comme s'il n'existait pas.

² « Une connaissance de cette espèce, c'est la connaissance *par analogie*, mot qui ne veut pas dire, comme on l'entend communément, une ressemblance imparfaite entre deux choses, mais bien la ressemblance parfaite de deux rapports entre des choses tout à fait dissemblables. » Cf. KANT, IMMANUEL: *Prolegomènes à toute métaphysique future qui pourra se présenter comme science*, Paris: Vrin, 1986, coll. Bibliothèque des textes philosophiques, § 58, p. 137.

Mais ce πόλεμος ne reste pas dans un réel maintenu à l'extérieur de l'exposition du système : le discours dialectique prend en charge cette violence et en récupère les formes. Le πόλεμος est un événement plastique : une fois qu'il a été effectif, on ne peut plus revenir en arrière, on ne peut plus l'ignorer ni le contourner, il n'y a plus de retour possible à une hypothétique et abstraite neutralité discursive. Le πόλεμος a agi dans le réel, il a transformé, façonné le réel, et le discours rationnel — ou λόγος — ne peut faire autrement que d'en tenir compte.

Cette empathie de Hegel avec le procédé goethéen peut ainsi prendre sa source dans le fait que Hegel y ait recours d'une façon tout aussi régulière. Pour critiquer l'inversion du rapport entre connaissance et moyen de connaissance par le criticisme, Hegel emploie la métaphore de la natation : « vouloir connaître *avant* de connaître est aussi saugrenu que le sagace précepte de ce magister assurant qu'il faut apprendre à *nager avant de se jeter à l'eau*³. » L'ironie dont est victime le « sagace » magister en question ne suffit pas à faire oublier que ce qui est visé ici est avant tout le criticisme et les pensées qui en dérivent. L'absurdité du comparant — ici la méthode du magister — est présupposée par l'énoncé. La métaphore ne peut remplir sa fonction que si l'absurdité du comparant est posée comme un évidence pour tout lecteur possible, sans quoi la métaphore n'est plus parlante ; et réciproquement, que si l'absurdité du comparé, quant à elle, *ne va absolument pas de soi*. C'est dans l'écart de ces deux évidences que la métaphore pittoresque prend sens.

La métaphore pittoresque n'a rien de descriptif : elle consiste en un tour de force, elle est créatrice du sens plutôt qu'elle n'en constate l'existence. Le criticisme n'est pas réductible à une absurdité telle que l'enseignement « à sec » de la natation ; mais peu importe l'injustice, car ce qui est ici essentiel est le rôle que joue la métaphore pittoresque dans la dispositif textuel : elle rend possible une évacuation, cavalière certes, mais par là même plus efficace qu'un long discours, d'un adversaire de taille — tant par la complexité de sa pensée que par le nombre de ses disciples.

L'usage par Hegel de la métaphore alimentaire mériterait à lui seul un développement à part, de par sa récurrence. Hegel s'oppose à un relativisme abstrait condamnant *la* philosophie au nom de la diversité *des* philosophies : cette fois Hegel emprunte sa métaphore au *domaine alimentaire*, qui lui sert régulièrement à à exprimer la vulgarité d'une chose, son caractère prosaïque :

³HEGEL: *Encyclopédie, op. cit.*, Introduction, § 10, remarque.

En ce qui concerne les objets de la vie courante il sauterait aux yeux que cette manière de faire est inadaptée et maladroite, comme si quelqu'un par exemple, désirant manger du fruit, refusait cerises, poires, raisins, etc., parce que ce sont cerises, poires, raisins, et *non* du fruit. Mais en ce qui concerne la philosophie l'on n'hésite pas à justifier le mépris où on la tient en déclarant qu'il existe nombre de philosophies diverses, chacune étant *une* philosophie, non *la* philosophie, comme si les cerises n'étaient pas aussi du fruit ⁴.

C'est encore au lexique alimentaire que Hegel a recours pour réduire à néant les prétentions du sens commun à valoir la philosophie :

Nous voyons la révélation immédiate du divin, ainsi que le bon sens humain [...] se considérer immédiatement comme un parfait équivalent du long chemin de la culture, de ce mouvement aussi riche que profond par lequel l'esprit accède au savoir, comme un succédané de tout cela aussi bon que peut l'être, par exemple, la chicorée pour le café ⁵.

La même métaphore alimentaire gouverne la minimisation des « *anciennes* preuves » de l'existence de Dieu, « présentées comme si elles étaient seules et essentiellement susceptibles [...] de produire croyance et conviction quant à l'existence de Dieu. Pareille affirmation équivaut à prétendre que, pour manger, il faudrait connaître d'abord les définitions chimiques, botaniques et zoologiques de nos aliments, et que, pour digérer, nous devrions attendre d'en avoir fini avec l'étude de l'anatomie et de la physiologie ⁶. »

3.2 L'ironie

Le rapport de Hegel à l'ironie est paradoxal : c'est un médium stylistique qu'il dénonce, et auquel il a pourtant un recours régulier.

Hegel parle de la « vanité et [de la] hâblerie » de Heller, ironisant sur ses qualités — « sa profonde érudition, son style latin de bon aloi, son goût si éloigné de la platitude, la richesse de ses pensées, etc. » — et insistant sur son ignorance :

⁴HEGEL: *Encyclopédie*, *op. cit.*, Introduction, § 13, Remarque.

⁵HEGEL: *Phänomenologie des Geistes*, Talpa Verlag, 2000, p. 63.

⁶HEGEL: *Encyclopédie*, *op. cit.*, § 2, Remarque, p. 75.

Heller s'est encore ici beaucoup perfectionné, par rapport à ce qu'il était à Ansbach. Depuis qu'il est à Nuremberg, il a lu tout au moins une tragédie de Sophocle (j'en suis certain, car il y a consacré un cours), dont il n'avait auparavant rien lu, pas plus que d'Eschyle, d'Aristophane et des écrivains moins importants, sans parler de Platon, de Thucydide et d'Hérodote; il s'est depuis beaucoup préoccupé de se procurer des fragments de ces derniers. Il a en outre beaucoup de manuscrits dans son pupitre, des traductions de discours de Cicéron⁷.

Hegel se constitue également une université imaginaire, exclusivement composée des individus qu'il estime le moins :

il serait curieux de voir une université dans laquelle, à côté de Fries, l'ami Heller sera appelé à enseigner la philologie et l'esthétique, Graser (comme on l'a assuré) la pédagogie philosophique, notre secrétaire Kiefhaber la diplomatique, monsieur von Aretin, ex-bibliothécaire, les humanités et Harl les sciences économiques et politiques⁸.

Et la critique de Newton recourt à un détournement satirique de l'épisode légendaire de la pomme :

Le grand public de son côté a bien accueilli la connaissance de la force de gravité : on lui apprenait que les corps célestes circulent sur leur orbite [...] en vertu de la force vulgaire, à la manière dont les pierres tombent sur terre, comme en fait foi l'histoire bien éculée de la pomme qui tomba devant Newton; le public a puisé là une ferme assurance envers le ciel, oubliant qu'avec une pomme ont commencé les malheurs du genre humain, et ceux de Troie ensuite, mauvais présage pour les sciences philosophiques à leur tour⁹.

Dans le même temps qu'il l'utilise, Hegel semble vouloir se prémunir contre ce procédé : « Il est inutile de se mettre en grands frais de plaisanterie pour ridiculiser la proposition selon laquelle être et néant ne font qu'un, ou plutôt pour dire des choses sans rime ni raison en assurant contre toute vérité que cette proposition aurait pour conséquence et application qu'il reviendrait au même que ma maison,

⁷HEGEL: *Correspondance I*, *op. cit.*, lettre 196, du 10 octobre 1811, à Niethammer; p. 344.

⁸*Ibid.*, lettre 196, du 10 octobre 1811, à Niethammer; p. 346.

⁹HEGEL: *Orbites des planètes*, *op. cit.*, p. 149–150.

mon capital, l'air que je respire, cette ville, le Soleil, le droit, Dieu *fussent* ou *ne fussent pas*¹⁰. » Pertinente dans le sens de l'enseignement de la dialectique, l'ironie devient hors de propos dès lors qu'elle se retourne contre la philosophie spéculative : le geste ironique n'est pas réversible, il n'y a pas de symétrie entre la philosophie dialectique et chacun des moments dont elle traite.

L'ironie peut confiner à l'argument *ad hominem*. Dans l'argument qui précède le développement de la « Philosophie de la nature » de l'*Encyclopédie*, Hegel illustre une mise en garde méthodologique — et, par là même, scientifique — d'une attaque *ad hominem*. La mise en garde en question concerne l'extension illégitime des catégories de la rationalité jusqu'aux plus petites productions naturelles :

C'est au mode sensible de représentation qu'il faut imputer qu'on tienne pour liberté et pour rationalité ce qui est contingence, arbitraire, désordre. — Cette impuissance de la nature assigne des limites à la philosophie, et le plus indu est d'exiger du concept qu'il conçoive de telles contingences et — pour user du terme qu'on applique à cette opération — qu'il les construise, les déduise ; de même, on semble se rendre la tâche d'autant plus aisée qu'il s'agit d'une production la plus insignifiante et la plus singularisée.

Afin d'illustrer cette critique encore abstraite, Hegel donne en note un visage à cette position philosophique : « M. *Krug*¹¹ a, un beau jour, exigé de la philosophie de la nature le tour de force de déduire *simplement* la plume avec laquelle il écrit. » Ce que Hegel décrit d'abord comme « tout à fait naïf » devient pourtant l'occasion d'une raillerie autrement plus sévère :

On aurait pu espérer qu'il réussît dans cette entreprise et dans la glorification de *sa* plume si préalablement il avait assez contribué au progrès de la science et réussi à obtenir une vue assez claire de tout ce qui est plus important dans les cieux et sur la terre, dans le présent et dans le passé, pour qu'il ne restât rien de plus important à concevoir que sa plume.

Dans le but de délibérer sur une position de pensée, l'énonciateur fait ainsi intervenir l'individu qui la supporte, et fait porter le jugement en priorité sur l'individu

¹⁰HEGEL: *Encyclopédie*, *op. cit.*, § 88, Remarque 2, p. 145.

¹¹Wilhelm Traugott KRUG (1770-1842), successeur de Kant à la chaire de philosophie de Königsberg en 1804, adversaire récurrent de la philosophie hegelienne. Cf. p. 77.

en question plutôt que sur la position. L'ironie, et en particulier l'argument *ad hominem*, réalise ainsi l'achèvement du style invectif, en lui conférant une autonomie dans le champ du discours dialectique ; sans nécessairement représenter une fin en soi, l'invective peut présenter un intérêt pour elle-même. Par là, elle prend ses distances avec le style scientifique, balayant ainsi un large champ, du continuum logico-affectif à la séparation des styles.

Deuxième partie

Batailles de Hegel : portée universelle du discours invectif

L’invective peut porter sur tout moment du système ; elle devient ainsi un véritable procédé spéculatif, rassemblant sous un même style — à l’instar du langage dialectique — le divers des phénomènes qu’elle met en scène. Ce redoublement de la dialectique par la polémique procède de la duplicité de la plasticité : « La plasticité accomplit sa promesse d’avenir entre la *plastification* — ou solidification — et le *plasticage* — ou explosion — du passé rigidifié¹². »

Nous allons procéder ici à une étude de cas, dont le but sera de mettre au jour la variété des cibles de Hegel. Nous verrons d’abord des *individus* historiques, donc des sujets ; puis nous verrons des *peuples*, donc des moments de l’esprit objectif ; et nous finirons par des *abstractions* telles que des concepts ou des pensées. Du plus concret au plus abstrait, l’invective hegelienne est aussi diverse que les éléments du système.

¹²MALABOU: *L’Avenir de Hegel*, *op. cit.*, p. 252.

Chapitre 1

Individus

1.1 Newton

Newton constitue semble être de ces *pôles* du discours hegelien — c'est-à-dire l'un de ces lieux de passage obligés et récurrents. Son nom revient dans l'ensemble de l'œuvre hegelien presque autant de fois que celui de Schelling, deux fois plus que celui de Descartes, et paradoxalement près de quatre fois plus que celui du physicien que Hegel réhabilite contre la théorie newtonienne — à savoir Kepler¹. Cette évocation n'est qu'un hapax dans les œuvres de jeunesse², de Nuremberg et Heidelberg, de Berlin, ainsi que dans l'*Esthétique*. En revanche le commentaire devient plus détaillé dans la *Logique*, les *Leçons sur l'Histoire de la Philosophie* et surtout l'*Encyclopédie*.

La critique de Newton a ceci de particulier chez Hegel qu'elle permet de tracer une continuité entre l'œuvre « pré-dialectique » et le corpus berlinien. La dissertation de 1801 intitulée *Les Orbites des planètes* consiste en effet en une prise de position contre Newton en faveur de Kepler ; et près de trente ans plus tard, la deuxième partie de l'*Encyclopédie*, la « Philosophie de la nature », conserve cette orientation

¹Le nom de Newton présente en effet 152 occurrences, celui de Schelling 184, de Descartes 73, de Kepler 43.

²Dans les écrits de jeunesse, la première occurrence du nom de Newton a certes une visée polémique ; mais loin de s'adresser à Newton, elle en prend la défense contre un « hobereau (*Land-junker*) qui se vanterait auprès de Newton d'avoir déjà vu à l'âge de cinq ans des pommes tomber de l'arbre et de savoir, depuis cet âge, que le soleil ne tombe pas sur la terre. » HEGEL: *Fragments de la période de Berne*, Paris: Vrin, 1987, fragment 2, p. 37. On trouve d'ailleurs chez le mathématicien Henri Poincaré l'analyse du même exemple : « L'anecdote de la pomme de Newton n'est probablement pas vraie, mais elle est symbolique ; parlons-en donc comme si elle était vraie. Eh bien, nous devons croire qu'avant Newton bien des hommes avaient vu tomber des pommes : aucun n'avait rien sur en conclure. » POINCARÉ, HENRI: *L'Avenir des mathématiques*, (URL: [ClassiquesdesSciences sociales](#)), p. 3..

en des termes tout aussi polémiques — à ceci près que Newton y est opposé à un autre penseur allemand, non de moindre envergure, à savoir Goethe.

Le reproche fondamental que Hegel adresse à Newton concerne la confusion entre le caractère spéculatif de la science et le caractère empirique des recherches, confusion qui est à l'origine de « chimères de la réflexion³ ». En 1801 comme en 1830, Hegel condamne la myopie newtonienne :

Si maintenant, quittant les considérations de géométrie, nous faisons porter l'examen sur la force centrifuge dans sa réalité physique, nous ne devons pas espérer qu'une construction philosophique de la force centrifuge viendrait de la philosophie expérimentale, celle que Newton, ou plutôt de tous temps l'Angleterre entière, a considérée comme la meilleure et même comme la seule et unique philosophie⁴. L'hypothèse d'une telle force, c'est par l'expérience seule qu'ils peuvent et veulent la confirmer ; mais pour y arriver, ils invoquent les exemples les plus affligeants⁵.

La philosophie véritable rejette le principe de la philosophie expérimentale, un principe emprunté à la mécanique qui imite la nature au niveau de la matière morte, et effectue en n'importe quel corps une synthèse de forces absolument différentes. Or ce qui relève de l'imitation de la nature est à écarter complètement dans la connaissance de la nature elle-même, il ne faut pas laisser de place en physique pour le hasard et l'arbitraire. Si l'on se met à expliquer le mouvement du soleil, des planètes et des comètes par un rapport de forces centripètes et centrifuges, il faudra dire alors qu'ils se sont rassemblés sans aucune nécessité, simplement par hasard⁶.

Cette dénonciation de l'usurpation s'accompagne d'un éloge de Kepler, « notre grand compatriote », dont le « génie heureux⁷ », associé à « la pureté du génie et du talent⁸ », aurait non seulement précédé les découvertes de Newton, mais également sous une forme plus pure et plus adéquate aux principes de la science physique. Par contraste, autant Kepler est porté aux nues, autant Newton est rabaissé à une forme

³HEGEL: *Encyclopédie*, *op. cit.*, § 267, n. 1 de la p. 259.

⁴Le reproche est relayé dans l'*Encyclopédie*, § 7, Remarque et note, p. 80.

⁵HEGEL: *Orbites des planètes*, *op. cit.*, p. 137–138. Hegel fait allusion aux exemples de la pierre d'une fronde, du boulet de canon, etc.

⁶*Ibid.*, p. 139–140.

⁷*Ibid.*, p. 130.

⁸*Ibid.*, p. 149

d'usurpateur ou d'imposteur de la science. Voulant minimiser l'apport de Newton à la physique, Hegel en vient presque à rédiger une prosopopée de Kepler :

Et si cet homme, doué d'un amour et d'une sensibilité très purs envers la philosophie et les sciences, avait pu supporter la confusion qui, nous le verrons, provient de la position des forces — force de gravité, force centripète, force centrifuge —, il aurait pu très facilement déguiser sous une apparence physique l'expression pure et mathématique des lois qu'il avait découvertes⁹.

La critique de Newton par Hegel ne se limite pas, comme on peut le constater, à celle d'une erreur, mais se trouve encore démultipliée par le succès et la popularité qu'il en tira, et ce tout au long du XVIII^e siècle : « Rejeter la mécanique céleste de Newton en 1801, c'est aller à contre-courant du mouvement scientifique contemporain et méconnaître les acquis de tout le XVIII^e siècle¹⁰ ». Ce que Hegel entend pallier et réparer par là, c'est donc une injustice de l'histoire, une scission entre la nécessité du concept et le cours réel des événements :

Quant à moi, je n'ai pas le moindre scrupule à ne plus voir ces manières que comme une prestidigitatation et une charlatanerie pures et simples, au nombre desquelles il faut compter jusqu'aux preuves newtoniennes, en particulier celles qui font partie de ce que l'on vient de citer, à cause desquelles on a porté Newton aux nues et élevé plus haut que Kepler le fait d'avoir représenté mathématiquement ce qu'il a purement et simplement trouvé dans l'expérience¹¹.

La pensée newtonienne se trouve ainsi relativisée, subjectivée : son succès devient affaire de contingence et de démagogie : « En ajoutant une force d'attraction à la force de répulsion, sans doute on a rendu l'opposition *parfaite*, et l'on s'est beaucoup monté la tête avec la découverte de cette prétendue force naturelle¹². »

Comment expliquer une telle insistance de Hegel contre Newton ? Une doctrine simplement fausse n'appellerait pas tant de développement : ce qui dans la pensée de Newton nuit au système hegelien, c'est entre autres, outre un succès que Hegel

⁹HEGEL: *Orbites des planètes*, *op. cit.*, p. 133.

¹⁰Introduction de Fr. de Gandt à *Ibid.*, p. 53.

¹¹HEGEL: *Science de la logique*, Volume 1 : l'être, Bibliothèque philosophique, Paris: Aubier-Montaigne, 1972, p. 274–275.

¹²HEGEL: *Encyclopédie*, *op. cit.*, § 98, Remarque, p. 153.

estime démesuré, l'indépendance que la science de la nature menace de prendre vis-à-vis de la philosophie :

la dissertation de 1801 est l'issue de ce qu'on peut se figurer comme une sorte de bataille livrée dans le champ clos de l'esprit hegelien et pour le philosophe que Hegel était déjà, entre la science de la nature et l'acte de la pensée spéculative. Dans ce champ clos, la science a perdu la bataille, et ceci de façon irréversible. Elle n'a pas réussi à faire comprendre au philosophe ce qu'elle était ¹³.

Popularité et menace sont donc les deux raisons pour lesquelles Hegel ne peut omettre la confrontation avec Newton. Cette confrontation est nécessaire au déroulement du système, car présente dans l'esprit du lecteur, la physique newtonienne ne peut être écartée d'un revers de main. La contingence de son apparition, comme celle des théories qu'elle énonce, n'est donc pas une raison suffisante pour la passer sous silence. Le cas de Newton montre ainsi que l'invective est un moyen de « surmonter la contingence », ce qui signifie d'abord en tenir compte, ensuite ne pas lui attribuer un rôle plus grand que celui qu'elle joue en réalité : « En assignant pour tâche à la philosophie de surmonter (*überwinden*) la contingence, Hegel s'écarte des deux attitudes extrêmes de l'annulation (ramener la contingence au nécessaire) et de la capitulation (voir dans le contingent un irrationnel absolu) ¹⁴. »

1.2 Le kantisme

1.2.1 Kant

Kant représente à l'époque de Hegel à la fois le plus grand obstacle, par la grandeur de sa pensée, et le plus grand danger, par le nombre de ses disciples. De cette position double découlent deux facteurs influant directement sur le style invectif hegelien ; d'abord, une certaine jalousie ¹⁵ ; ensuite, une stratégie d'attaque détournée, rarement frontale. Cette jalousie peut motiver l'*insistance* de Hegel sur le cas kantien : de la *Phénoménologie de l'esprit* à l'*Encyclopédie*, la confrontation

¹³D. Dubarle, Préface à HEGEL: *Orbites des planètes*, *op. cit.*, p. 8.

¹⁴MABILLE, BERNARD: *Hegel. L'Épreuve de la contingence*, Paris: Aubier, 1999, coll. Philosophie, p. 353.

¹⁵« Or toujours au nom du père, Hegel reproche en somme à Kant d'en rester encore au fétiche [...]. Il y va de la jalousie. » Cf. DERRIDA, JACQUES: *Glas*, Paris: Galilée, 1974, coll. La Philosophie en effet, p. 232–236.

avec Kant est une des constantes les plus caractéristiques du système hegelien. Mais ce phénomène même qui est à l'origine de cette jalousie — la popularité de Kant — est aussi ce qui en rend la critique difficile. Aussi Hegel a-t-il recours à l'attaque indirecte, afin de ruiner, à défaut de la philosophie kantienne (il n'est pas sûr que Hegel le désire réellement), du moins son succès.

L'expression « penser par soi-même » est ainsi rejetée dans un texte relativement laconique : « On peut entendre souvent l'expression *penser-par-soi-même*, comme si cette formule signifiait quelque chose. En fait personne ne peut penser pour l'autre, pas plus que manger et boire ; l'expression qu'on vient de dire est donc un pléonasma¹⁶. » L'expression n'est donc pas seulement vide de sens — « *comme si*¹⁷ cette formule signifiait quelque chose » — elle est même ridicule, ce que souligne la comparaison avec le domaine alimentaire. Par là Hegel critique la postérité du *Sapere aude* kantien¹⁸.

Ce procédé, qui consiste à faire passer pour évident ce qui ne l'est guère aux yeux des contemporains, est un raccourci fréquent chez Hegel, en particulier dans les textes sur Kant : « *On le sait*¹⁹, la philosophie kantienne en a pris beaucoup à son aise avec la *découverte* des catégories. *Je*, l'unité de la conscience de soi, est tout abstrait et pleinement indéterminé ; comment donc en venir aux *déterminations* du Je, aux catégories ? Par bonheur dans la logique usuelle on trouve d'avance, empiriquement données, les *diverses espèces de jugement*²⁰. » Le tour de force du « *On le sait*²¹ » n'a précisément de sens et d'efficace que par ce qu'il ne s'agit en aucun cas d'une évidence, mais au contraire d'une volonté de créer artificiellement une évidence, de créer un *habitus*²² de lecture transformant ainsi les lectures ultérieures de la

¹⁶HEGEL: *Encyclopédie, op. cit.*, § 23, Remarque, p. 97.

¹⁷Nous soulignons. Faut-il d'ailleurs penser à l'usage kantien du « comme si » (*als ob*), qui régit le jugement régulateur ?

¹⁸KANT, IMMANUEL: « Réponse à la question : Qu'est-ce que les Lumières ? », in *Vers la Paix perpétuelle et autres textes*, Paris: Flammarion, 1991, p. 43 : « *Sapere aude* ! Aie le courage de te servir de ton *propre* entendement ! Voilà la devise des Lumières. »

¹⁹Nous soulignons.

²⁰HEGEL: *Encyclopédie, op. cit.*, § 42, Remarque, p. 108. Cf. également *ibid.*, § 171, Remarque, p. 195 : « Outre que l'énumération qu'on fait habituellement de ces espèces a l'air d'être tout à fait contingente, elle est quelque chose de superficiel, voire de sauvage et de primitif, quant à l'indication des différences ; la manière de distinguer jugement positif, jugement catégorique et jugement assertorique, d'une part, n'a rien de solide, d'autre part, reste indéterminée. »

²¹Qui a son équivalent dans le « *on ne peut qu'être surpris* » de la Remarque au § 44.

²²« La philosophie, en tant qu'épreuve de la chute, provoque un nécessaire mouvement d'anamnèse qui désaliène l'esprit de son rapport au bien connu, le chasse de ses coutumes doxiques, pour l'engager à *recomposer* d'autres habitudes, ou *habitus herméneutiques*. » Cf. MALABOU: *L'Avenir de Hegel, op. cit.*, p. 251–252.

« Logique transcendantale » — de telle sorte que l'on ne puisse plus faire autrement que de penser à cette critique en lisant le texte qui en est l'origine. À ce tour de force s'ajoute la fiction philosophique de la découverte, ou plutôt du recyclage par Kant de catégories empiriquement rassemblées. L'invective fait sortir le texte de lui-même, et ne contamine pas exclusivement les paragraphes environnants, mais le texte tout entier de la philosophie universelle, en l'occurrence celui des *Critiques* kantienne.

Contre Kant, Hegel a également recours au moyen détourné de la *réduction*, qui a lieu en deux temps. Kant place le criticisme à l'articulation de deux traditions philosophiques, dont il vient résoudre l'antinomie, à savoir le dogmatisme et l'empirisme²³. Hegel va successivement assimiler, sur le mode de l'*amalgame*²⁴, la philosophie kantienne avec chacune de ces deux positions dont elle prétend se démarquer.

C'est d'abord à une forme d'empirisme que Hegel réduit le criticisme dans le « Concept préliminaire » de la « Science de la logique²⁵ ». Empirisme et philosophie critique constituent les deux moments de la « deuxième attitude de la pensée à l'égard de l'objectivité²⁶ ». La différence entre empirisme et philosophie critique n'est pas ignorée, mais elle est minimisée : « La philosophie critique a ceci de commun avec l'empirisme qu'elle admet l'expérience comme l'*unique* terrain des connaissances, mais, au lieu de tenir ces connaissances pour des vérités, elle ne les tient que pour des connaissances de phénomènes²⁷. » La Remarque de ce paragraphe insiste sur la caractère négligeable de la différence : « on peut dire que [la philosophie de Kant] a *seulement*²⁸ présenté du fait en question [le « fait présupposé » que « les déterminations de l'universalité et de la nécessité se trouvent dans la connaissance »] une autre *explication*²⁹. »

²³KANT, IMMANUEL: *Critique de la raison pure*, Flammarion, 2001, coll. GF, p. 456 (A 466, B 494), ou plus généralement, l'« Antinomie de la raison pure » tout entière.

²⁴Cette même pratique de l'amalgame permet à Hegel de faire de Kant le bouc émissaire du dualisme : « Le défaut fondamental de tout système dualiste, mais particulièrement du kantisme, est l'illogisme qui consiste à *unir* ce qu'un instant auparavant l'on a déclaré *autonome*, c'est-à-dire *impossible à unir*. [...] Le plus grand illogisme est par conséquent d'accorder, d'un côté, que l'entendement ne connaît que des phénomènes, et, d'un autre côté, d'affirmer ce connaître comme *quelque chose d'absolu* en disant que le connaître ne *peut* aller plus loin, qu'il est la *limite naturelle*, absolue, du savoir humain. » Cf. HEGEL: *Encyclopédie*, *op. cit.*, § 60, Remarque, p. 123.

²⁵*Ibid.*, § 40 et suivants, p. 106 *sqq.*

²⁶Via Marx, Lénine fera écho à cet amalgame en entreprenant une réfutation de Kant intitulée *Matérialisme et empirio-criticisme*.

²⁷*Ibid.*, § 40, p. 106–107.

²⁸Nous soulignons.

²⁹*Ibid.*, § 40, Remarque, p. 107. Cf. également le § 47, p. 111 : « On le voit, cette critique n'énonce rien d'autre que la remarque de Hume ».

Le deuxième moment de la réduction de Kant aux moments de la pensée qu'il estimait avoir dépassés est une réduction de la philosophie critique à une incompréhension de la valeur de la métaphysique. Celle-ci est en effet réhabilitée, non pour elle-même — car la métaphysique incarne la pensée la moins élevée de l'entendement — mais dans un usage polémique : « Cette science [la métaphysique] considérerait les déterminations de la pensée comme les *déterminations fondamentales des choses* ; en vertu de cette présupposition selon laquelle ce qui *est*, du fait d'être *pensé*, est connu *auprès-de-soi*, elle se situait plus haut que le philosophe critique qui lui a succédé³⁰. » Hegel procède ainsi à un retournement : loin d'avoir dépassé la métaphysique, la philosophie kantienne serait restée en-deçà de sa compréhension — assertion qui, comme on peut l'imaginer, va très clairement à contre-courant des évidences de son époque, et a une vocation essentiellement provocatrice.

Le procédé hegelien dans la critique de Kant consiste à *critiquer, mais de manière détournée, les textes les plus en vue de l'œuvre de Kant*. C'est le cas du célèbre exemple des cent thalers³¹. Le texte commence par une prétérition, feignant d'ignorer ce qu'il met par là-même en avant — « abstraction faite de ce qu'il ne serait pas injustifié de tenir pour barbare l'application du terme concept à quelque chose comme cent thalers » — et finit sur une affirmation de la non-pertinence de l'image kantienne : « lorsqu'on parle de *Dieu*, c'est là un objet d'autre sorte que cent thalers ».

L'accusation de formalisme souvent portée par Hegel contre Kant prend enfin pour preuve le fait que la philosophie kantienne n'ait pas de postérité autre que philosophique : « la philosophie kantienne n'a pu exercer aucune influence sur la manière dont procèdent les sciences. *Elle laisse entièrement intactes les catégories et la méthode du connaître usuel*. » De cela, la postérité sera l'indice :

S'il s'est trouvé que dans certains écrits contemporains de Kant on ait parfois pris son élan à partir de certaines propositions empruntées à sa philosophie, la suite de l'exposé lui-même montre que ces propositions n'étaient qu'un ornement superflu et qu'on aurait eu affaire au même contenu empirique si ces quelques premières pages eussent été omises.

À titre d'exemple, Hegel mentionne — dans la note d'une remarque, *i.e.* plus en marge encore que la marge consacrée — l'artifice que constituent quelques para-

³⁰HEGEL: *Encyclopédie*, *op. cit.*, § 28, p. 100.

³¹KANT: *Critique de la raison pure*, *op. cit.*, p. 534 (A 599, B 627.)

graphes de philosophie kantienne placés au début du *Manuel de métrique* de Herman, observant au sujet du concept de rythme que sa loi doit être I) objective, II) formelle, III déterminée *a priori* ³². Kant devient ainsi responsable de ses disciples ; responsable de leurs dires et de leurs actes, jusque dans leurs errances.

1.2.2 Kantiens

Fries, De Wette, Krug et autres kantiens figurent parmi les victimes les plus récurrentes du corpus hegelien, mais également parmi ses critiques les plus virulents. Une réciprocité que G. Raulet analyse en ces termes :

Des résistances et des contestations qu'elle rencontre semble se dégager un bilan nuancé de l'influence de la philosophie kantienne : dans les années 1780, alors qu'elle lutte encore contre une « philosophie populaire » fortement ancrée et plus tenace qu'elle ne l'avait pensé, elle doit déjà faire face à des « opposants de l'intérieur » comme Schiller ou [...] Fichte. Au risque de heurter les idées reçues, on pourrait dire que la version kantienne de l'*Aufklärung* est dépassée avant même d'avoir été réellement reconnue. À cette affirmation il convient toutefois d'apporter la nuance — de taille — suivante : si l'*idéalisme allemand*, ainsi qu'on a coutume de désigner tout le mouvement de pensée qui va de Fichte à Hegel en incluant Schelling, Friedrich Schlegel et une partie du « romantisme », « dépasse » et entend — expressément et souvent véhémentement — dépasser Kant, il n'aurait pas été possible sans Kant ³³.

La violence du débat vient en effet de ce que chacune des deux positions, symétriquement, se heurte à une doctrine qu'elle estime appartenir au *passé* de la philosophie, et qu'elle voit pourtant *résister* à un dépassement logiquement inéluctable.

Cette dette de la philosophie allemande de la génération de 1790–1830 à l'égard de Kant n'est aucunement reniée par Hegel ; au Stift de Tübingen il guette la parution des œuvres de Kant : la *Critique de la raison pratique*, la *Critique de la faculté de juger*, la *Religion dans les limites de la simple raison* ³⁴. Mais là encore, le travail

³²HEGEL: *Encyclopédie*, *op. cit.*, § 60, Remarque, n. 1, p. 123.

³³RAULET, GÉRARD: *Aufklärung. Les Lumières allemandes*, Paris: Flammarion, 1995, coll. GF, p. 126.

³⁴HONDT (D'): *Hegel*, *op. cit.*, p. 45–58, sur l'influence de Kant dans la formation philosophique de Hegel et de ses camarades du Stift.

de Hegel, qu'il délègue au style invectif, consiste à savoir minimiser cet apport, en réaction à une tendance contemporaine l'encensant d'une façon qui lui paraît exagérée. La position *absolue* du kantisme dans la pensée universelle n'est donc pas tant en jeu qu'il ne s'agit d'une opposition *dynamique* de deux tendances, l'une majoritaire, l'autre minoritaire et espérant jouer les contre-poids. Mais à ces intérêts philosophiques se mêlent encore des intérêts personnels, qui ne font qu'envenimer la relation de Hegel avec le kantisme.

La rivalité de Hegel et de Fries, ainsi que leur échange de discours polémiques, est à ce titre exemplaire. Elle peut pourtant sembler disproportionnée, eu égard au maigre succès critique que connut l'œuvre de ce philosophe aujourd'hui peu étudié, sinon dans la perspective d'un examen du contexte philosophique de l'époque. Mais pour Hegel, Fries est loin de ne représenter qu'un obstacle mineur. Pour commencer, parce que Fries incarne tout ce que Hegel refuse : d'abord, en tant que kantien ; ensuite, en tant que défenseur d'une pensée du sentiment ; enfin, en tant que représentant caricatural de la *Burschenschaft*.

Il y a plus encore : non content d'être ce que Hegel refuse, Fries incarne aussi, paradoxalement, tout ce que Hegel aurait aimé être plus tôt. D'abord parallèles, leurs carrières universitaires se séparent ensuite à l'avantage de Fries, ce dont Hegel garde longtemps une profonde amertume. À Iena, tous deux partagent le même statut de *dozent* de philosophie, de 1801 à 1805 ; puis tous deux sont promus professeurs en même temps³⁵. Mais deux événements vont entraîner la rancœur de Hegel : d'abord le livre *Reinhold, Fichte et Schelling*, dans lequel Fries critique la philosophie post-kantienne ; ensuite, la nomination de Fries à Heidelberg, à la place que briguit Hegel.

Lorsque Hegel postule en effet un poste à Iena, c'est pour rejoindre la ville où toute l'activité philosophique se trouvait concentrée : la ville de Fichte et de Schelling. Mais en quelques années, Iena a perdu tout son charme :

Iena a perdu l'intérêt qu'il possédait grâce au progrès qu'un travail en commun faisait faire à la science, vivifiant et stimulant ainsi, chez celui qui s'y essayait, sa confiance en la science et en lui-même. Ce qui est perdu ici, fleurit à Heidelberg, plus brillamment encore ; et je nourris

³⁵HEGEL: *Correspondance I, op. cit.*, p. 92, lettre 54, du 4 mars 1805, de Hegel à Niethammer : « Les quatre décrets sont enfin là, relatifs à mon titre de professeur, qui est décerné à Fries en même temps qu'à moi. »

l'espoir que ma science, la philosophie, y trouvera un accueil et un terrain de culture favorables³⁶.

Jacques d'Hondt fait le récit de cette déconfiture :

Voss³⁷ se démène, sur place, pour lui faire obtenir une nomination. Mais quelle nouvelle déconvenue ! Quand une place se libère, on ne l'offre pas à Hegel, mais à son adversaire philosophique le plus méprisé, et même le plus détesté : Jacob Friedrich Fries qui, lui aussi, était *Privatdozent* à Iena depuis 1801. Aux yeux des autorités, celui-ci présente l'avantage sur Hegel de dispenser un enseignement philosophique plus clair et plus facilement assimilable. Hegel gardera une dent contre Fries toute sa vie durant, aussi à cause de cette préférence qu'il estime injuste, s'ajoutant à d'autres causes de répulsion³⁸.

Les raisons philosophiques de la lutte entre Fries et Hegel ne doivent en effet pas occulter les raisons plus contingentes, plus biographiques : « À cette lutte des idées, menée sans ménagements, s'ajoutait un conflit d'intérêts. Tous les philosophes, tous les intellectuels soutenaient un combat acharné les uns contre les autres pour se faire une place au soleil, se procurer un poste, obtenir une nomination ou une promotion, bénéficier d'un salaire plus élevé, de droits d'auteur plus copieux. Vanité, envie, jalousie animaient les adversaires de Hegel autant que lui-même, on pourrait presque dire : normalement et légitimement. Il vivait dans le monde de la concurrence³⁹. »

Fries est ainsi la cible d'une longue attaque en préface des *Principes de la Philosophie du droit*, où il est décrit comme « un grand chef dans le domaine de cette platitude qui se donne le nom de philosophie⁴⁰ » ; puis le terme de *Seichtigung* est augmenté d'un préfixe, qui le pose non plus en victime de cette platitude, mais même comme son responsable, son instigateur : « la liberté, dans toute la philosophie de la réflexion, comme dans la philosophie *kantienne* et ensuite dans l'aplatissement (*Verseichtigung*) de la philosophie kantienne accompli par *Fries*, n'est rien d'autre que cette activité autonome formelle⁴¹. » Si l'on devait placer les formes du kantisme sur une échelle hiérarchique, Fries se trouverait ainsi au plus bas échelon — échelon

³⁶HEGEL: *Correspondance I*, *op. cit.*, lettre 55, non datée (entre le 24 mars et le 24 août 1805), à Voss, 3^e rédaction, p. 95.

³⁷Johann Heinrich VOSS (1751–1826), professeur à Iena (1802) puis à Heidelberg (1805).

³⁸HONDT (D') : *Hegel*, *op. cit.*, p. 172.

³⁹*Ibid.*, p. 268.

⁴⁰HEGEL: *Philosophie du droit*, *op. cit.*, Préface, p. 67.

⁴¹*Ibid.*, § 15, Remarque, p. 100.

d'une échelle que Hegel place déjà bien bas. Ici encore, à ceci près qu'il s'agit d'un philosophe encore vivant au moment où Hegel écrit, ce dont il est question, c'est de minimiser le rôle historique d'une figure populaire.

La publication de la *Logique* suit de peu celle de Fries, contre laquelle elle est en partie dirigée ; et pourtant, Hegel feint de considérer son rival comme un phénomène mineur :

Une version toute nouvelle de cette science, qui vient juste de paraître, le « *Système de la logique de Fries* », fait retour à des bases anthropologiques. La platitude en et pour soi de la représentation ou opinion qui se trouve là au fondement et de l'élaboration me dispense de la peine de prendre en considération, sous quelque forme que ce soit, cette publication dépourvue de signification⁴².

Un échange de recensions critiques entre Hegel et Fries vint couronner cette note assassine.

La critique hegelienne, lorsqu'elle porte sur un sujet réel d'énonciation, sur un individu, a ainsi toujours pour fin de relativiser et de revoir à la baisse les raisons du succès de cet individu. L'invective n'est dans ce cas pas tant une fin en soi qu'elle ne permet à Hegel de se positionner aux yeux de son lecteur dans l'arène philosophique, partant de devenir visible, de *s'engager* dans un débat contemporain. Se positionnant, la pensée de Hegel prend forme.

⁴²HEGEL: *Science de la logique, op. cit.*, p. 22–23, note.

Chapitre 2

Peuples

Les *Leçons sur la Philosophie de l'Histoire* constituent un exposé de l'« histoire philosophique », dans laquelle le concept reconnaît chaque forme historique comme incarnation de la raison dans le monde, comme dernier moment de l'esprit objectif. On peut en induire d'une part que le sujet énonciateur de cette histoire philosophique doit s'engager dans son récit, au lieu de se maintenir dans l'extériorité d'une histoire purement événementielle, et d'autre part que le rapport à l'histoire et à la conscience de soi qu'elle acquiert progressivement se trouve dans une relation verticale vis-à-vis de son objet. Plus un peuple se trouve éloigné de l'histoire — dans le temps ou dans l'espace — moins il a sa place dans les *Leçons sur la Philosophie de l'Histoire*. Il n'y a pas d'égalité entre les peuples : l'histoire, telle que Hegel la professe, est une histoire *en relief*.

Nous étudierons ici le cas deux peuples : le premier, l'Afrique, est extérieur à l'histoire ; le second, la Chine, en reste à une position liminaire.

2.1 L'Afrique

L'Afrique est « le pays de l'enfance qui au-delà du jour de l'histoire consciente est enveloppé dans la couleur noire de la nuit ¹ », et pour cette raison elle est rejetée de l'histoire vers la simple géographie, qui ne constitue que la fin de l'Introduction aux *Leçons sur la Philosophie de l'Histoire*. Par l'ignorance qui y règne, elle est capable de « la cruauté la plus irréfléchie et la brutalité la plus répugnante ² » ; cette

¹HEGEL: *Philosophie du droit*, op. cit., p. 75.

²*Ibid.*, p. 74.

corrélativité de l'inconscience et de la violence est pareille à celle qui caractérise l'Inde³.

Les individus qui composent cet ensemble géographique qui n'est « pas encore » un État — et qui pour la raison de ce « pas encore » ne le sera jamais — sont rassemblés sous un même type, ce qui permet de décrire l'état d'esprit d'un peuple comme celui d'un seul homme : « le nègre représente l'homme naturel dans toute sa sauvagerie et sa pétulance⁶ », « chez les nègres les sentiments moraux sont tout à fait faibles, ou, pour mieux dire, tout à fait inexistants⁷ », tant et si bien qu'« on ne peut rien trouver dans ce caractère qui rappelle l'homme » : « seul le mahométisme paraît être ce qui *en quelque mesure*⁸ rapproche le nègre de la civilisation⁹ ». Hegel réduit à plusieurs reprises la mentalité africaine à un « parfait mépris des hommes¹⁰ » qui « va jusqu'à l'inconcevable¹¹ ». Le monde prussien ne peut en effet comprendre un tel peuple ; ils n'ont pour ainsi dire pas de monde commun : « le fanatisme qui peut en général être éveillé chez les nègres, malgré leur douceur coutumière, dépasse tout ce qu'on peut croire¹² ».

De cette incompréhensibilité mutuelle naissent des conclusions tranchantes, des sentences sans appel : « De tous ces traits divers, il ressort que c'est la pétulance qui caractérise les nègres. Cette condition n'est susceptible d'aucune évolution et d'aucune culture et tels nous les voyons aujourd'hui, tels ils furent toujours. Le seul lien essentiel que les nègres aient eu et ont encore avec les Européens, c'est celui de l'esclavage¹³ », dont Hegel dit plus loin qu'il a même « fait naître plus d'humanité chez les nègres¹⁴ ». C'est la raison de ce rejet de l'Afrique en Introduction : « Là dessus, nous laissons l'Afrique pour n'en plus faire mention par la suite. Car ce n'est pas une partie du monde historique, elle ne montre ni mouvement ni développement et ce qui s'y est passé, c'est-à-dire au Nord, relève du monde asiatique et européen. [...] ce que nous comprenons en somme sous le nom d'Afrique, c'est ce qui n'a point

³L'Inde représente « Dieu dans l'ivresse de son rêve⁴ ». On revient bien vite, à son sujet, de l'enchantement : « nous pourrions, plus nous avons été séduits à première vue, trouver de tous les côtés une abjection d'autant plus grande⁵ ».

⁶HEGEL: *Philosophie du droit*, op. cit.

⁷*Ibid.*, p. 77.

⁸Nous soulignons.

⁹*Ibid.*, p. 76.

¹⁰*Ibid.*, p. 77 et 78. Il y est également question de « barbarie matérielle ».

¹¹*Ibid.*, p. 77.

¹²*Ibid.*, p. 78.

¹³*Ibid.*

¹⁴*Ibid.*, p. 79.

d'histoire et n'est pas éclos, ce qui est renfermé encore tout à fait dans l'esprit naturel et qui devait être simplement présenté ici au seuil de l'histoire universelle ¹⁵ ».

L'Afrique se trouve donc multiplement dépossédée de ce qui pourrait la relier à l'histoire : le mahométisme ne vaut que « en quelque mesure », et ce qui en elle est en mouvement (le Maghreb ¹⁶) appartient à un autre moment historique ; dans l'esclavage comme dans la colonisation, l'Afrique ne trouve en somme de salut historique que par l'aliénation. Ce qui ainsi échappe à l'histoire dialectique s'y trouve, de façon détournée, à terme, réintégrée.

2.2 La Chine

La Chine et l'Inde tiennent dans les *Leçons sur la Philosophie de l'Histoire* un rôle particulier, dans la mesure où ces peuples, quoiqu'ils figurassent bien parmi les peuples historiques — à la différence de l'Afrique — n'ont pourtant *pas encore* intégré le principe historique. Ce sont des peuples sans dialectique, à l'état de stagnation historique.

La condamnation de la Chine par Hegel a lieu en deux temps : d'abord dans la section qui lui est consacrée, puis derechef dans la section consacrée à l'Inde. Hegel insiste sur cette permanence et cette stabilité comme non-production de différences, donc état anti-dialectique :

son principe [celui de l'empire chinois] est d'une telle substantialité qu'il est pour cet empire le plus ancien comme le plus nouveau. De bonne heure déjà, nous voyons la Chine en arriver à cet état où elle se trouve aujourd'hui, car, comme l'opposition de l'être objectif et du mouvement subjectif fait encore défaut, tout changement est exclu, et le statique qui perpétuellement réapparaît remplace ce que nous nommerions historique ¹⁷.

La réhabilitation de la Chine du point de vue de l'histoire universelle n'est possible qu'au prix de cette réduction : « La Chine et l'Inde se trouvent en quelque

¹⁵HEGEL: *Philosophie du droit*, *op. cit.*, p. 79–80.

¹⁶« On devait et il fallait rattacher cette apte à l'Europe, comme maintenant les Français précisément l'ont essayé avec bonheur ; elle est tournée vers l'Europe comme l'Asie Mineure : tour à tour y ont résidé Carthaginois, Romains et Byzantins, Mahométans, Arabes et les intérêts de l'Europe ont toujours cherché à s'y porter. » *Ibid.*, p. 75.

¹⁷HEGEL: *Philosophie de l'histoire*, *op. cit.*, p. 93.

sorte encore en dehors de l'histoire universelle, comme présomption des facteurs dont l'union seule constituera son vivant progrès¹⁸. » Mais ce n'est encore que la formulation argumentative, suivie de près d'une formulation ironique sur l'histoire chinoise : « Nous ne pouvons sans doute entrer plus avant dans les particularités de cette histoire qui, ne développant rien elle-même, serait un obstacle pour notre développement à nous¹⁹. » Hegel exclut par là toute fascination, dialectiquement morbide²⁰, pour la Chine — à une époque où les écrits d'Abel Rémusat²¹ remportent un grand succès, et où Humboldt se passionne pour la langue, Windischmann pour la philosophie chinoise — dans la continuité d'une curiosité vis-à-vis de la Chine qui date des Lumières²². Aussi l'exposé de l'histoire de Chine ne se dépare-t-il pas d'une grande distance de l'énonciateur, qu'expriment les formulations déictiques telle que « le récit expose d'abord », « on attribue à », « dit-on » (trois occurrences), « on dit que » ou « prétendirent »²⁴ : restée sur le seuil de l'histoire, la Chine n'est pas

¹⁸HEGEL: *Philosophie de l'histoire*, op. cit., p. 93.

¹⁹*Ibid.*, p. 94.

²⁰Un retour à l'antique qui semble tirer son *analogon* de l'histoire de la peinture ; l'art rocaille, vers 1730–1760, s'était en effet pris de passion pour les « chinoiseries » et l'exotisme. Cf. FUHRING, PETER: « Musicienne chinoise » d'Alexis Peyrotte, in *François Boucher et l'art rocaille dans les collections de l'École des beaux-arts*, Paris: École nationale supérieure des beaux-arts, 2003, p. 318 : « la fascination pour l'Extrême-Orient est une des composantes fondamentales du Rococo ». En revanche, à partir de 1748, avec la redécouverte de Pompéi et Herculanum, a lieu un retour à l'antique et à la grande peinture d'histoire, contre les chinoiseries considérées comme une décadence, et contre les arts décoratifs ; c'est le moment néoclassique.

Sur la relation de Hegel au classicisme musical qui lui est contemporain, et au refus du baroque, l'on pourra également se référer à ROSEN, CHARLES: *Le Style classique. Haydn, Mozart, Beethoven*, Gallimard, 2000, coll. Tel, p. 103 : « Sans vouloir faire de Haydn, Mozart et Beethoven des disciples avant la lettre de Hegel, la façon la plus simple de résumer la forme classique est de la définir comme la résolution symétrique de forces opposées ». En cela, la forme musicale classique s'oppose aux formes qui la précèdent et lui succèdent : « Dans le dernier Baroque au contraire, s'il y a résolution, elle est rarement symétrique, et les forces opposées, rythmiques, dynamiques ou tonales, sont beaucoup moins nettes. Dans la musique de la génération de 1830, la symétrie est moins marquée, même délibérément éludée (sauf dans les formes académiques comme la sonate Romantique), et le refus d'une résolution complète fait souvent partie de l'effet poétique ».

²¹(1788–1832), auteur de l'*Essai sur la langue et la littérature chinoise*, premier professeur de chinois au Collège de France, auteur d'une grammaire du chinois en 1821, traducteur de Confucius, de textes taoïstes, du *Foé Koué Ki*, et des *Deux Cousines* en 1826 ; cette dernière parution est mentionnée par Hegel (*Leçons sur la Philosophie de l'Histoire*, p. 99), mais aussi Goethe, Victor Hugo, Edgar Poe et Stendhal.

²²Chez Voltaire, la Chine représente ainsi le lieu de l'altérité κατ' ἑξοχήν ; Hegel décrit ainsi cette attirance :

Déjà de bonne heure cet empire a attiré sur lui l'attention de l'Europe quoiqu'il n'existât encore à son sujet que de vagues légendes. On l'admirait toujours comme un pays qui, s'étant fait spontanément, paraissait n'avoir aucun lien avec l'étranger.

Au XIII^e siècle, un Vénitien (*Marco Polo*) l'étudia à fond pour la première fois, mais on prit ses récits pour des fables. Plus tard tout ce qu'il avait dit de son étendue et de sa grandeur reçut confirmation²³.

²⁴HEGEL: *Philosophie de l'histoire*, op. cit., p. 95.

historiquement fiable ; mythe et réalité y sont trop entremêlés pour que l'on puisse espérer faire la part des choses.

De cette longue histoire, dont le détail est négligé par l'exposé hegelien, un seul individu semble se démarquer et mériter d'être mentionné, en tant qu'individu historique se démarquant de cet État sans histoire, à savoir « Chi-hoang-ti²⁵ » :

Aux incursions des nomades du Nord fut opposée la Grande muraille par Chi-hoang-ti, laquelle a toujours été considérée comme un ouvrage merveilleux. Ce prince a divisé l'empire entier en 36 provinces et il est de plus surtout remarquable en ceci qu'il poursuivit, d'une façon générale, l'ancienne littérature et en particulier les livres d'histoire et les études historiques. C'était en vue de rendre sa dynastie plus solide en détruisant le souvenir des anciennes. Après que les livres d'histoire eurent été mis en tas et brûlés, plusieurs centaines de savants se réfugièrent dans la montagne pour conserver ce qui leur restait encore en fait d'ouvrages. Chacun de ceux qui furent pris subit le même sort que les livres²⁶. Cette destruction des livres par le feu est une circonstance fort importante, car malgré cela les livres canoniques proprement dits se sont cependant conservés, ainsi que c'est le cas partout²⁷.

La notion de *manque* revient régulièrement sous la plume de Hegel pour caractériser la Chine : « le moment de la subjectivité manque donc à cet ensemble politique²⁸ », « ce manque de caractère²⁹ », « cet élément [la constitution] manque ici, on ne saurait donc parler que d'une administration impériale³⁰ » ; il en ressort que ce qui semble caractériser le plus essentiellement la Chine n'est pas tant ce qu'elle fut — et ce qu'elle est encore à cette époque — que ce qu'elle n'est pas et ne devrait jamais devenir. Le regard dialectique joue donc un rôle constitutif dans cette représentation de la Chine, puisque c'est lui qui la place en regard de ce dont

²⁵Qin Shihuangdi, premier empereur de la Chine unifiée. Celui-ci fonda son pouvoir sur les théories de l'école des légistes, et appliqua à la lettre le principe de violence légitime. Quoique sa dynastie (221 – 209 av. J.-C.) ne durât guère au delà de son propre règne (il meurt en 206 av. J.-C.), il devint le symbole de l'unité chinoise et de sa sujétion au souverain ; son modèle hanta l'œuvre politique de Mao Zedong.

²⁶Ce n'est pas tout à fait exact : quatre-cents d'entre eux furent enterrés vivants.

²⁷HEGEL : *Philosophie de l'histoire*, *op. cit.*, p. 95.

²⁸*Ibid.*, p. 96.

²⁹*Ibid.*.

³⁰*Ibid.*, p. 98.

elle manque, en défaut par rapport à ce dont elle ne peut avoir aucune idée³¹ ; il est le révélateur de la négativité qui est présente, mais reste inconsciente. Il est le filtre par lequel l'image absolue d'un peuple peut lui être renvoyée. Et comme dans le cas de Newton ou de Kant, cette dénonciation est engagée dans son époque, dans la mesure où elle consiste à réagir contre une tendance générale : la critique de la philosophie chinoise — qui n'a lieu qu'en fin de l'Introduction aux *Leçons sur l'Histoire de la Philosophie* — est ainsi directement ancrée dans la « grande réputation de développement éducatif³² » qu'on lui attribue communément. Hegel minimise au contraire tout ce qu'il y a de plus estimé, à commencer par la pensée de Confucius, sa « morale populaire », sa « sagesse pratique », « dont nous ne pourrions rien tirer de particulier » : « le *De Officiis* de Cicéron, un livre de prédication morale, nous donne plus et mieux que tous les livres de Confucius. À la lecture de ses œuvres originales, l'on peut rendre le jugement suivant : il aurait profité à la réputation de Confucius qu'elles n'eussent pas été traduites³³. » Quant au *Yi-King*, il se contente de « catégories complètement abstraites, les déterminations de l'entendement les plus abstraites et partant les plus superficielles³⁴ ».

³¹Chez François Jullien par exemple, la référence à Hegel est systématiquement exploitée pour montrer *entre parenthèses* un certain aveuglement occidental sur la fertilité de la pensée chinoise, aveuglement expliquant le recours à la violence discursive de formules lapidaires. Cf. JULLIEN, FRANÇOIS: *Procès ou Création. Une Introduction à la pensée des lettrés chinois. Essai de problématique interculturelle*, Paris: Seuil, 1989, p. 151 où l'auteur justifie l'absence en Chine d'interrogation sur les rapports de l'être et de la pensée : « Non point par « oubli » ou par « inconscience » (celle dont la taxait Hegel), mais simplement parce que son approche du réel était orientée différemment. » ; p. 231–232, « Les Occidentaux (Hegel en tête) ont eu ainsi le sentiment que la pensée chinoise n'était jamais sortie de l'enfance (attardée encore au stade élémentaire de la cosmologie) et n'avait point évolué (en progressant à travers la conception, plus épurée, de la théologie) : pensée irrémédiablement statique, et dès lors condamnée, parce que sans histoire possible. » ; JULLIEN, FRANÇOIS: *Le Yi King*, Zulma, 1992, p. 16 : « [...] nous découvrirons dans la pensée chinoise telle qu'elle a été mise en forme par le *Classique du changement* non pas une pensée demeurée « en enfance » (comme le croyait Hegel), dont le développement se serait arrêté au stade « cosmologique » (sans donc s'élever à ces stades jugés supérieurs et « nécessaires » de l'onto- et de la théo-logie), mais une pensée qui n'a cessé de se développer de façon rigoureuse, pour aboutir à cette autre logique, et nous fournit ainsi une autre voie — je ne dirai pas : à la « vérité » (ce terme est encore trop occidental) — mais, de façon plus neutre : au « réel ». » Cf. également JULLIEN, FRANÇOIS: *La Propension des choses. Pour une histoire de l'efficacité en Chine*, Paris: Seuil, 1992, p. 186–188 et 211 ; JULLIEN, FRANÇOIS: *Figures de l'immanence. Pour une lecture philosophique du Yi King*, Paris: Livre de Poche, 1995, p. 11, 96n. et 295 ; JULLIEN, FRANÇOIS: *Fonder la morale. Dialogue de Mencius avec un philosophe des Lumières*, Paris: Grasset, 1995, p. 199 ; JULLIEN, FRANÇOIS: *Un Sage est sans idée, ou l'autre de la philosophie*, Paris: Seuil, 1998 ; JULLIEN, FRANÇOIS/MARCHELLE, THIERRY: *Penser d'un dehors (la Chine). Entretiens d'Extrême-Occident*, Paris: Seuil, 2000.

³²Traduire *Ausbildung* par « développement éducatif » est ce que propose la traduction Lefebvre de la *Phénoménologie de l'esprit* ; cf. HEGEL: *Phénoménologie de l'esprit*, Paris: Aubier, 1991, p. 35.

³³HEGEL: *Geschichte der Philosophie*, op. cit., p. 142–143.

³⁴*Ibid.*, p. 143.. Un peu plus loin, on lit encore : il « en reste aux pensées les plus superficielles »

Hegel présente son examen de la pensée chinoise comme produit de la curiosité : « C'est par curiosité que j'exposerai plus avant les fondements [du *Yi-King*] », ou encore : « je veux exposer la signification de ces kua [trigrammes], pour montrer à quel point elle est superficielle³⁵. » Il est donc bien question, dans la perspective de l'exposition du système, de traiter des détails de l'histoire comme de contingences pittoresques, non comme de produits nécessaires directement issus de la raison. Le contingent est exposé non pour lui-même, mais pour l'exemple, pour donner des figures concrètes à l'exposé. Sa fin est extérieure à lui.

L'Afrique était rejetée de l'exposé pour n'être pas encore un État ; la Chine, pour n'avoir pas encore d'histoire. Ces deux cas de peuples extérieurs à l'histoire mènent Hegel à une même conclusion : sans histoire, un peuple n'a pas d'avenir. Et le regard dialectique est nécessaire pour dégager, derrière la négativité muette d'un peuple, sa vérité absolue. Aussi le ton devient-il invectif lorsqu'il s'agit de *maintenir l'écart* entre un peuple et l'état actuel de l'histoire : l'esprit ne doit pas s'aliéner dans une de ses formes aujourd'hui dépassée. Maintenir l'écart est un acte de résistance : il s'oppose à des forces qui tendent au contraire à la réduire.

³⁵Sur l'emploi du mot « superficiel » (*oberflächlich*), cf. p. 103.

Chapitre 3

Abstractions

C'est l'un des innombrables paradoxes de la pensée hegelienne que de vouloir penser la modernité tout en rejetant dans l'arbitraire un nombre considérable de positions philosophiques modernes. Il s'agit de *penser la modernité malgré elle*.

Nous examinerons trois angles d'attaque par lesquels Hegel traite de la modernité ; d'abord, la critique du *on* de la banalité — ou hyposubjectivité — ; puis celle du *je* de l'originalité — ou hypersubjectivité — ; enfin, celle de l'éloge du *sentiment*, qui relaie chacun de ces deux sujets d'énonciation hypertrophiés.

3.1 Le *on* de la banalité

La pensée des temps modernes n'est pas toujours assumée par une figure historique ; elle est souvent recouverte par une figure négative, la figure abstraite et universelle du *on*. Un « sujet » de pensée qui cependant n'est pas sujet de sa pensée¹.

Chez Hegel, le *on*, synonyme de sens commun, est en général nettement péjoratif. Il est à opposer à la philosophie, dont il refuse « ce que l'*on*² appelle le *caractère incompréhensible* de la philosophie », qui lui reste hermétique d'une part à cause de

¹Sur la dimension ontologique engagée par le *on*, cf. HEIDEGGER, MARTIN: *Sein und Zeit*, Tübingen: Max Niemeyer, 1993, § 27. : « Le qui, ce n'est ni celui-ci, ni celui-là, ni nous autres, ni quelques-uns, ni la somme de tous. Le « qui » est le neutre, le *on*. [...] C'est ainsi, sans attirer l'attention, que le *on* étend imperceptiblement la dictature qui porte sa marque. Nous nous réjouissons et nous nous amusons comme *on* se réjouit ; nous lisons, voyons et jugeons en matière de littérature et d'art comme *on* voit et juge ; mais nous nous retirons aussi de la grande masse comme « *on* » s'en retire ; nous trouvons « révoltant (*empörend*) » ce que l'*on* trouve révoltant. Le *on* qui n'est rien de déterminé et que tous sont, encore que pas à titre de somme, prescrit le genre d'être à la quotidienneté. »

²Nous soulignons.

son « impuissance » et de son « manque d'habitude » à « penser abstraitement », de l'autre à cause de son « impatiente volonté d'avoir devant soi, sur le mode de la représentation, ce qui se trouve dans la conscience à titre de pensée et de concept » afin d'y conserver « son assise solide et familière ». Doubant le geste kantien de « Qu'est-ce que les Lumières³ ? », Hegel montre alors la complicité de la minorité volontaire de certains individus et de la volonté de domination d'autres individus :

les écrivains, prédicateurs, orateurs, etc. qui passent pour *les plus compréhensibles* sont ceux qui présentent à leurs lecteurs ou auditeurs ce que ces derniers savent déjà par cœur, ce qui est pour eux chose courante et leur semble *aller de soi*⁴.

L'étanchéité du sens commun à la philosophie justifie le recours de Hegel à la métaphore pittoresque du soulier :

Pour faire un soulier⁵ l'on concède qu'il faille avoir appris cet art, encore qu'avec son propre pied tout un chacun possède l'étalon requis à cet effet, et, avec ses mains et en elles, l'aptitude nécessaire à cette activité. Seule la philosophie elle-même est censée n'avoir aucun besoin d'aucune étude, d'aucun apprentissage, d'aucun effort de ce genre⁶.

La forme de la pensée impersonnelle est celle du *préjugé*. Plusieurs textes semblent en indiquer la genèse : « on a affirmé, mille et mille fois répété et posé en préjugé que l'infini ne saurait être conceptuellement saisi⁷. » Le préjugé est une pensée jadis vivante qui s'est déposée, a perdu sa vitalité par la répétition, et n'a pu se répandre qu'au prix de son inertie. Un parcours confirmé par l'histoire de la théorie du savoir immédiat :

³ « Paresse et lâcheté sont les causes qui font qu'un si grand nombre d'hommes, après que la nature les eut affranchis depuis longtemps d'une conduite étrangère (*naturaliter maiorennnes*), restent cependant volontiers toute leur vie dans un état de tutelle ; et qui font qu'il est si facile à d'autres de se poser comme leurs tuteurs. Il est si commode d'être sous tutelle. Si j'ai un livre qui a de l'entendement à ma place, un directeur de conscience qui a de la conscience à ma place, un médecin qui juge à ma place de mon régime alimentaire, etc., je n'ai alors pas moi-même à fournir d'efforts. » Cf. KANT : « *Réponse à la question : Qu'est-ce que les Lumières ?* », *op. cit.*, p. 43.

⁴ HEGEL : *Encyclopédie*, *op. cit.*, § 3, Remarque, p. 76.

⁵ L'on notera l'étrange parenté de ce texte avec celui où Kant distingue l'art de la science : « Camper [1722–1789, anatomiste hollandais, cf. p. 504, n. 91] décrit très exactement les propriétés que devrait avoir la meilleure chaussure, mais il ne pouvait assurément en faire aucune. » Cf. KANT, IMMANUEL : *Critique de la faculté de juger*, Paris : Aubier, 1995, coll. GF, p. 289 (p. 304 de l'édition de référence).

⁶ HEGEL : *Encyclopédie*, *op. cit.*, § 5, Remarque, p. 77.

⁷ *Ibid.*, § 9, Remarque, p. 82.

C'est à la philosophie qu'il peut le moins venir l'idée de contredire ces propositions du savoir immédiat ; elle devrait bien plutôt se féliciter que ces anciennes propositions, qui sont les *siennes*, et qui énoncent aussi son contenu universel tout entier, soient devenues en quelque manière, d'une façon, il est vrai, non-philosophique, des préjugés universels de ce temps⁸.

Toute pensée est donc susceptible de dégénérer en préjugé, comme ce fut le cas de « la doctrine, devenue préjugé, qu'il est impossible de connaître Dieu⁹ » ; et ce destin n'est pas propre aux pensées vraies : « maintes erreurs se sont répandues [au sujet de l'évolution de l'État], erreurs qui passent pour des vérités établies et sont devenues des préjugés¹⁰. » Le préjugé n'est donc aucunement anhistorique : il procède d'une histoire et s'y inscrit à son tour. Ce n'est donc pas tant le contenu d'un préjugé qui fait sa valeur, que son succès et sa popularité. Car en devenant préjugé, une pensée subit une mutation ; le savoir immédiat, chèrement acquis par la philosophie, s'est altéré ou dégradé, a pour ainsi dire dégénéré en se popularisant : « il se livre [...] au sauvage arbitraire des imaginations et des assurances, à une fatuité moralisante et à un orgueil de la sensation ou à un bon plaisir sans mesure, qui se déclarent au plus haut point ennemis de la philosophie et des philosophèmes¹¹. »

3.2 Le *je* de l'originalité

La critique hegelienne du on, et son utilisation comme extension du vocabulaire invectif, peuvent faire croire à un éloge parallèle de l'originalité. Il n'en est rien : Hegel n'a de cesse de dénoncer de désir d'originalité à tout rompre¹² par lequel l'esprit en vient à se satisfaire d'une « entendement superficiel » en « se donnant de grands airs¹³ ». Guerotlt situe cette croisade dans son contexte historique :

⁸HEGEL: *Encyclopédie*, *op. cit.*, § 64, Remarque, p. 128.

⁹HEGEL: *Philosophie de l'histoire*, *op. cit.*, p. 25.

¹⁰*Ibid.*, p. 41. Cf. également *ibid.*, p. 46 : « La constitution dite représentative est la disposition à laquelle nous attachons l'idée d'une constitution libre, ce qui est devenu un préjugé solide ».

¹¹HEGEL: *Encyclopédie*, *op. cit.*, § 77, p. 138.

¹²On pourrait voir dans cette critique un écho au texte de Kant *Sur un Ton grand seigneur nouvellement adopté en philosophie*

¹³*Ibid.*, Préface de la seconde édition (1827), p. 61.

Avec la mode de la philosophie, suscitée par les grandes doctrines, [les pseudo-philosophies] se sont multipliées en Allemagne, et chacun érige en originalité géniale de simples avis particuliers¹⁴.

Jacques D'Hondt insiste dans sa biographie de Hegel sur la profonde conviction libérale du philosophe¹⁵ — bien avant, par conséquent, les « jeunes hegelien » de 1840 — et que son différend avec la *Burschenschaft* ait avant tout tenu au ton prédictif qu'elle adoptait. C'est le reproche adressé à Fries dans la préface des *Principes de la Philosophie du droit*, parmi d'autres reproches, tels que le « nationalisme obtus » ou « l'archaïsme ridicule », accompagnés d'antisémitisme et de francophobie, défendus « dans un style simplement proclamatif, d'une manière décousue, sans argumentation réfléchie¹⁶ ». C'est avant tout sa démagogie que Hegel reproche à la *Burschenschaft* — cette démagogie qui va de pair avec un éloge du sentiment.

Si, d'une part, cette manière de connaître avec ses formalités de définitions, conclusions, démonstrations, etc., a plus ou moins disparu, il y a pour elle, d'autre part, un substitut pire, qu'elle a obtenu d'une autre manie : affirmer et saisir immédiatement comme des *faits de la conscience* les Idées en général, et par suite celle du droit et ses déterminations ultérieures, et faire du sentiment (*Gefühl*), naturel ou évolué, du *cœur propre* (*die eigne Brust*) et de l'*enthousiasme* (*Begeisterung*) la source du droit. Si cette méthode est la plus confortable (*die bequemste*) de toutes, elle est en même temps la moins philosophique (*die unphilosophischste*), — ce n'est pas le lieu de mentionner les autres faces d'un tel point de vue, qui n'a pas seulement rapport à la connaissance, mais immédiatement à l'action (*das Handeln*). Si la première méthode, qui était certes formelle, exige encore la *forme* du concept dans la définition, et dans la preuve, la *forme* d'une *nécessité* de la connaissance, la manière de la conscience immédiate et du sentiment a pour principe la subjectivité, la contingence et l'arbitraire du savoir¹⁷.

¹⁴ GUEROUT: *Dianoématique*, *op. cit.*, p. 437.

¹⁵ « De cœur, le Hegel de la maturité était libéral. » HONDT (D'): *Hegel*, *op. cit.*, p. 350.

¹⁶ *Ibid.*, p. 291.

¹⁷ HEGEL: *Philosophie du droit*, *op. cit.*, p. 81.

3.2.1 L'enthousiasme du sentiment et le savoir immédiat

Ayant pour ainsi dire l'âge du *Werther*, Hegel est contemporain de la valorisation du sentiment et de la *Schwärmerei* qui l'accompagne¹⁸ ; et c'est l'une des positions les plus constamment dénoncées par son système. Le préjugé étant déjà le degré le plus bas de la réflexion¹⁹, Hegel semble encore procéder à une hiérarchisation des préjugés, parmi lesquels l'éloge du sentiment compterait parmi les moins élevés :

C'est un vieux préjugé, une proposition devenue banale, que le penser fait la différence entre l'homme et la bête ; il peut sembler banal, mais il faudrait aussi qu'il parût singulier d'avoir à évoquer d'anciennes croyances de ce genre. Or on peut bien considérer que le besoin s'en fait sentir en raison du préjugé actuel qui sépare *sentiment* et *penser* au point de les considérer comme assez opposés, voire ennemis, pour que le sentiment, surtout le sentiment religieux soit souillé, retourné, disons plus : peut-être même détruit, par le penser, et que la religion et la religiosité n'aient essentiellement dans le penser ni leur racine ni leur place.²⁰

Cette valorisation du sentiment va de pair avec une théorie du savoir immédiat, à laquelle Hegel s'oppose depuis les débuts de son œuvre dialectique. Dans l'*Encyclopédie*, il critique ainsi le principe selon lequel la médiation discursive serait la négation d'un savoir immédiat, et à cette fin a recours au procédé de la métaphore pittoresque, issue une nouvelle fois du domaine alimentaire :

le penser est essentiellement la négation de quelque chose qui-se-trouve-présent de façon immédiate — au même degré que la manducation naît des aliments, car sans eux l'on ne pourrait rien manger ; assurément sous ce rapport la manducation peut être taxée d'ingratitude, car elle consiste à consommer cela même à quoi elle doit son être. En ce sens le penser n'est pas moins ingrat²¹.

¹⁸Dont Goethe lui-même se démarque, prenant ses distances avec le *Sturm und Drang* pour incarner finalement le classicisme allemand. Ceci a pu confirmer l'amitié des deux penseurs ; cf. les nombreuses citations de Goethe dans l'*Encyclopédie* et l'*Esthétique*.

¹⁹HEGEL: *Encyclopédie*, *op. cit.*, § 78, p. 139 : « pour pénétrer dans le domaine de la science, il faut rejeter toutes autres présuppositions ou tous autres préjugés, qu'on les emprunte à la représentation ou au penser ; car c'est seulement dans la science qu'on doit rechercher les déterminations de ce genre et connaître ce qui en est d'elles et de leurs oppositions. »

²⁰*Ibid.*, § 2, Remarque, p. 74.

²¹*Ibid.*, § 12, Remarque, p. 85.

Les *Principes de la Philosophie du droit* se livrent à une défense du mariage forcé et à une critique du mariage d'amour ; cette prise de position surprend non seulement par son unilatéralité, mais aussi par le *recul* de pensée qu'elle semble au premier abord représenter par rapport à l'éloge de l'amour et à sa reconnaissance sociale par le romantisme. Ce faisant, il va effectivement à contre-courant du discours dominant. Hegel expose d'abord deux positions radicalement opposées, partant les pose sur un même plan, selon le procédé de l'amalgame²² :

Ici, les extrêmes sont : d'un côté, l'arrangement des parents bien intentionnés fait le commencement, et l'inclination naît chez les personnes qui sont destinées à l'union de l'amour l'une pour l'autre, du fait qu'elles se sont connues comme destinées à cette union ; de l'autre côté, l'inclination apparaît d'abord chez les personnes, en tant que *ces personnes-ci*, infiniment particularisées.

La confrontation entre les deux positions, à ce point du texte, paraît encore relativement neutre : chacune des deux positions est désignée comme « extrême », et à ce titre mise à distance de l'énonciateur hegelien et de sa position propre. Mais la suite du texte semble revenir sur cette neutralité, et choisir parmi les deux camps comme un *pis-aller* — qui n'est guère le plus attendu des deux, ni le plus prévisible :

— Ce premier extrême, où, en somme, la voie où la décision de se marier constitue le commencement, et a pour conséquence l'inclination, de telle sorte que les deux éléments sont unis dans les noces effectives, peut même être envisagé comme la voie la plus morale. — Dans l'autre extrême, c'est la qualité propre, *infiniment particulière*, qui fait valoir ses prétentions et converge avec le principe subjectif du monde moderne [...]. — Mais dans les drames modernes et autres présentations esthétiques, où l'amour entre les deux sexes constitue l'intérêt fondamental, l'élément de froideur pénétrante, tel qu'on le trouve donné dans cet amour, devient l'ardeur de la passion représentée sur scène, grâce à la *contingence* totale qui est liée à la passion²³, du fait que tout l'intérêt, dans la représentation,

²²On aurait pu tout aussi bien imaginer, à la place de cette alternative, une représentation temporelle présentant le mariage arrangé comme pratique appartenant au passé et désormais archaïque ; c'est d'ailleurs cette position que Hegel dénonce ici.

²³Plus loin, Hegel insiste en parlant de « contingence des passions » et de « préférence particulière temporaire ». Cf. HEGEL: *Philosophie du droit*, *op. cit.*, § 163, p. 233.

ne repose que sur *ces passions*, ce qui peut bien être d'une importance infinie pour *celles-ci*, mais qui ne l'est pas *en soi* ²⁴.

La critique de Hegel à l'égard de la valorisation du sentiment ne faiblit pas et traverse toute son œuvre ; sans doute est-ce parce que cette pensée ne disparaît pas, et bien au contraire s'étend à tous les domaines de l'existence. D'abord, au domaine religieux, d'où elle est sans doute partie :

depuis quelque temps la religion n'a cessé de rétrécir l'extension cultivée de son contenu et de se replier sur l'intensif de la piété ou du sentiment, et souvent d'un intensif qui manifeste une teneur très pauvre et misérable. [...] La vraie religion, celle de l'esprit, doit avoir [...] un contenu ; en tant que sentiment, il est le contenu inobjectal même [...], seulement au plus bas niveau de la conscience, disons même : dans cette forme de l'âme commune à l'homme et à la bête ²⁵.

Mais ce mouvement de pensée a également gagné le domaine politique en la personne de Fries : « Un grand chef dans le domaine de cette platitude (*Seichtigkeit* ²⁶) qui se donne le nom de philosophie, *M. Fries*, n'a pas démenti sa propre bêtise à l'occasion d'une fête publique devenue fameuse, en un discours qui portait sur l'État et la constitution politique », appliquant ainsi le « remède de bonne femme » qui consiste à tout faire « s'écouler dans la bouillie » du cœur, de l'amitié et de l'enthousiasme ». Voilà « le genre d'éloquence dont cette platitude se rengorge », et qui « manifeste la plus grande fierté de la prétention creuse ».

Que la cible de l'invective soit donc un individu, un peuple ou une abstraction, le style reste constant dans ses figures, et l'attitude de Hegel vis-à-vis de ses victimes imperturbable. Par là la philosophie dialectique s'assure la pérennité de sa main-mise sur l'ensemble des phénomènes humains, et dépossède chaque moment du système de ses velléités indépendantistes ou de sa résistance à la systématisation. Par le négatif de l'invective, la dialectique peut ainsi se conserver elle-même, survivre à sa critique, qu'elle investit préventivement et réduit au silence.

²⁴HEGEL: *Philosophie du droit*, *op. cit.*, § 162, Remarque, p. 232.

²⁵HEGEL: *Encyclopédie*, *op. cit.*, Préface à la deuxième édition (1827), p. 59.

²⁶Ce terme est particulièrement fréquent dans les *Principes de la Philosophie du droit*. Cf. *infra*, p. 103.

Troisième partie

Énonciation hegelienne

Dans cette dernière partie, nous étudierons le rapport qu'entretient l'invective avec le style hegelien en général, le rôle qu'elle joue dans l'ensemble du corpus.

À cette fin, nous examinerons d'abord les *lieux* invectifs, c'est-à-dire les endroits du système où elle se déploie de façon privilégiée ; puis les *stratégies* invectives de Hegel et leur évolution, et en particulier leur durcissement progressif qui accompagne le parcours universitaire du philosophe ; et enfin, nous verrons plus précisément le rôle spéculatif de l'invective à travers le rapport qu'elle entretient avec, d'une part, la sanction, de l'autre, la pédagogie.

Chapitre 1

Lieux invectifs

L’invective hegelienne n’est pas également répartie sur l’ensemble du corpus ; au contraire, elle est concentrée sur un nombre fini de media, qui présentent la caractéristique commune d’être en marge de l’exposé scientifique. En marge, c’est-à-dire qu’ils n’en font pas partie à proprement parlés, mais qu’ils n’en sont pas séparés pour autant. Ils accompagnent le discours scientifique tout en conservant leur dimension « exotérique ».

Nous étudierons les quatre lieux privilégiés de l’invective que sont les *cours*, les *préfaces*, les *remarques et les notes*, et enfin la *correspondance*.

1.1 Les cours

Les œuvres constituées par des relevés de cours — à savoir les *Leçons sur la Philosophie de l’Histoire*, les *Leçons sur l’Histoire de la Philosophie* et l’*Esthétique* — adoptent un ton plus libre, et souvent plus mordant, que les œuvres publiées du vivant de Hegel. Ceci peut s’expliquer par le sentiment de gratuité que confère l’oral, à la différence de l’écrit où la responsabilité de chaque terme ou de chaque tournure est immédiatement plus importante. À ceci s’ajoute enfin la possibilité que les auditeurs retiennent en priorité les formules lapidaires, d’autant plus appréciables lorsqu’elles viennent interrompre un exposé austère à peine sauvé par un fort accent souabe. Et puisque c’est par les notes de ces auditeurs que l’on garde une trace de ces leçons, la sélection qu’ils auront pu opérer au sein du *continuum* oral que représente un cours est tout ce dont nous disposons.

Toutefois, en supposant que la proportion des discours argumentatif et polémique soit moindre que ce que peuvent laisser supposer ces notes de cours, elle ne saurait aller jusqu'à devenir inférieure à celle de l'œuvre publié.

1.2 Les préfaces

Les premières lignes de l'œuvre pleinement dialectique de Hegel, celles de la préface de la *Phénoménologie de l'esprit*, sont une critique de la forme traditionnellement adoptée par les préfaces aux ouvrages de philosophie. Pourtant, en tête d'aucun de ses ouvrages Hegel n'oublie de sacrifier à la tradition en consacrant un nombre important de pages à ses préfaces. Reste à déterminer dans quelle mesure lesdites préfaces échappent à cet atavisme.

La préface se distingue de l'introduction par son rapport au contenu : tandis que l'introduction adopte la forme de l'énoncé philosophique dont elle est en quelque sorte l'amorce, la préface adopte un ton plus libre, moins ordonné. De cette partition des rôles, l'*Encyclopédie* pourrait être l'emblème : l'introduction est rigoureusement structurée en dix-huit paragraphes numérotés et souvent accompagnés de remarques — exactement de la même façon que les paragraphes qui constituent le corps du texte — alors que la préface traite d'un sujet plus ou moins contingent, à savoir telle parution récente, tel lieu commun, sans prétention ni à la systématité, ni à l'exhaustivité.

Chaque préface sera pour Hegel l'occasion de s'en prendre à ses ennemis. La préface de la *Phénoménologie de l'esprit* dénonce l'usage consistant à préciser en préface les fins que l'on a poursuivies dans l'œuvre, mais garde pourtant cette fonction en tant que texte polémique. La préface, étant ce qui, du livre, se montre en premier, permet d'articuler le livre au débat qui lui est contemporain. C'est la préface qui retire à un texte la dimension d'intemporalité qu'il pourrait avoir, et l'introduit dans l'arène philosophique. Cette fonction, manifeste à l'époque de la *Phénoménologie de l'esprit*, reste pourtant une constante. La première préface de l'*Encyclopédie* est ainsi un texte très polémique. Après avoir décrit le contexte de la publication de l'ouvrage, le ton s'emporte subitement contre les « exubérances » d'« une manière devenue habituelle à propos des objets philosophiques », qui procède à des « liaisons fortuites et arbitraires », profère « des banalités ressassées » à partir du « pur maniérisme d'une plaisanterie délibérée, méthodique et facile, faite de liaisons baroques

et de contorsions forcées », aboutissant enfin à « une tromperie de soi-même et du public » — mais aussi contre la « platitude » et son « absence de pensée », « ses prétentions et sa sottise », phénomène « répugnant » en un mot¹. Comme à son habitude, Hegel n'a pas prononcé un seul nom, et laisse au lecteur le soin de retrouver, de deviner derrière ces *types* les figures historiques visées. Cette abstraction de la critique permet ainsi d'une part de viser plus largement que s'il ne s'agissait de mentionner qu'un seul individu, de l'autre de faire du lecteur le complice de la critique : c'est à lui de formuler des hypothèses sur l'identité des cibles, et par là il devient à son tour constituteur du sens.

Dix ans plus tard, le contexte a changé, et le succès de Hegel, qui est la cause de cette réédition, est aussi celle de la montée des critiques contre elle. Autant le corps du texte se chargera de répondre aux attentes du public, autant la préface se charge de riposter aux attaques : « les occasions et les incitations n'eussent été que trop nombreuses qui auraient paru exiger que je m'expliquasse sur la position extérieure de ma manière de philosopher par rapport aux mouvements spirituels, dénués d'esprit, qui caractérisent la culture actuelle, ce qui ne peut se faire que d'une manière exotérique, comme dans une préface² ». Hegel va ainsi s'opposer frontalement au « bavardage » et à la « frivolité » de « fâcheux préjugés » opposés à la philosophie — mais cette apparence de frontalité n'est qu'une mise en scène, car l'identification et la désignation de l'ennemi font déjà partie de la critique ; avant même d'être présentée, la cible est discréditée comme « ratiocination » et « calomnie ». Hegel s'en prend ainsi à l'*Histoire de la philosophie* de Brucker³ :

on y trouve vingt, trente phrases et davantage attribuées aux anciens philosophes grecs et qui sont censées traduire leur pensée, mais dont aucune ne leur appartient. Il s'agit de conséquences que Brucker tire lui-même sur le mode de la mauvaise métaphysique de son temps, et qu'il présente faussement comme des affirmations de ces philosophes⁴

— « falsification » ou « procédé inadmissible » qui a pour effet « de corrompre et de fausser l'idée philosophique ».

¹HEGEL: *Encyclopédie*, *op. cit.*, Préface de la première édition (1817), p. 47–49.

²*Ibid.*, Préface de la deuxième édition (1827), p. 50.

³Johann Jacob BRUCKER. Les *Leçons sur la Philosophie de l'Histoire*, dans les notes prises par les élèves comme sous la forme écrite que Hegel donna à son introduction, font écho, presque mot pour mot, à ce reproche ; cf. HEGEL: *Geschichte der Philosophie*, *op. cit.*, vol. I, p. 62 ; et vol. III, p. 512.

⁴HEGEL: *Encyclopédie*, *op. cit.*, Préface de la deuxième édition (1827), p. 57.

La préface à la troisième édition de l'*Encyclopédie* revient à une forme plus brève, mais n'en perd pas pour autant sa force polémique ; les critiques n'ayant pas diminué, tant s'en faut, depuis la deuxième édition — ce que Hegel avait pourtant espéré, et ce qu'il espérait pallier en développant ses paragraphes de façon exotérique — le ton gagne même en violence contre « deux formes de religiosité » : la première rassemble « de futilles réfutations » et « le spectacle des mauvaises passions, prétention, orgueil, envie, sarcasme, etc., qui s'y étalent », la « passion mesquine et rebutante », ainsi que l'« immense insolence » et l'« ignorance » qui l'accompagnent et contribuent à la prise de

position contre la philosophie, ou plutôt contre n'importe quelle fantas-tique image vide que s'en forge imaginativement l'ignorance ; n'ayant rien devant elle qui lui permette de s'orienter, elle erre entièrement dans l'indéterminé, dans le vide et par conséquent dans ce qui n'a pas de sens.

Cette « racaille de spectres » se trouve coupable d'une « tromperie d'une superstition servile et antichrétienne » et de « l'arrogante prétention subjective d'une assurance vide d'esprit, incapable de porter de bons fruits, et riche seulement en mauvais fruits⁵ ». Elle a lieu au nom de la religion, mais n'en est que la négation.

Hegel amalgame cette première forme de religiosité à une deuxième, qui ne se considère pas comme telle :

cette pauvreté de contenu scientifique et, absolument parlant, spirituel, cette piété la partage avec ce qu'elle se donne immédiatement comme objet de sa dénonciation et de sa condamnation. Par sa pensée formelle⁶, abstraite, vide de toute teneur, la philosophie des Lumières, qui est une philosophie de l'entendement, n'a pas moins vidé la religion de tout contenu que ne l'a fait cette piété en réduisant la foi au mot d'ordre magique : « Seigneur, Seigneur ! » Dans leur relation mutuelle, aucune n'a l'avantage sur l'autre.

Mais comme dans les préfaces des deux éditions précédentes, le polémique n'est pas une fin en soi, quoiqu'elle occupât l'essentiel du contenu. Le mouvement suivi est toujours identique : dans un premier temps, Hegel expose les raisons de cette

⁵HEGEL: *Encyclopédie*, *op. cit.*, Préface de la troisième édition (1830), p. 66–68.

⁶Plus loin, Hegel ajoute le terme de « formalisme » et de « formalisme du négatif. »

édition ; dans un deuxième temps, les dangers qui menacent la philosophie ; et enfin, pose la nécessité d'un tel l'ouvrage en des temps aussi troubles⁷.

La position liminaire de la préface est donc ce qui en fait le seuil invectif où l'on doit se brosser les pieds avant d'entrer dans le système. Elle est au système hegelien et à son exposé ce qu'était à l'Académie l'inscription « Que nul n'entre ici s'il n'est géomètre » : elle a une fonction dissuasive.

1.3 Remarques et notes

Les procédés de l'invective, sous quelque forme qu'ils se présentent, sont extrêmement rares, sinon accidentels, dans les paragraphes constituant le corps de l'*Encyclopédie* ou des *Principes de la Philosophie du droit*. En revanche, ils florissent dans les remarques, souvent jusqu'à en représenter le contenu exclusif. À en croire les commentaires de Hegel, les remarques auraient une visée pédagogique :

dans cette nouvelle édition le bienveillant lecteur trouvera de nombreux remaniements et des déterminations plus précises ; je me suis efforcé d'adoucir et de diminuer le caractère formel de l'exposé, et aussi, par des remarques exotériques⁸ plus étendues, de rapprocher certains concepts abstraits de leur acception commune et de leurs représentations plus concrètes⁹.

Originellement soumises au texte de l'*Encyclopédie*, les Remarques en viennent pourtant à une certaine autonomie :

Une économie des Remarques semble ainsi doubler l'économie du discours logique¹⁰ : une économie de *remarques*, *i.e.* une économie subordonnée, « décrochée », dispersée, qui n'obéit pas à la stricte progression

⁷On pourrait y voir un parcours des catégories kantienne de la modalité : Hegel traite de la *possibilité* de l'ouvrage, prise abstraitement, puis du contexte dans lequel il vient à l'*existence*, et enfin en vient à la *nécessité* de l'irruption de l'ouvrage en ce contexte.

⁸Cf. *supra* pour la mention d'un autre lieu *exotérique*, à savoir la préface. Les deux paragraphes, dans le texte de Hegel, se succèdent immédiatement. Ils justifient tous deux le rapport qu'entretiennent ces lieux situés « en marge » avec l'exposé scientifique.

⁹HEGEL: *Encyclopédie*, *op. cit.*, Préface de la deuxième édition (1827), p. 50.

¹⁰L'on pourra observer la parenté de ce double mouvement avec celle qu'observe Deleuze dans l'*Éthique* de Spinoza : « Il y a donc comme deux *Éthiques* coexistantes, l'une constituée par la ligne ou le flot continus des propositions, démonstrations et corollaires, l'autre, discontinue, constituée par la ligne brisée ou la chaîne volcanique des scolies. L'une, avec une rigueur implacable, représente une sorte de terrorisme de la tête, et progresse d'une proposition à l'autre sans se soucier des conséquences pratiques, élabore ses règles sans se soucier d'identifier les cas. L'autre recueille les indignations et les joies du cœur, manifeste la joie pratique et la lutte pratique contre la tristesse, et s'exprime en disant « c'est le cas ». En ce sens l'*Éthique* est un livre double. Il peut être intéressant

du concept, mais plutôt au hasard des rencontres du texte et des bonnes (ou mauvaises) fortunes de l'écrivain puisant dans la langue — ainsi qu'à la nécessité, semble-t-il, pour Hegel, de répéter avec insistance certains motifs, dont aucun, il faut le noter, ne fait l'objet ou le procès d'un moment défini dans l'ordre du discours (*i.e.* : des raisons) de la *Logique*. Tout se passe donc comme si ces motifs — et d'abord, le motif de la *langue spéculative* — ne pouvaient s'exposer qu'en annexe ou en marge, tout comme d'ailleurs le motif général de l'exposition spéculative (lecture et écriture) s'exposait dans la Préface, « en partie narrative » de la *Phénoménologie de l'esprit* — mais tout se passe aussi, de ce fait, comme si le discours spéculatif était tenu de remarquer sa propre langue, que ce soit pour en relever la présence dans la langue naturelle, ou pour en souligner l'écart à telle ou telle langue (comme celle des mathématiques), et de se re-marquer ainsi lui-même, en tant que langue, dans ses propres annexes ¹¹.

Un autre lieu invectif mérite d'être mentionné, quoique moins fréquent que remarques : il s'agit des notes. Le procédé est rare, car on ne le trouve ni dans la *Phénoménologie de l'esprit*, ni dans les cours ; l'*Encyclopédie* est pour ainsi dire le seul ouvrage à en comporter. Trois notes ¹², dont deux exceptionnellement longues, sont par exemple consacrées à Tholuck ¹³ dans la préface à la deuxième édition de l'*Encyclopédie* ; Hegel entend « souligner [...] la gaucherie particulière de son raisonnement et ce qu'il contient d'absurde ». C'est également dans une note que Hegel raille Krug pour avoir lancé à la philosophie le défi de déduire sa plume ¹⁴. Et dans la mesure où la note est souvent celle d'une préface, comme c'est le cas pour Tholuck, ou d'une remarque, elle joue le rôle de commentaire exotérique au carré — commentaire

de lire la seconde *Éthique* sous la première, en sautant d'un scolie à l'autre. » Cf. DELEUZE, GILLES: *Spinoza et le problème de l'expression*, Éditions de Minuit, 1969, p. 318.

¹¹NANCY: *La Remarque spéculative*, *op. cit.*, ch. II, Remarque.

¹²HEGEL: *Encyclopédie*, *op. cit.*, p. 54–56, p. 60–61 et p. 62. À ces trois notes, l'on peut ajouter celle du § 573, Remarque, n. 1, p. 495–496 : « là [...] où il accepte de raisonner en philosophe il ne sort point de la perspective usuelle propre à la métaphysique de l'entendement et de ses catégories non critiques. »

¹³Friedrich August Gottreu THOLUCK (1799–1877), professeur de théologie à Berlin de 1823 à 1826 ; il cherche à concilier la théologie orthodoxe avec le rationalisme. Gabler écrit : « je souhaite seulement que cette religiosité de cœur puisse parvenir à Berlin à une science rationnelle et ne s'arrête pas à mi-chemin, à l'exemple de Tholuck et de Schleiermacher. » Cf. HEGEL: *Correspondance III. 1823–1831*, Paris: Gallimard, 1967, coll. Tel, lettre 579 du 10 avril 1828, de Gabler à Hegel, p. 199.

¹⁴Cf. *supra*, p.30.

exotérique d'un commentaire exotérique. Au sujet de l'usage que les Anglais font alors du mot « philosophie » — qui est cause de ce que l'on ait « appelé philosophie de la nature la physique de *Newton*¹⁵ » — Hegel cite l'exemple pittoresque de l'annonce d'un livre récemment paru : « *The Art of Preserving the Hair, on Philosophical Principles*¹⁶ ». Hegel cite encore l'exemple d'un manuel de métrique kantien¹⁷, au même titre que des précisions historiques sur Kant, Descartes et Spinoza, ou saint Anselme¹⁸.

C'est également dans une longue note qu'il entreprend une critique développée de la *Restauration de la science de l'État* de Haller, qui manifeste « avec beaucoup d'expression d'une rhétorique scolaire » « un manque complet de pensée », « la haine la plus aigre », « le fanatisme, l'absurdité et l'hypocrisie des bonnes intentions, qui se font connaître ainsi immanquablement pour ce qu'ils sont, quels que soient les vêtements dont ils veulent se déguiser ». Puis insistant sur l'incohérence d'une métaphore de Haller, Hegel conclut avec condescendance : « mais ce serait trop d'exiger que deux pensées dussent rapprochées, là où il n'y en a pas même une seule. » « M. de Haller aurait dû par religiosité, plutôt que de pleurer le très dur jugement de Dieu, — car c'est le jugement le plus dur que l'être humain puisse éprouver, — pleurer le fait d'être aussi éloigné de la pensée et de la rationalité¹⁹ ».

Il y a ainsi comme deux degrés dans l'invective : la remarque, dont le ton reste relativement sérieux, et la note qui compense sa rareté par un regain de la raillerie. C'est ainsi essentiellement dans les notes que l'argument *ad hominem* trouve sa place.

1.4 La correspondance

La correspondance est le dernier lieu invectif que nous étudierons, et sans doute, de tous, le plus ésotérique, dans la mesure où il appartient à la sphère purement privée. On n'y apprend pas uniquement ce que Hegel penserait sans le publier²⁰,

¹⁵HEGEL: *Encyclopédie*, *op. cit.*, § 7, Remarque : « Newton continue à passer pour un grand philosophe ; jusque dans les catalogues des fabricants d'instruments, on qualifie de *philosophiques* ceux qui, comme le thermomètre, le baromètre etc., n'entrent pas dans la rubrique particulière des appareils magnétiques, électriques etc. ; en vérité, c'est seulement le *penser*, non un assemblage de bois, de fer, etc., qu'on devrait appeler instrument de la philosophie. »

¹⁶*Ibid.*, § 7, Remarque, n. 1.

¹⁷Cf. *supra*, p. 41.

¹⁸*Ibid.*, respectivement § 60, n. 1, p. 122 ; § 76, n. 1, p. 137 ; et § 77, n. 1, p. 138.

¹⁹HEGEL: *Philosophie du droit*, *op. cit.*, § 258, p. 302–305, note.

²⁰Ce qui peut pourtant arriver :

car la correspondance se place dans la continuité, d'un point de vue doctrinal, de l'œuvre publié. Mais on y découvre surtout le partage auquel Hegel se livre entre ses vies privée et publique, ainsi que les relations qu'elles entretiennent l'une avec l'autre.

Dans une lettre de Schelling à Hegel, on voit le domaine privé désireux d'obtenir des explications sur ce qui a eu lieu dans le domaine public :

Je n'ai [...] lu jusqu'ici que la préface. Dans la mesure où tu mentionnes toi-même la partie polémique de celle-ci, je devrais — en gardant une juste mesure dans mon opinion sur moi-même — faire de moi trop peu de cas pour appliquer cette polémique à ma personne. Elle doit donc, ainsi que tu l'as exprimé dans ta lettre, s'appliquer seulement au mauvais usage de mes idées et à ceux qui les répètent sans les comprendre²¹, quoique dans ton livre cette distinction ne soit pas faite. Tu peux aisément penser combien je serais heureux d'être une bonne fois déchargé de cela²².

Schelling est en effet l'un des premiers à subir les formes nouvelles de l'invective hegelienne : d'une part, le procédé de l'attaque indirecte, qui consiste à ne dénoncer un adversaire qu'à demi-mot, de telle sorte que ne s'y sentiraient visés que ceux qui ont de tel ou tel point de vue quelque chose à se reprocher ; d'autre part, le procédé de l'amalgame, qui consiste en l'occurrence à ne pas opérer de *distinguo* entre l'initiateur d'une pensée et ses disciples.

L'attaque indirecte, d'abord. Le nom de Schelling n'est pas mentionné une seule fois dans la préface, pas plus que dans le reste de l'ouvrage²³. Et pourtant il serait

Fuchs m'a procuré le discours de Weiller, qui veut être méchant, mais en même temps ne peut aller plus loin que la volonté, que la platitude de la méchanceté. Je dois l'avouer : je ne puis comprendre [...] comment un homme a pu avoir l'impudence de parler sur un ton aussi hargneux [...]. Que tout cela soit misérable, plat, mesquin, insipide, ne constitue pas une excuse ou un motif de mépris, mais ajoute encore au ton haineux la preuve de la sottise et de l'incapacité générales.

HEGEL: *Correspondance I, op. cit.*, lettre 95, du 1^{er} mai 1807, à Niethammer ; p. 265. Ou encore : « La vanité mesquine de notre collègue Heller nous cause à cette occasion des ennuis également mesquins, et plus ridicules encore que fâcheux. » *ibid.*, lettre 95, du 1^{er} mai 1807, à Niethammer ; p. 265..

²¹Faut-il entendre par là une allusion à Schad, Oken ou Gruber ? Du premier d'entre eux, Hegel écrit en 1803 : « Schad se fait faire un appareil de physique et fera cet hiver un cours sur la physique expérimentale ; d'autres pensent qu'il est en train de devenir fou. » Cf. *Ibid.*, lettre 40 du 16 août 1803, à Schelling ; p. 75. Cf. également *infra*, p. 99.

²²*Ibid.*, lettre 107 du 2 novembre 1807, de Schelling à Hegel ; p. 178.

²³La *Phénoménologie de l'esprit* est d'ailleurs remarquablement avare en noms propres, tant elle est régie par la pratique de l'attaque indirecte. Et ceux qui sont nommés ne sont guère les plus

difficile de ne pas le reconnaître dans la métaphore pittoresque devenue célèbre : « donner son *absolu* pour la nuit où, comme on dit ²⁴, toutes les vaches sont noires, c'est la naïveté du vide de connaissance ²⁵. »

La pratique de l'amalgame, ensuite. Un philosophe est responsable de ses disciples et de leurs actes, car il les a seul rendus possibles, n'ayant pas fait en sorte de préserver sa doctrine d'interprétations abusives. Schelling perçoit très finement le procédé dont il est victime en ajoutant les mots : « quoique dans ton livre cette distinction ne soit pas faite ». Schelling a raison d'insister sur les mots « dans ton livre », car si la distinction n'a pas lieu en public, elle a bien eu lieu en privé :

Dans la préface, tu ne trouveras pas que j'ai été trop sévère pour la platitude qui fait tant de mal en utilisant particulièrement tes formes de pensée et qui abaisse ta science au niveau d'un pur formalisme ²⁶.

Mais cette distinction n'a précisément lieu qu'en privé, et le texte de la préface reste dans le flou. Si Hegel n'insiste pas sur une différence, c'est qu'à ses yeux elle peut n'être pas pertinente ; et s'il laisse planer l'ambiguïté dans ce passage, c'est bien, comme le redoute Schelling, que l'ambiguïté lui semble se tenir dans le réel même. L'ambiguïté du discours épouse ainsi celle du réel ; et ce qui dans le discours prend le nom d'amalgame prend dans le réel celui d'identité dans la différence. Les deux amis du Stift ne s'écrivent plus à partir de cette date. « Il avait naguère publié un essai sur la différence entre Fichte et Schelling d'un point de vue schellingien, il va maintenant composer un ouvrage qui, entre autres buts, précisera sa propre différence d'avec Schelling. Cette rupture, qui ne manque pas, elle non plus, d'une certaine brusquerie, se produira notamment dans la *Préface* de la *Phénoménologie de l'esprit*. Après cela, Hegel reste philosophiquement seul ²⁷. »

dangereux, ni les plus concernés par la publication de l'ouvrage : parmi les quatorze noms cités, on compte Anaxagore, Antigone, Aristote, César, Descartes, Diogène, Hamlet, Origène, Platon, Solon et Sophocle ; cf. l'index des noms cités dans HEGEL : *Phénoménologie*, *op. cit.*, p. 549.

²⁴La note de Jean-Pierre Lefebvre précise que l'expression est rare, comparée à « *bei Nacht sind alle Katzen grau* » et à « *im Dunkeln gleicht jeder dem andern* » (*Ibid.*, p. 37, n. 4.). Mais le chat est un animal nettement moins pittoresque et grossier que la vache, et la seconde expression est bien trop neutre pour pouvoir espérer choquer les esprits. L'effet recherché a bien eu lieu : c'est l'un des passages les plus célèbres de la préface.

²⁵*Ibid.*, préface, p. 37.

²⁶HEGEL : *Correspondance I*, *op. cit.*, lettre 95, du 1^{er} mai 1807, à Schelling ; p. 151.

²⁷HONDT (D') : *Hegel*, *op. cit.*, p. 170.

Chapitre 2

Stratégies invectives

Au fil de l'œuvre hegelien l'on peut distinguer trois méthodes d'approche invective. La première est la *critique frontale*, dénonçant une position depuis une autre, qui ne se distingue que par son extériorité à la première. La seconde méthode est la *critique indirecte*, qui comme la critique frontale attaque une position, mais cette fois sans dévoiler de position propre. Enfin, la troisième méthode est la *critique dialectique*, qui comme la critique frontale défend une position, tout en ayant retenu de la critique indirecte la multiplicité des points de vue possibles.

L'évolution du style polémique hegelien adopte ces trois démarches comme autant d'étapes, avant de se stabiliser dans la dernière.

2.1 Critique frontale

La critique frontale est le premier medium invectif auquel Hegel a recours. Elle est l'application d'un syllogisme que l'on peut résumer ainsi :

- l'énonciateur suppose valable un *système de valeurs* déterminé ;
- il rencontre un *cas singulier* en attente de jugement ;
- il applique un *jugement de valeur* sur ce cas particulier.

On reconnaîtra dans ce syllogisme celui du « jugement déterminant » kantien : la connaissance de l'universel — ici la *valeur* — précède celle du singulier — le *cas* — et lui survit sous la forme du particulier — le *jugement de valeur*.

C'est la stratégie que privilégie le jeune Hegel, et ce jusqu'au tournant que représente Iena : « Une sorte d'esprit belliqueux gouverne la philosophie d'Iena. Hegel combat à la fois pour la vérité et pour conquérir une place au soleil universitaire et intellectuel. Les étudiants devaient regarder avec une admiration mêlée d'effroi ce

maître qui prétendait triompher de tout et de tous. Comme dit Max Lenz, le secret du succès de Hegel, c'est « sa certitude sans bornes dans l'exposition d'un système sans failles¹. » À califourchon sur la chaise de son cabinet de travail, comme Napoléon sur son cheval, Hegel peut contempler le champ de bataille de la philosophie, jonché de morts. Maintenant, il lui faut construire et animer². »

Aussi la critique frontale n'est-elle pas nécessairement la plus efficace des stratégies discursives, dans la mesure où elle dévoile inévitablement la position de l'énonciateur, et ainsi l'expose à la riposte. Derrière l'application du jugement au cas particulier en effet, c'est la définition abstraite des valeurs qui se découvre. Stratégie dangereuse dans un débat comme sur un champ de bataille : c'en est devenu un poncif de la littérature polémologiste, développé par ses plus célèbres théoriciens comme principe fondamental³. Gilbert Gérard décrit cette crise de l'attaque frontale :

Bref, dans sa confrontation avec la non-philosophie⁴, la critique se trouve à son tour en position d'accusé : elle se voit reprocher de n'exprimer que des positions subjectives et partisans auxquelles fait défaut l'universelle validité sur laquelle elle entend pourtant fonder son autorité [...]. Ainsi la critique, qui se doit d'être absolument objective, se trouve-t-elle plongée dans l'opposition et la partialité ; mieux, en dégageant la philosophie de la non-philosophie, elle lui confère, du même coup, l'allure d'un parti, d'une faction, la rendant ainsi passible de la même condamnation que celle qu'elle vient d'adresser à la non-philosophie. Comment sortir de cette impasse⁵ ?

¹Max LENZ, *Geschichte der Königlischen Friedrich-Wilhelms-Universität zu Berlin*, 1910–1913, II, 1, p. 206.

²HONDT (D') : *Hegel*, *op. cit.*, p. 168.

³Cf. Sunzi dans la tradition chinoise, comme Clausewitz et Liddle Hart en Europe.

⁴Sur le concept d'*Unphilosophie*, cf. p. 103.

⁵GÉRARD, GILBERT : *Critique et dialectique. L'Itinéraire de Hegel à Iéna (1801–1805)*, Bruxelles : Publications des Facultés universitaires Saint-Louis, 1982, p. 190. Cf. également GUE-ROULT : *Dianoématique*, *op. cit.*, p. 438. :

À l'égard de ces non-philosophies, il est vrai, la critique se trouvera dans l'embarras, car, comme cette Idée de la philosophie est absente de chez ses adversaires, elle ne pourra être reconnue par eux comme un norme valable pour fonder l'objectivité de ses jugements. Elle n'aura donc d'autre ressource que de couper les ponts avec eux, sans pouvoir établir les rapports de reconnaissance réciproque que rendrait possible un accord commun sur un critère indiscuté. Elle se trouvera ainsi devoir d'assumer l'apparence d'une opposition purement subjective en face de positions adverses tout aussi subjectives, ce qui est contraire à son essence, qui est d'opérer toujours objectivement. C'est là une conjoncture inéluctable, car il n'y a pas de moyen terme entre la philosophie et la non-philosophie, mais une négation réciproque.

Comme s'il désirait être à la philosophie ce que Napoléon est à l'Europe, Hegel en vient à lancer des attaques sans dévoiler sa position, sans laisser prise à la contre-attaque ; aussi le procédé de l'attaque frontale, largement dominant dans ses « œuvres de jeunesse », en vient-il à se raréfier avec le temps, laissant la place aux deux autres formes de stratégie que sont l'attaque indirecte et la critique dialectique. Les œuvres critiques de Hegel adoptent cette stratégie, et ce n'est qu'à Iena que semble s'opérer un renversement en faveur de stratégies plus discrètes, partant plus efficaces.

La pratique hegelienne de l'invective se transforme en épousant les mutations de sa philosophie. Elle est le *négatif* de l'exposé systématique. Le passage de la critique frontale à la critique indirecte ne procède donc pas exclusivement d'une réflexion — a-t-elle jamais eu lieu ? — sur la forme de l'invective, mais accompagne la métamorphose de la critique en dialectique, que Gilbert Gérard fait remonter à cette même période de Iena.

2.2 Attaque indirecte

Au terme d'une analyse de l'histoire de la guerre en Occident, Basil H. Liddle Hart remarque que, sur les « 12 guerres qui ont affecté le cours de l'histoire européenne ancienne d'une manière décisive » et les « 18 principaux conflits de l'histoire moderne jusqu'à 1914 », soit sur « plus de 280 campagnes », « pour 6 seulement d'entre elles, un résultat décisif fut obtenu à la suite d'un plan stratégique basé sur l'approche directe de la principale armée adverse⁶ ». Liddle Hart en conclut à une large supériorité de l'attaque indirecte sur l'attaque frontale : « cette approche indirecte est la forme stratégique la plus économique et celle qui autorise les plus grands espoirs ».

Cette technique de l'approche indirecte peut être rapprochée, comme le fait Jacques d'Hondt, de la stratégie napoléonienne :

Ainsi Hegel polémique-t-il avec beaucoup d'habileté. Il s'agit bien, à ses yeux, d'une sorte de guerre dans laquelle il fait triompher sa propre stratégie, de type politique ou militaire ; combattre les ennemis, l'un après l'autre, après les avoir séparés comme Horace fit des Curiaces, ou bien,

⁶LIDDLE HART, BASIL H.: *Stratégie*, Paris: Perrin, 1998, p. 223.

selon l'opportunité, les jeter ensemble, malgré leur évidente disparité, dans un même sac d'opprobre. Il y a là-dedans quelque chose du général Bonaparte⁷.

Cette stratégie permet à Hegel de dénoncer toute position sans trahir de position propre, se soustrayant à toute prise de position figée, échappant en un mot à toute *identification*. Le sujet hegelien, l'énonciateur historique que fut Hegel, est dans ces moments là, pour ainsi dire, sans identité. Les figures se multiplient et s'échangent en un même individu.

C'est un exercice auquel Hegel était rôdé depuis plusieurs années ; Robert Legros remarque cette mobilité des figures dès les fragments de l'époque de Berne : « il est malaisé de cerner l'idéal au nom duquel est menée cette critique [de certains traits du christianisme] ; ou plutôt, comme dans le *Fragment de Tubingen*, deux idéaux distincts s'entrecroisent au sein de la démarche ; deux idéaux distincts et même apparemment opposés l'un à l'autre sous-tendent la critique sans que Hegel en vienne à renoncer à l'un au profit de l'autre⁸ »

La symétrie de la critique frontale entre invectivant et invectivé est donc rompue. Il ne s'agit plus d'une lutte à mort entre philosophie et non-philosophie, mais d'une critique frappant de toutes parts tout en ne surgissant de nulle part : « En tentant d'arracher le masque involontaire de ses adversaires, Hegel prouve assez, à des esprits plus avertis, qu'il avance masqué pour lui-même, lui aussi, mais plus lucidement qu'eux⁹. »

Hegel met en pratique cette attaque indirecte dans l'exposé des *Leçons sur la Philosophie de l'Histoire* sur la Chine ; après avoir constaté que les histoires chinoise, égyptienne, assyrienne et hindoue remontent à une période située entre 3 000 et 2 204 avant notre ère, il conclut :

Ainsi les légendes qui ont trait aux principaux empires de l'Orient remontent environ à 2300 avant J.-C. Si nous faisons une comparaison avec l'histoire de l'Ancien Testament, il se serait écoulé, suivant l'hypothèse ordinaire, 2 400 ans depuis le déluge de Noé jusqu'au Christ. Jean de

⁷HONDT (D') : *Hegel, op. cit.*, p. 165–166

⁸HEGEL : *Fragments de Berne, op. cit.*, p. 13.

⁹HONDT (D') : *Hegel, op. cit.*, p. 166

Muller¹⁰ toutefois a élevé d'importantes objections contre ce chiffre. Il met le déluge en l'an 3473 avant le Christ, ainsi environ 1 000 ans plus tôt, en se guidant en ceci d'après la traduction alexandrine des livres de Moïse. Je ne fais cette remarque que pour la raison que si nous trouvons des dates plus anciennes que 2400 avant J.-C. sans entendre cependant parler du déluge, nous n'avons pas à nous en soucier davantage au point de vue chronologique¹¹.

Ce passage tout entier, et en particulier la dernière phrase, est une attaque ironique contre la prétention de l'exégèse biblique à fonder historiquement ce qui n'a sans doute de valeur que mythique¹². Il est plus difficile aujourd'hui de comprendre le ton de ce passage sans le situer dans le contexte de ce qui ne visait sans doute qu'à être une boutade destinée à égayer l'exposé oral¹³. Ce détour, relativement long, se détache donc provisoirement de son objet pour en attaquer un autre qui n'a guère de rapport avec lui. On pourrait lui trouver un sens dans l'économie générale des *Leçons sur la Philosophie de l'Histoire*, dans la mesure où une antériorité du monde juif sur le monde extrême-oriental serait problématique, à défaut d'être absurde, dans le cours de l'histoire universelle telle que Hegel la décrit. Cette interprétation peut être corroborée par le peu de cas dont Hegel faisait de l'orthodoxie religieuse¹⁴.

Mais le détournement de l'histoire de Chine à des fins polémiques concerne essentiellement le domaine politique. Il en est ainsi de la phrase suivante : « C'est ainsi que les ancêtres parviennent aux titres d'honneur grâce à leurs descendants (c'est le contraire qui a lieu chez nous)¹⁵ » ; si l'on en croit l'image d'un Hegel libéral tel que le présente Jacques d'Hondt¹⁶, on peut y lire une boutade critique adressée à l'aristocratie et à l'hérédité des titres, contraire à l'idée bourgeoise de mérite et de récompense personnelle. Cette opposition trouve son écho quelques paragraphes plus loin :

¹⁰Johannes von Müller (1752–1809), historien suisse. Hegel le mentionne en tant que représentant de l'« histoire réfléchissante universelle » pour son histoire de la Suisse, avant de lui trouver « une allure gauche, guindée, pédantesque ». Cf. HEGEL: *Philosophie de l'histoire*, *op. cit.*, p. 19–20.

¹¹*Ibid.*, p. 93.

¹²Une préoccupation analogue régit ce passage des *Leçons sur l'Histoire de la Philosophie*, placé entre parenthèses : « (Le ciel est ce qu'il y a de plus élevé pour les Chinois, et ce fut une grande dispute parmi les missionnaires [jésuites] que de savoir s'ils devaient ou non appeler Dieu Thien.) » HEGEL: *Geschichte der Philosophie*, *op. cit.*, p. 144.

¹³Permettant ainsi de reconquérir l'attention des élèves au milieu d'un exposé parfois aride, ou de la détourner du célèbre accent souabe de Hegel.

¹⁴HONDT (D') : *Hegel*, *op. cit.*, ch. 1.

¹⁵HEGEL: *Philosophie de l'histoire*, *op. cit.*, p. 97.

¹⁶HONDT (D') : *Hegel*, *op. cit.*

La Chine est ainsi parvenue à avoir les chefs les plus grands et les meilleurs auxquels on pourrait appliquer le mot : sagesse salomonienne ; notamment l'actuelle dynastie mandchoue¹⁷ s'est distinguée par son esprit et son adresse corporelle. Tous les idéals de princes et d'éducation princière, comme on en a tant faits depuis de *Télémaque* de Fénelon, sont ici à leur place. En Europe, il ne peut y avoir de Salomons¹⁸.

Par là, Hegel oppose une tradition verbeuse à une autre tradition, qui met en pratique ces idéaux moraux et politiques. Quelques lignes plus loin de même, le modèle chinois sert de levier à une critique de la société contemporaine de Hegel :

En dehors de l'empereur, il n'y a pas en fait de classe distinguée, chez les Chinois, ni de noblesse. Seuls les princes impériaux et les fils des ministres ont quelque rang, plus par suite de leur situation qu'en vertu de leur naissance. D'ailleurs tous sont également considérés et ceux-là seuls participent à l'administration qui en ont la capacité. Ainsi ce sont ceux qui ont le plus de compétence scientifique qui détiennent les dignités. C'est pour cela que souvent l'État chinois a été proposé comme un idéal que même nous devrions prendre comme modèle¹⁹.

Il serait pourtant sans doute exagéré de voir ici une réhabilitation de la Chine, car ces éloges peuvent être considérés comme orientés, dans la mesure où ils servent à la critique d'une autre entité, en l'occurrence les sociétés européennes contemporaines de Hegel. La Chine n'est donc pas réhabilitée *pour elle-même*, mais seulement *contre autre chose*, dans un but stratégique. Aucun éloge de la Chine n'est séparé de cette critique d'un autre peuple.

On peut se demander parfois jusqu'à quel point la critique peut être cachée dans le texte, et pour en décider il aurait peut être fallu assister aux cours mêmes de Hegel ou en noter l'intonation, la gestuelle, etc. Ainsi, lorsque Hegel décrit la classe des mandarins, après avoir opposé les mandarins savants aux militaires, il précise : « Les mandarins savants sont supérieurs aux autres, car en Chine le civil est au-

¹⁷La dynastie des Qing (1644–1911). À l'époque de Hegel régnèrent le grand empereur historique — souvent considéré comme Louis XIV chinois — Qianlong (1736–1795), ainsi que Jiajing (1796–1820) et Daoguang (1821–1850). Cette époque est celle de l'apogée de l'empire chinois, en même temps que le début d'un long déclin à partir de 1775. .

¹⁸HEGEL: *Philosophie de l'histoire*, *op. cit.*, p. 98.

¹⁹*Ibid.*

dessus de la classe des militaires. » Est-ce à dire qu'en Europe ou en Prusse ce n'est aucunement le cas ?

2.3 Critique dialectique

Vers 1807, pour faire entendre sa pensée, Hegel doit s'imposer contre les philosophies en place, contre l'institution — et à cette époque, il s'agit essentiellement du kantisme, ainsi que de ses dérivés que sont les philosophies de Fichte, Reinhold et Schelling. Mais vers 1826, philosophe de Berlin, Hegel occupe la place de la proie pour tout jeune philosophe désireux de faire parler de lui. Pour devenir *visible*, il faut être ambitieux, et s'en prendre à ce qui est bien en vue. Le contexte a changé, et désormais il n'est pas tant question pour Hegel d'imposer son système que de le défendre. La pratique hegelienne de l'invective va subir une nouvelle mutation.

Les œuvres les plus tardives de Hegel adoptent un ton plus massif dans l'invective, en adoptant la méthode polémique de la critique dialectique. Le système ne déguise plus sa positivité derrière l'adoption d'une multiplicité de masques, mais assume sa position et montre sa stabilité. Des positions du système peuvent ainsi être critiquées *en tant qu'elles ne sont pas dialectiques*, et non seulement parce qu'elles sont réversibles, dans la mesure où l'on peut les renvoyer dos à dos avec une autre position :

Tenu à l'œil par les autorités, Hegel ne s'assurait pas pour autant la bienveillance de ses collègues, philosophes et théologiens. Il enrichissait et affermissait sans relâche un système philosophique personnel qui entraînait en concurrence avec les autres philosophies — les philosophies de Kant–Fichte, de Herder, de Schleiermacher, de Jacobi, de Schelling, sans même compter encore les formes traditionnelles de la philosophie chrétienne : thomisme, wolffianisme, etc. Il combattait résolument tous les points de vue différents du sien, tenant *sa* philosophie décidément pour *la* philosophie, dans l'exclusivisme le plus obstiné. Il rejetait systématiquement l'empirisme, l'éclectisme, le dogmatisme, le sentimentalisme, le subjectivisme, etc. C'était comme une sorte de proscription intellectuelle générale. Il voulait faire table rase pour installer triomphalement le mo-

nopole de sa pensée, pas pluraliste pour deux sous. Mais les autres ne se laissaient pas étouffer sans se débattre²⁰.

C'est par ailleurs ce médium polémique qui semble avoir recueilli le plus de suffrages parmi les disciples de Hegel — c'est en effet, de tous, le plus visible. En étudiant les disciples de Hegel, l'on peut apprendre beaucoup, sinon sur Hegel lui-même, du moins sur la figure de l'énonciation hegelienne. Adoptant son langage et assumant ses écrits, ceux-ci constituent en effet de constater des lignes de continuité d'un sujet à l'autre. Il ne s'agit pas du sujet universel, mais de la figure commune du sujet hegelien. Par eux l'on peut déceler ce qui n'est pas propre à l'individu historique « Hegel » parmi les traces qu'il a laissées. Commentant le mariage de Hegel, Jacques d'Hondt décrit les métamorphoses du caractère de cet individu historique : « Dans les relations privées, Hegel était affable, souriant, spirituel, assez impressionnant pour une jeune femme. Il ne se montrait insupportable qu'en philosophie, où il se croyait honoré d'une mission transcendante²¹. »

Georg Andreas Gabler²² fait preuve d'un zèle particulièrement remarquable dans la lutte contre Krug. Il écrit à son maître au moment de la publication de la première partie de son *Système de la philosophie théorique* : « J'ai eu [...] beaucoup encore maille à partir avec les vieux adversaires, avec la philosophie de Krug, Fries et consorts, qui dans notre pays passe encore aux yeux de beaucoup de gens pour une grande sagesse, et aussi avec les rationalistes²³ ». Gabler écrit à Hegel : « Que dites-vous de ce torchon, de cette recension de votre *Encyclopédie* dans le numéro de mars de la *Leipziger Literatur Zeitung* ? C'est vraiment trop fort et trop impudent, et c'est de nouveau sans aucun doute un tour de monsieur Krug — une cruche (*Krug*) qui, il est vrai, s'est brisée déjà depuis longtemps, mais qui continue pourtant à aller à l'eau²⁴... » Gabler, apparemment plus soucieux que Hegel de répondre aux critiques, semble même l'inciter à la riposte dans une lettre de l'été 1828 : « M. Krug [...], qui ne cesse de vous harceler, mériterait sans doute d'être de nouveau vertement remis à sa place²⁵ ». Enfin, à l'occasion de « l'envoi de la recension de la

²⁰HONDT (D') : *Hegel, op. cit.*, p. 267–268.

²¹*Ibid.*, p. 206.

²²1786–1853, élève estimé de Hegel ; il lui succède en 1835 à la chaire de philosophie de Berlin.

²³HEGEL : *Correspondance III, op. cit.*, lettre 568, du 28 octobre 1827, de Gabler à Hegel, p. 180.

²⁴*Ibid.*, lettre 579, du 10 avril 1828, de Gabler à Hegel, p. 199. Pour quelques extraits témoignant de la violence de l'article, lire en particulier la note 3, p. 376.

²⁵*Ibid.*, lettre 582, de l'été 1828, de Gabler à Hegel ; p. 202.

Philosophie fondamentale — ou, bien plutôt, de la « Sottise fondamentale » — de Krug », Gabler écrit à Hegel :

Ce livre est un chef-d'œuvre d'exemplaire niaiserie. Il m'a fallu rire constamment pendant que je l'ai lu ; et c'est pourquoi, en écrivant la recension, et en présence d'une bêtise aussi inconcevable, qui a mérité depuis longtemps pour son arrogance de recevoir une sévère leçon, je n'ai pu faire autre chose que d'en rire et que de me moquer de son auteur en usant constamment d'ironie. [...] De ce fait, la recension est, il est vrai, devenue un peu plus longue que ne le mérite monsieur Krug, considéré en lui-même, d'autant plus qu'il ne peut être question en l'occurrence d'un intérêt scientifique élevé, et qu'il s'agit seulement d'infliger la défaite qu'elle mérite à la platitude dépourvue de science et à l'ignorance philosophique gonflée de son importance²⁶.

Loin de renier son élève, Hegel le félicite au contraire, et lui prodigue même quelques conseils de stratégie :

Je considère [...] les digressions, dans lesquelles vous traitez de la philosophie de Herbart²⁷, et à ce propos des philosophèmes d'Aristote, comme des modèles d'exposition. Combien serait-il souhaitable que vous traitiez de cette façon d'autres choses qui sont à l'ordre du jour. La confusion des pensées, ainsi que la platitude accompagnée d'ignorance, se montre avec éclat chez beaucoup de gens qui font les importants et qui ont le verbe haut. On ne peut combattre cela par des déclamations, mais seulement par des expositions comme les vôtres, qui s'attachent à suivre avec exactitude les affirmations. Il est également nécessaire d'attaquer directement ce verbiage, de la troubler dans sa tranquillité et son ignorance, grâce auxquelles il se maintient prospère contre une science plus sérieuse. De telles expositions ont leurs difficultés, mais vous en possédez le secret, et je me réjouirais fort si vous en donniez bientôt la confirmation dans notre revue berlinoise, qui n'a encore guère reçu à recenser que des déclamations²⁸.

²⁶HEGEL: *Correspondance III*, *op. cit.*, lettre 584, du 16 août 1828, de Gabler à Hegel ; p. 204.

²⁷Philosophe qui mit d'accord Hegel et Schopenhauer au moins sur un point : « Penser avec des esprits tordus ou avec des penseurs qui ont endossé leur entendement de travers, comme Herbart en fournit un exemple, abîme le cerveau. » Cf. SCHOPENHAUER: *L'Art de l'insulte*, *op. cit.*, p. 85.

²⁸HEGEL: *Correspondance III*, *op. cit.*, lettre 576, du 4 mars 1828, à Gabler ; p. 194.

Ce même individu « très probe, simple, tranquille et aimable²⁹ » — mais un peu irritable — qu'est Gabler écrit encore à Hegel : « Récemment, le maladroit critique de votre *Philosophie du Droit* dans la *Ienaer Allgemeine Literatur-Zeitung* (vraisemblablement M. Calker), quoiqu'il ne se montre pas précisément malveillant, m'a pourtant quelque peu indigné par la pauvreté de sa propre sagesse, qu'il laisse à cette occasion couler à pleins bords. Une telle élucubration mériterait bien qu'on lui rendît la monnaie de sa pièce en marquant ce que l'on a à critiquer chez lui³⁰. »

L'on pourrait citer d'autres fantassins parmi les hegelien de cette génération. Rust envoie ainsi à Hegel son plan de bataille :

peut-être penserez-vous que j'ai employé un langage un peu trop rude ; mais je suis parvenu à la conviction qu'on doit combattre avec des armes acérées les prétentions et l'arrogance de l'« école du sentiment » et repousser ses attaques avec énergie. Il est temps que la lamentable activité des piétistes et des théologiens superficiels soit dévoilée, et que l'on montre au public de quelle façon les uns et les autres cherchent à étendre leurs limites³¹...

Le style de la critique dialectique a largement survécu à Hegel : autour de 1860, Augusto Véra³² s'opposa à Louis-Alexandre Foucher de Careil³³, et l'on retrouve chez lui les marques les plus caractéristiques de l'invective hegelienne. La préface de son *Introduction à la philosophie de Hegel*³⁴ répond en effet au livre largement anti-hegelien *Hegel et Schopenhauer*³⁵. La stratégie de la critique dialectique vient ainsi couronner l'invective hegelienne, en lui donnant à la fois un medium solide et efficace, et un moyen de se perpétuer à travers d'autres individualités. En cela, l'invective hegelienne survit à la mort de l'individu Hegel au même titre que sa philosophie. Reste à voir de quel type peut être cette corrélativité de la philosophie hegelienne et de son invective, que nous avons décelée en creux sans encore avoir pu l'identifier. Quel rapport entretiennent le discours hegelien et l'invective, pour que celle-ci évoluât parallèlement à celui-là, en épousant ses mutations ?

²⁹HEGEL: *Correspondance III*, *op. cit.*, lettre 609, du 27 septembre 1829, à Daub ; p. 234.

³⁰*Ibid.*, lettre 582, de l'été 1828, de Gabler à Hegel ; p. 202.

³¹*Ibid.*, lettre 614, du 7 octobre 1829, de Rust à Hegel ; p. 238.

³²Philosophe italien, 1813–1885.

³³1826–1891.

³⁴VERA, AUGUSTO: *Introduction à la philosophie de Hegel*, Paris: Ladrangue, 1864

³⁵FOUCHER DE CAREIL, LOUIS-ALEXANDRE: *Hegel et Schopenhauer : Études sur la philosophie allemande moderne depuis Kant jusqu'à nos jours*, Paris: Hachette, 1862

Chapitre 3

Rôle spéculatif de l'invective hegelienne

Dans ce dernier chapitre, nous allons entreprendre de donner une définition positive du rôle que joue l'invective dans l'économie du texte hegelien, dans le dispositif dialectique. Nous y verrons la conjonction de deux fonctions — punir et instruire — en commençant par étudier le négatif qui travaille l'invective, à savoir la hantise d'un rapport à la pensée radicalement opposé à celui de la plasticité, que nous identifions, par commodité, comme *élasticité* ; ensuite nous verrons en quoi l'invective constitue une tâche infinie, une fin en elle-même, sous la forme de la *sanction* qu'elle adopte souvent ; et enfin, nous étudierons le dépassement de l'invective par la pédagogie lorsqu'elle prend la forme d'une *typologie* : l'adoption de certaines figures de la pensée comme types permet de relier invective et pédagogie, de telle sorte que la sanction d'un individu puisse, à titre d'exemple, servir à l'éducation d'une infinité d'autres.

3.1 Confiance en la plasticité, hantise de l'élasticité

« [Dans les] premières années du séjour à Iéna [...], Hegel, sous l'influence de Schelling, compare chaque philosophie à une œuvre d'art indépendante, sans prédécesseurs, ni successeurs. L'idée de développement paraît absente. Seul est mise en relief la valeur propre et absolue de chaque système. [...] Ce qui caractérise originellement la philosophie de Hegel, dès la *Différence*, c'est le vif sentiment de l'éternelle validité de chaque doctrine philosophique, de l'esprit vivant qui la constitue et

l'âme intérieurement. À certains égards, l'absolu se manifeste en chacune entièrement, quoique différemment, ce qui fonde leur caractère de totalité irréductible¹. »

Le Hegel de la maturité récolte donc ce qu'il a semé étant jeune, refusant de réduire une philosophie à une simple « opinion » comme le fait l'historien de la philosophie. La découverte de la *résistance* des positions n'est pas pour Hegel un donné, mais un acquis : il lui fallut arracher la résistance au réel, comme plus tard il lui faudra arracher la plasticité à cette élasticité si chèrement acquise. Si l'élasticité pouvait être un modèle de la pensée hegelienne, les conséquences sur l'ensemble du système seraient immenses : il n'y aurait plus de pensée de l'événement, car un retour en arrière serait possible — alors que la plasticité consiste précisément en ceci que certains événements sont tels que l'on ne pût plus faire après leur déroulement comme n'avaient pas eu lieu. Voici en effet la définition de l'élasticité, telle que la propose le § 297 de l'*Encyclopédie* :

Le corporel face à la violence duquel un corporel, dans l'acte par lequel il cède, affirme en même temps sa caractéristique propre, est un *autre* individu-corporel. Mais, en tant que cohérent, le corps est lui aussi auprès de lui-même une matérialité qui-est-sur-le-mode-du-un-hors-de-l'autre, et dont les parties, cependant que le tout souffre violence, se font violence-les-unes-aux-autres et cèdent *les-unes-aux-autres*, néanmoins, en tant que qu'elles ne sont pas moins autonomes, suppriment la négation qu'elles subissent et se restaurent. L'acte de céder et, dans cet acte, la conservation propre de soi vers l'*extérieur* sont donc immédiatement liés à cet acte *intérieur* consistant à céder et à se-conserver face à soi-même, — l'*élasticité*².

La hantise de l'élasticité est une constante chez Hegel, d'autant plus que sa menace s'est déjà incarnée d'une façon criante, menaçant dans le même temps l'auteur de la *Phénoménologie de l'esprit* de s'être mépris sur le rôle historique de Napoléon. Il ne s'agit pas d'une menace abstraite, mais au contraire d'une situation où la lutte contre l'élasticité du réel devient urgente :

La défaite de Napoléon anéantit d'un seul coup tous les espoirs de Hegel, ainsi que ses maigres satisfactions actuelles. La Restauration stop-

¹GUEROUULT: *Dianoématique*, *op. cit.*, II, p. 428.

²HEGEL: *Encyclopédie*, *op. cit.*, p. 282.

paît brusquement et brutalement — du moins en apparence et en surface — tout le processus européen de modernisation que Hegel approuvait globalement, non sans quelques réserves dans le détail.

Il écrit à Niethammer : « C'est un spectacle effrayant et prodigieux, de voir un énorme génie se détruire lui-même. C'est la chose la plus tragique qui soit. La médiocrité pèse de toute sa masse, sans répit et sans relâche, jusqu'à ce que ce qui s'est élevé soit abaissé à son niveau ou soit plus bas qu'elle³. »

On observe chez Hegel une succession, et parfois un curieux mélange d'espoir et de crainte, de calme réaliste et d'exaltation idéaliste, d'optimisme exagéré et de désillusion dépressive.

Mais il garde toujours, en, dernière instance, sa confiance en un progrès général que les hommes suscitent par leurs activités sans même le vouloir, sans même s'en rendre compte et qui agit comme par lui-même, en tant que loi secrète de la vie du monde. [...] Dans sa doctrine, et peut-être aussi dans la réalité, le concept de « restauration » ne garde aucune consistance. Il ne s'intègre pas au mode de pensée dialectique et historique, qui exclut toute répétition intégrale, dans le monde, et même toute persévération excessive. Rien ne reste longtemps identique à soi⁴.

Mais paradoxalement, cette hantise de l'élasticité qui traverse toute l'œuvre hegelienne s'accompagne d'une grande sérénité et d'une confiance absolue dans le concept et dans l'irrévocabilité de son déploiement :

Mais maintenant il faut que je termine définitivement cette lettre qui, comme je le vois, contient des plaintes ou des choses désagréables, avec lesquelles je ne veux pas vous importuner, car vous en avez suffisamment sans cela ; d'ailleurs, en ce qui me concerne, ne les considérez pas comme quelque chose qui m'affecterait fortement. Dieu m'en préserve ! tout au plus un instant ; je ne m'en mets pas plus longtemps en peine et je peux regarder en toute tranquillité comment, autour de moi ou avec moi, les choses vont de travers ; je ne m'y intéresse que dans la mesure où je crois

³HEGEL: *Correspondance II*, *op. cit.*, lettre 233, p. 31.

⁴HONDT (D'): *Hegel*, *op. cit.*, p. 212.

pouvoir aboutir à un résultat ; le reste m'est indifférent, et ainsi je suis au total satisfait ⁵.

Hegel ne semble pas s'être inquiété outre mesure des critiques adressées à sa philosophie : il continue son œuvre, ayant peut-être à l'esprit des idées proches de celles qu'il écrivait à Schelling en 1795 :

Tu as en silence jeté ton œuvre dans le monde : si, de-ci de-là, des ricanements t'accueillent, je sais que tu y opposes le mépris. Mais à l'égard des autres, qui reculent d'effroi devant les résultats, c'est comme si ton étude n'avait pas été écrite. Ton système aura le sort de tous les systèmes élaborés par des hommes dont l'esprit était en avance sur la croyance et sur les préjugés de leur temps. On les a décriés et on les a réfutés en partant de son propre système ; cependant la culture scientifique poursuivait silencieusement sa marche, et cinquante ans plus tard la foule, qui se laisse seulement porter par le courant de son temps, a découvert avec étonnement ceci : les œuvres dont elle avait entendu dire, dans le feu de la polémique, qu'elles contenaient des erreurs depuis longtemps réfutées — ces œuvres (lorsque par hasard l'une d'entre elles vient à sa connaissance) contiennent le système dominant de leur temps ⁶.

En 1801, la question n'est pas pour Hegel de défendre une position, car celle-ci est encore en gestation, mais de commencer à la faire entendre. C'est le sens que prend souvent l'invective à l'époque de Iena, par opposition à l'époque de Berlin où sa position est suffisamment connue et reconnue, même de ses ennemis ; en un mot, à Berlin Hegel a recours à l'invective contre des ennemis qui ne le connaissent que trop bien, tandis qu'à Iena il s'oppose à des ennemis qui n'ont jamais entendu parler de lui. Le jugement porté sur certains individus est caractéristique de cette évolution, comme le montre l'exemple de Reinhold. En 1801, Hegel écrit de lui :

Reinhold, Bouterwerk, Krug, etc., sont tous marqués d'un seul et même signe ; chacun d'eux qualifie d'originalité sa forme de raisonnement insignifiante et due au hasard et se comporte comme s'il était véritablement un philosophe ; le pivot autour duquel nous sommes obligés de tourner,

⁵HEGEL: *Correspondance I*, *op. cit.*, lettre 150, du 2 septembre 1809, à Niethammer ; p. 265.

⁶*Ibid.*, lettre 14 du 30 août 1795, à Schelling ; p. 34.

c'est l'affirmation que ces messieurs n'ont absolument pas de philosophie⁷.

Vingt-deux ans plus tard, le ton est autrement plus modéré, et Hegel tente presque de minimiser la différence entre sa pensée et celle de Reinhold : « je veux répéter que, comme je l'ai dit, je ne suis pas opposé au contenu de la philosophie de Reinhold, des Écossais, etc., mais que je me place à un point de vue différent, et que je ne les contredirais que sur un point : à savoir, que ce point de vue de la représentation est le plus élevé et le dernier⁸. »

3.2 Sanctionner la résistance

L'époque est en 1807 en transition vers un âge nouveau, la fin de l'histoire ; il faut forcer le passage, sans quoi l'on en restera à cette avant-dernière position historique : « notre époque est une époque de naissance et de passage à une nouvelle période. L'esprit a rompu avec le monde où son existence et sa représentation se tenaient jusqu'alors ; il est sur le point de les faire sombrer dans les profondeurs du passé, et dans le travail de sa reconfiguration⁹ ». Pour forcer le passage à l'État moderne, Napoléon eut recours à l'armée plutôt qu'à la diplomatie ; pour forcer le passage au savoir absolu, le philosophe doit savoir recourir à l'invective pour relayer l'argumentation. L'injustice et la violence ne sont même plus pardonnables : elles sont dans la logique de l'histoire même, elles sont la condition du progrès : « une grande figure qui va de l'avant piétine mainte fleur innocente et elle est obligée de détruire mainte chose sur son chemin¹⁰ ». Jacques d'Hondt insiste sur l'analogie du philosophe et du stratège : « Hegel détruit lui-même impitoyablement les grands systèmes philosophiques traditionnels, comme Napoléon met à bas les grands-duchés et les royaumes surannés¹¹. »

⁷HEGEL: *Correspondance I*, *op. cit.*, lettre 31 du 26 août 1801, à Mehmel ; p. 66. Cette lettre marque déjà un revirement par rapport à ceux que Hegel admirait quelques années auparavant : « À part cela, que se passe-t-il à Tübingen ? Tant qu'un homme comme Reinhold ou Fichte n'y occupera pas une chaire, rien de sérieux ne verra le jour. Nulle part autant que là le vieux système ne se perpétue aussi religieusement » ; cf. *ibid.*, lettre 6, du Noël de l'année 1794, à Schelling ; p. 18 ; cf. également p. 21 et p. 26.

⁸HEGEL: *Correspondance III*, *op. cit.*, lettre 450 du 29 avril 1823, à Duboc ; p. 18.

⁹HEGEL: *Phénoménologie*, *op. cit.*, p. 34.

¹⁰HEGEL: *Philosophie de l'histoire*, *op. cit.*, Introduction, p. 37.

¹¹HONDT (D') : *Hegel*, *op. cit.*, p. 176.

Tout à son travail d'unification dialectique du réel, Hegel ne peut concevoir que comme absolument négative toute entreprise consistant à insister sur la différence, sur le particulier ou sur l'irréductibilité au discours conceptuel — ou λόγος. La violence ne s'adresse donc pas tant à des positions fixes qu'à des positions en mouvement, à un travail allant en un sens *diamétralement* opposé au travail dialectique. L'invective ne vise pas un état de fait, ne vise pas une cible isolée, mais une tendance, ou plutôt une *résistance*. Ignorer la dialectique n'est pas blâmable à proprement parler ; mais la refuser, voilà qui constitue, aux yeux de l'énonciateur hegelien, l'absolument irrationnel. Un tel refus implique en effet la substitution au modèle fondé sur la *plasticité* d'un autre modèle, reposant sur l'*élasticité*. Une telle substitution va tant à l'encontre des évidences et des fondements de l'énonciation hegelienne qu'elle en attire les foudres ; elle renverse en effet la réalité. Cette accusation de renversement, Hegel la perçoit dans la *Phénoménologie de l'esprit* au sujet du conflit entre la science (*Wissenschaft*) et la conscience (*Bewußtsein*). : « Chacune de ces deux parties semble être aux yeux de l'autre le renversement de la vérité (*das Verkehrte der Wahrheit*)¹² » — mais c'est pour montrer la partialité des positions et leur désir commun d'exclusivité.

L'argumentation n'est plus possible car toute position fondée sur l'élasticité de la dialectique adopte un langage opposé au langage hegelien ; et pourtant cette argumentation est nécessaire, car une démission équivaldrait d'une part à un aveu d'impuissance de Hegel et de l'autre à la confirmation de l'élasticité du réel. C'est de cette position *tragique* du discours hegelien, de cette nécessité d'une argumentation cependant impossible, que naît l'invective, support non-dialectique de la dialectique¹³. Adoptant le medium linguistique à l'instar de l'argumentation, l'invective la relaie ; rompant pourtant avec sa démarche exclusivement fondatrice et démonstrative, elle lance le fondement au delà d'elle-même. Loin de précéder le texte selon une démarche hypothético-déductive analogue à celle des mathématiques ou de l'idéal cartésien de la méthode philosophique, le fondement, dans le corpus hegelien, en

¹²HEGEL: *Phänomenologie des Geistes*, Stuttgart: Philipp Reclam, 1996, p. 30.

¹³« Si je redis, en permanence, qu'il existe des processus comme la lutte, le combat, les mécanismes antagonistes, c'est parce qu'on retrouve ces processus dans la réalité. Et ce ne sont pas des processus dialectiques. Nietzsche a beaucoup parlé de ces problèmes ; je dirais même qu'il en a parlé bien plus souvent que Hegel. Mais Nietzsche a décrit ces antagonismes sans référence aucune à des rapports dialectiques. » FOUCAULT, MICHEL: « Dialogue sur le pouvoir », in *Dits et écrits*, Volume II, Paris: Gallimard, 2001, p. 471.

émane progressivement, par induction, depuis ses effets ; l'invective contribue à ce mouvement.

L'invective prend part à un débat, et souvent crée elle-même le débat ; mais il ne faut pas en déduire que la position hegelienne ne présente « rien de plus » qu'une position possible dans le débat. Quand elle intervient, c'est en effet pour le surplomber, pour mettre fin au débat, quitte à en employer les instruments polémiques ; c'est même ce qui arrache la plasticité à l'élasticité : *le mouvement n'est pas réversible*. « On vient à bout de cette différence [entre fini et infini] grâce aux réflexions contenues dans ce paragraphe, réflexions tout à fait simples, qui, pour ce motif, peuvent échapper à l'attention, mais réflexions irréfutables¹⁴. »

L'on constate dans les dernières années de Hegel un regain de l'invective, après le recul des années de Nuremberg et Heidelberg. Pourtant il ne s'agit plus de la même façon d'invectiver qu'à l'époque de Iena, ni des mêmes cibles. Entretemps, le contexte a changé. À Iena, il s'agit pour Hegel de critiquer la philosophie universitairement reconnue afin d'être lui-même reconnu ; c'est donc la philosophie du passé qu'il dénonce. À Berlin, en revanche, c'est la jeune philosophie que Hegel critique — une philosophie qui résiste à la dialectique, amorce d'une génération qui donnera Kierkegaard et Marx. Il n'est donc plus question d'asseoir le système, mais de le défendre. C'est à ce moment que se constitue le sujet dialectique, que l'attaque se fait de moins en moins indirecte. Le non-sujet dialectique acquiert lui-même une forme de subjectivité.

L'invective est donc une forme d'*insistance*, redoublant l'argumentation d'une intensité affective. Cette insistance se pose en réaction à une *résistance*, *i.e.* une insistance allant en sens inverse. C'est donc un abandon du dialogue, car deux insistances absolument opposées ne se rencontreront jamais ; l'invective ne crée pas cet état de fait : elle ne fait que constater et consacrer cette incompatibilité.

Cette résistance est particulièrement marquée à l'époque de Berlin : « Le temps passant, et la véritable nature de sa philosophie se dévoilant peu à peu sous le nuage d'obscurité volontaire ou involontaire dont elle s'enveloppait, Hegel] devint l'objet de critiques et d'attaques de plus en plus nombreuses et violentes. Sensible à la montée des périls, il se défendit, plaida sa cause face aux accusations pertinentes ou calomnieuses, polémiqua aigrement avec des adversaires haineux et acharnés¹⁵. »

¹⁴HEGEL: *Encyclopédie*, *op. cit.*, § 95, Remarque, p. 151.

¹⁵HONDT (D') : *Hegel*, *op. cit.*, p. 255–256.

L'invective ne naît pas du seul désaccord, mais avant tout de l'impossibilité ressentie de toute pédagogie. La polémique est un « écart », ainsi que l'observe Jean-Luc Nancy :

L'identité spéculative n'est pas cette identité triviale selon laquelle concept et objet seraient en soi identiques — remarque qui a été assez souvent répétée, mais qui ne saurait être répétée assez souvent, si l'intention devait être de mettre un terme aux méprises insipides et pleines de malveillance qui concernent cette identité ; ce qui raisonnablement n'est pourtant pas encore à espérer.

Si le discours, un instant, perd son calme magistral, et s'il fait un écart polémique au sein de l'exposition logique, il faut y discerner sans doute la trace d'une certaine *limite* de ce discours, qui vient de se limiter en effet dans la mesure même où il s'est excédé, et qui, pour peu qu'on ne soit pas bienveillant à son endroit, ne peut que désespérer de se faire entendre, de faire entendre cette voix de limite — cette voix à la limite — qui est désormais la sienne. Mais c'est aussi, à coup sûr, que la *remarque* qu'il *répète* avec exaspération, la remarque de l'identité spéculative dans sa différence radicale avec l'« identité triviale » (telle que peut l'énoncer une proposition) a déjà, en fait, été inscrite, pour qui sait lire (pour qui sait entendre : et c'est pourquoi, aussi bien, les deux motifs de cet « écart » du discours, le motif polémique et le motif logique, se confondent finalement) ¹⁶.

Jean-Luc Nancy relie en effet le ton polémique au désir se « se faire entendre » : « Il n'est peut-être pas une préface ou introduction hegelienne qui ne porte trace de cette condamnation, laquelle se répète ensuite, dans le corps des œuvres, tantôt avec une fonction logique bien déterminée (à propos de la théorie du jugement, en particulier), tantôt à tout propos (*i.e.* à propos des conditions d'exposition de n'importe quel élément du système), comme un rappel toujours urgent et inquiet, comme l'inquiétude même du spéculatif, cherchant, au prix d'une extrême tension, à *se faire entendre* dans son refus de la proposition ¹⁷. » Observant que le langage dialectique emprunte au langage commun l'essentiel de son vocabulaire, Jean-Luc Nancy écrit encore : « Il reste des mots parce qu'il faut parler, parce qu'il faut que

¹⁶NANCY: *La Remarque spéculative*, *op. cit.*, ch. IV.

¹⁷*Ibid.*

la philosophie parle. Et non pas pour assurer les émoluments du professeur Hegel, ni le pouvoir social de son discours — pas seulement, du moins, ni simplement. Il faut parler parce que la disparition des mots, et des mots spéculatifs (tout ce qui reste de tous les mots lorsque la pensée se relève), livrerait à la plus redoutable menace. À une menace qui se cache, quelque part, dans la philosophie elle-même, dans la raison — et que, pour cela même, il importe à la pensée de *relever*¹⁸. »

Lorsque la pédagogie n'est plus possible — lorsqu'il est trop tard pour espérer convertir l'interlocuteur, la cible de l'invective — l'on peut toujours espérer obtenir l'assentiment des tiers, de ceux qui liront le débat. L'invective, à ce titre, permet de montrer la *santé* d'une position, ainsi que sa *fertilité*. Si une pensée peut générer de l'invective sur d'autres positions, c'est qu'elle n'a pas dit son dernier mot. L'invective est un moyen de garder la parole quand on n'est plus écouté.

Le savoir absolu ne peut se constituer qu'en s'opposant au savoir relatif — non tant pour son contenu que pour ce qu'il a de relatif; et s'opposer au savoir relatif sans y opposer un autre savoir relatif requiert de la parcourir à nouveau avec un regard neuf. Pour lutter contre le savoir relatif, il faut l'assumer, le digérer.

L'on peut rétrospectivement considérer comme d'un grande naïveté les espoirs formulés par Schelling à la lecture de la Préface de la *Phénoménologie de l'esprit* : « Il serait possible de trouver et de mettre clairement en lumière le point sur lequel nos convictions ou nos opinions diffèrent, sans conciliation possible; car on peut tout concilier, sauf une chose¹⁹. » On ne peut mettre sur le même plan le système hegelien de la science et un moment antérieur de la formation de l'esprit.

3.3 Invective et pédagogie : les types invectifs

L'invective a donc une fonction pénale, dans la mesure où elle sanctionne les comportements réticents à la dialectique; mais par sa publicité — son caractère « exotérique » — elle acquiert également une fonction pédagogique. Afin d'étudier cette fonction, nous observerons les deux faces que peuvent avoir chez Hegel le recours à des types, c'est-à-dire des individus dont le traitement aura pour fin de servir d'exemple à d'autres individus. Le type peut avoir deux facettes : donner positivement le bon exemple, ou bien négativement servir de repoussoir.

¹⁸NANCY: *La Remarque spéculative*, *op. cit.*, ch. V.

¹⁹HEGEL: *Correspondance I*, *op. cit.*, lettre 107 du 2 novembre 1807, de Schelling à Hegel; p. 178.

3.3.1 Le type positif

Les textes concernant Aristote sont en général très polémiques ; et pourtant, la polémique n'est que très rarement adressée à Aristote lui-même. La figure aristotélicienne sert en effet avant tout de *détour* de l'argumentation hegelienne.

La critique concerne avant tout deux cibles. La première rassemble les interprétations auxquelles Hegel s'efforce d'arracher la philosophie aristotélicienne ; la seconde, les modernes en général, face auxquels Aristote peut servir de contrepoids efficace. Mais n'y voyons pas une opposition entre histoire de la philosophie et innovation philosophique, car ces deux problématiques se réunissent en une seule sous la *figure* philosophique qu'incarnent Aristote et Hegel, sur le mode d'une analogie : ce qu'Aristote fut à l'Antiquité, Hegel veut l'être aux temps modernes. Sous la défense d'Aristote se déguise à peine une auto-justification de la philosophie hegelienne. À cette fin, Aristote ne sert pas tant de modèle que de *levier*.

On a souvent relevé la position privilégiée d'Aristote au sein de l'histoire hegelienne de la philosophie. C'est le philosophe le plus longuement commenté dans les *Leçons sur l'Histoire de la Philosophie*²⁰. Lors de ses cours sur l'histoire de la philosophie il s'attardait sur Aristote, si bien qu'il était obligé de finir de façon expéditive l'exposé des philosophies modernes. Cf. à ce propos HEGEL: *Geschichte der Philosophie*, *op. cit.*, III, p. 520. et sans doute celui qui y est décrit de la façon la plus élogieuse.

À peine l'exposé de la philosophie d'Aristote est-il entamé que Hegel se lance dans un réquisitoire contre la modernité et l'incompréhension dont elle s'est rendue coupable à l'égard d'Aristote. Aucun terme positif ne semble pouvoir rendre compte de ce comportement : *Unrecht, gedankenlos, das Entgegengesetzte, fast unbekannt, die falschesten Vorurteile, kennt fast niemand, blind*²¹...

Qui peut être visé par ces attaques ? Aucun nom n'est cité explicitement : « des traditions dénuées de pensée (*gedankenlos*) qui ont discoursu sur sa philosophie et sont encore à l'ordre du jour », « on », « *fast niemand* », « *in neuerer Zeit* », « *eine ganz allgemein verbreitete (die gewöhnliche) Meinung* ». À ce silence contribuent encore

²⁰Encore faut-il observer que Hegel eût aimé pouvoir le commenter plus longuement : « je ne peux malheureusement pas fournir à Aristote les développements qu'il mérite. Nous serons contraints de nous borner à une présentation générale de sa philosophie », HEGEL: *Vorlesungen über die Geschichte der Philosophie*, Frankfurt am Main: Suhrkamp, 1971, II, p. 132.

²¹Respectivement : « injustice », « dénué de toute pensée », « l'opposé », « presque inconnu », « les préjugés les plus erronés », « presque personne ne connaît », « aveugle ». Cf. HEGEL: *Geschichte der Philosophie*, *op. cit.*, II, p. 133–134.

les tournures passives²², ou l'usage du subjonctif I²³. À partir de la seule lettre du texte hegelien, on ne peut donc deviner de quelles interprétations d'Aristote il est ici question.

Pourquoi ce silence? Est-ce pour brasser plus largement, pour embrasser un nombre plus important de cibles? Peut-être; mais plus vraisemblablement s'agit-il ici de donner à la critique une *portée universelle*: ce qui est critiqué ici ne serait donc pas tant telle ou telle interprétation contingente, mais derrière celles-ci, toutes les conditions de possibilité — l'on devrait peut-être même parler en l'occurrence de *conditions de nécessité* — qui firent qu'en de tels temps l'on ne pouvait parler d'Aristote autrement que selon ce contresens. La cible de Hegel n'est pas tant un individu historique ou un ensemble d'individus que les conditions discursives universelles qui leur permirent d'énoncer tel contresens ou telle erreur sur Aristote. Cette cible n'est pas une abstraction par accident, mais par vocation.

L'engagement de Hegel, son insistance peuvent surprendre, essentiellement lorsqu'il s'agit de défendre un philosophe mort plus de deux mille ans auparavant — si bien que ce n'est plus se hasarder que de soupçonner une identification de Hegel à la figure historique aristotélicienne. Presque absent du texte hegelien²⁴, le sujet énonciateur ne se découvre qu'au travers d'une multiplicité de *figures* différentes; et ce ne serait pas assez que de dire de la figure aristotélicienne qu'elle n'est guère la moindre.

« Aristote est une figure tellement récurrente dans l'œuvre de la maturité de Hegel qu'il est parfois difficile de ne pas se laisser duper par les éloges de Hegel. Le panégyrique hegelien d'Aristote tend parfois à occulter le fait que ses références doivent être comprises dans leur fonction polémique, en tant qu'elles visent des thèmes contemporains, ou dans leur rôle pédagogique; sinon, elles peuvent avoir le caractère de remarques historiques soutenant de l'extérieur des points déjà établis auparavant de manière indépendante. À d'autres moments, cependant, on a

²² « *es herrschen die falschesten Vorurteile über ihn* »

²³ « *engegengesetzt seien* », « *nach Aristoteles sei die Seele eine tabula rasa, empfangen alle ihre Bestimmungen ganz passiv von der Außenwelt, seine Philosophie sei Empirismus, der schlechteste Lockeanismus usw.* »

²⁴ À titre indicatif, si l'on recherche toutes les occurrences de la chaîne de caractères « *ich* » précédée et suivie d'une espace pour exclure les résultats tels que *glücklich* et *ausführlich*, on ne trouve, dans l'ensemble des 768 occurrences de ce terme dans les *Leçons sur l'Histoire de la Philosophie*, que le sujet philosophique (« *Ich bin, unmittelbar* », HEGEL: *Geschichte der Philosophie*, op. cit., I, p. 151.) ou le je du professeur commentant la forme du cours (« *Es sind darum folgende Punkte, über welche ich allein eine Einleitung voranschicken will.* »).

l'impression qu'Aristote n'est pas cité là où Hegel développe ses propres pensées, c'est-à-dire là où la philosophie d'Aristote a une influence décisive sur Hegel, soit comme antécédent aux théories développées par Hegel, servir de repoussoir à sa propre pensée, ou de toute façon de modèle alternatif à garder à l'esprit dans des contextes pertinents²⁵. »

Le citation d'Aristote qui clôt l'*Encyclopédie* joue dès lors un rôle symbolique dans l'identification partielle²⁶ de Hegel à Aristote. Aristote sert d'*analogon* à la figure de l'énonciateur hégélien ; celui-ci, qui ne se trahit guère dans son discours, s'y fait incarner médiatement par les figures qu'il met en scène. Hegel ne prétend pas élever Aristote au rang de la philosophie dialectique ; il l'instrumentalise cependant dans le but de la promouvoir, afin de donner une figure visible à celui que l'on ne peut pas voir²⁷.

3.3.2 Le type négatif

La question de savoir si l'invective vise un individu ou bien une généralité s'est posée à Hegel, comme en témoigne la justification de l'exemple de Tholuck dans une note à la préface de la seconde édition de l'*Encyclopédie* : Tholuck y est explicitement utilisé comme *type*, comme individu rassemblant les qualités d'un groupe et servant à ce titre d'exemple concret et représentatif ;

Il est superflu d'ailleurs de faire observer que ce qui est dit ici et plus loin de la représentation que se fait M. Th. de la philosophie ne peut ni ne doit le concerner pour ainsi dire à titre *individuel* ; on lit la même chose dans une centaine de livres, et notamment de façon particulière dans les avant-propos des théologiens²⁸.

Deux caractéristiques complémentaires sont nécessaires au détournement d'un individu comme type : la contingence d'une rencontre d'une part, de l'autre le caractère représentatif de cet individu. En ce qui concerne le premier point, Hegel n'a cessé de répéter le hasard de sa rencontre avec Tholuck ; d'abord dans la première

²⁵FERRARIN, ALFREDO: *Hegel and Aristotle*, Cambridge University Press, 2001, p. 3.

²⁶Aristote n'en est pas moins sévèrement critiqué par Hegel pour avoir rassemblé de façon contingente le divers du réel, sans le relever dans le concept.

²⁷Aussi Hegel utilise-t-il le *Traité de l'âme* aristotélicien pour lutter contre la conception kantienne de l'âme ; Aristote n'est pas mobilisé pour lui-même, mais à des fins essentiellement polémiques.

²⁸HEGEL: *Encyclopédie*, *op. cit.*, Préface à la seconde édition (1827), n. 1 de la p. 54, p. 55.

note de la préface : « Si j'ai évoqué les propos de M. Th., c'est [...] parce qu'ils me sont tombés par hasard sous la main²⁹ » ; puis derechef dans la seconde note : « la deuxième édition [de *la Doctrine du péché*] vient de me tomber sous les yeux³⁰ » ; enfin, la correspondance revient à deux reprises sur ce point ; en mai 1827 d'abord : « Cette préface — durant la rédaction de laquelle j'ai pris connaissance du livre de Tholuck sur le péché — est devenue plus longue que je ne me le proposais.³¹ » ; puis en mars 1828 : « Si j'ai particulièrement tenu compte de Tholuck dans ma seconde édition de l'*Encyclopédie*, c'est en somme par hasard, à cause du bruit qui a été fait autour de lui, et parce qu'il m'est tombé sous la main, plutôt que tout autre, comme un représentant du bavardage relatif au panthéisme³². » Que les livres de Tholuck soient tombés « sous la main » ou « sous les yeux » de Hegel, leur rencontre procède d'une chute accidentelle.

Mais le hasard de cette rencontre n'aurait pas sa place dans l'*Encyclopédie* s'il ne s'accompagnait pas d'une certaine représentativité, d'une valeur d'exemple : Tholuck incarne « une centaine de livres, et notamment de façon particulière [...] les avant-propos des théologiens », le « bavardage relatif au panthéisme », en un mot « l'enthousiaste représentant de la tendance piétiste³³ ». La fin de ce texte n'est donc pas une attaque personnelle contre Tholuck, avec qui Hegel semble rester en de relativement bons termes — suffisamment du moins pour que Hegel pût lui écrire pour lui recommander Johann Gottlieb Radlof³⁴, tout en ne se privant pas de lui adresser directement des critiques sur son œuvre³⁵. La fin de cette note n'est donc pas tant *polémique* que *pédagogique*. Le but n'est pas de sanctionner unilatéralement et exclusivement l'œuvre d'un unique individu historique, mais avant tout d'en éduquer d'autres à partir de son exemple. L'invective peut à ce titre assumer une fonction pédagogique en montrant son négatif pour le rejeter ; le type joue ainsi un rôle apotropaïque dans l'économie du discours hegelien³⁶.

²⁹HEGEL: *Encyclopédie*, *op. cit.*, Préface à la seconde édition (1827), n. 1 de la p. 54, p. 55.

³⁰*Ibid.*, Préface à la seconde édition (1827), p. 60, n. 1.

³¹HEGEL: *Correspondance III*, *op. cit.*, lettre 543 du 29 mai 1827, à Daub, p. 144–145.

³²*Ibid.*, lettre 576 du 4 mars 1828, à Gabler ; p. 195.

³³HEGEL: *Encyclopédie*, *op. cit.*, Préface à la seconde édition (1827), p. 60, n. 1.

³⁴Johann Gottlieb RADLOF (né en 1775), professeur à Berlin en 1823.

³⁵HEGEL: *Correspondance III*, *op. cit.*, lettre 514a du 3 juillet 1826, à Tholuck ; p. 333–334.

³⁶La fonction typique est encore explicitement jouée dans les *Principes de la Philosophie du droit* : « des points de vue de cette sorte me sont tombés entre les mains dans une lettre de Johannes von Müller où il s'agit de l'état de Rome en l'an 1803 » ; cf. Préface, p. 71, n. 1. On y retrouve à la fois la contingence de la rencontre (« me sont tombés entre les mains ») et la représentativité du modèle (« des points de vue de cette sorte »).

La notion de types invectifs permet ainsi de relier les notions de pédagogie et d'invective. Ce que la première entreprend positivement, la seconde le redouble en traversant la négativité. La victime de l'invective n'est pas tant son destinataire que le lecteur, à qui elle est supposée servir d'exemple ; on peut donc à la fois sanctionner un individu et en éduquer d'autres : c'est ce à quoi s'emploie le redoublement systématique du discours scientifique par l'invective.

Conclusion

La question qui est à l'origine de ce travail est la suivante : quel sens attribuer au recours de Hegel à l'invective ? Plus précisément, si l'on ne peut l'interpréter dans le sens d'un retour à un procédé tiré de l'entendement, quel rôle spéculatif l'invective peut-elle jouer au sein du discours scientifique ? L'on suppose en effet que l'invective revêt une forme rationnelle, mais il reste à savoir laquelle.

Nous avons d'abord voulu montrer l'indépendance du discours invectif, en montrant qu'il se constituait sa propre langue, doublant le langage dialectique. Puis nous avons étudié son universalité, en parcourant la diversité des cibles qu'il visait. Et enfin, nous avons tenté de dégager une théorie spéculative de l'invective, justifiant sa présence, et plus que sa présence, son *insistance*.

L'invective spéculative ne doit pas être mise sur le même plan que l'invective commune, qui tire ses lois de l'entendement. L'invective hegelienne ne se veut pas prise de position *dans* un débat, mais une prise de position *sur* un débat. De la sorte, elle ne se laisse pas réduire à la défense passionnée d'une position partielle, mais tient le rôle d'appel à un dépassement du débat. Elle se tient donc dans un rapport vertical et hiérarchique à ce qu'elle dénonce, et non dans un rapport frontal d'égal à égal ; c'est cette verticalité qui est à la source à la fois de l'effort pédagogique — permettre à celui qui reste en aval du savoir de nous rejoindre en amont — et de l'invective — dénoncer l'aveuglement de celui qui refuse de s'élever, préférant rester en aval. Pédagogie et invective sont ainsi paradoxalement complémentaires : toutes deux visent à éduquer, chacune à sa façon. La pédagogie privilégie la continuité qu'est l'apprentissage, l'invective la rupture qu'est la conversion.

Ce n'est pas en effet par altruisme, ni par reconnaissance, que Hegel fait mention des différents moments de l'esprit dans son système ; cette insertion n'est possible qu'en échange d'une transformation, qui consiste en un renoncement à l'infini — l'infinité d'une position devient en effet, posant le pied sur le seuil de l'encyclopédie hegelienne, « mauvais infini ». C'est une concession que tout moment est obligé d'accepter pour pouvoir s'inscrire dans l'universel du système, pour qu'une communication pacifiée soit possible avec d'autres moments. Cette guerre pour la paix exige une limitation réciproque, analogue à celle qu'exige le droit public extérieur³⁷, et à ce titre tout aussi fragile, dépendant en dernière instance « non pas [d']une volonté universelle constituée comme puissance au-dessus d'eux, mais [de] leur volonté par-

³⁷HEGEL: *Philosophie du droit, op. cit.*, § 330–340, p. 382–388.

ticulière³⁸. » L'invective est donc à l'insertion dans le système et à ce qui y résiste ce que la police est à l'assignation à résidence et à celui qui y résiste : l'usage légal de la force. *Légal*, d'abord dans la mesure où la loi l'autorise, et ensuite parce qu'elle se déploie en son nom même. L'on ne saurait donc réduire l'invective à une simple irruption de l'affectif dans l'exposé systématique et scientifique, comme si celui-ci pouvait se *dérégler*, sortir de ses rails. Elle y joue un rôle spéculativement *légal* — un rôle qui n'est pas seulement autorisé par le système mais même, ayant lieu en son nom, encouragé.

Est-ce à dire que le soupçon n'a pas lieu d'être, qui reprocherait à Hegel quelque abus de pouvoir, sinon quelques « bavures » ? C'était l'hypothèse que nous mettions méthodologiquement de côté au début de cette recherche, la qualifiant du terme, légèrement invectif à son tour, de « paresseuse³⁹ ». La question demeure assurément ouverte, mais le propos de ce travail aura été de voir que si des intérêts et des passions ont pu se mêler au recours hegelien à l'invective, ils ne l'expliquent pas tout entière. Au contraire, nous avons vu que le registre passionnel qui est, en partie, celui de l'invective, peut doubler le discours rationnel. De même qu'un changement ayant lieu dans l'un des attributs de la substance accompagne nécessairement, chez Spinoza, un changement dans chacune de l'infinité des substances, de même les discours logique et affectif évoluent-ils de conserve.

Aux funérailles de Hegel, parmi les discours prononcés, l'on en retiendra deux. D'abord celui de Marheinecke, vantant la « bienveillance » du personnage de Hegel⁴⁰. Puis, dans un ton très différent, celui de Förster, qui s'écrie :

Venez donc, pharisiens et docteurs de la loi qui, avec ignorance et présomption, le méconnaissent et le calomniez, nous saurons défendre sa gloire et son honneur ! Venez donc, sottise, déraison, lâcheté, apostase, hypocrisie, fanatisme ! Venez donc, mentalité servile et obscurantisme, nous n'avons pas peur de vous, car son esprit sera notre guide. [...] Que notre mission soit désormais de préserver, d'annoncer, de confirmer sa doctrine⁴¹ !

³⁸HEGEL: *Philosophie du droit*, *op. cit.*, § 333, p. 384.

³⁹*Supra*, p. 8.

⁴⁰Cf. *supra*, p. 4.

⁴¹HONDT (D') : *Hegel*, *op. cit.*, p. 24.

Jacques d'Hondt parle à ce sujet de « bonne nouvelle » et d'« appel à la croisade ». Jusqu'au jour de son enterrement, l'écart se sera maintenu entre les figures du Hegel pacifiste et du Hegel polémiste. La nature de cet écart s'est-elle précisée ? Peut-être, si l'on considère que le système des systèmes est tout à la fois le moins violent de tous les systèmes, dans la mesure où il les rassemble et leur rend raison, et le plus violent de tous les systèmes, dans la mesure où précisément pour rendre raison et rassembler les autres systèmes, il leur impose une transformation, un « émoussement ⁴² ».

Cela même qui permet d'user de la plus petite violence — réconcilier indirectement l'ensemble des œuvres de l'esprit en les intégrant à un même texte — conduit ainsi à la plus grande violence — aliéner la spécificité de chaque moment pour l'intégrer, poli, dépossédé de ses « aspérités », au système des systèmes. La situation a quelque chose de tragique : la pacification a un prix, et c'est celui d'une guerre, qui se veut la dernière.

⁴²MALABOU: *L'Avenir de Hegel*, *op. cit.*, p. 204–206.

Annexe A

Professeurs de l'université de Iena autour de 1800

From : "Dr. Thomas Bach" <*****@nds.rz.uni-jena.de>

To : "Baptiste Meles" <*****@ens.fr>

Subject : Antwort auf Anfrage

Sehr geehrter Herr Mèlès,

der Mitarbeiter von Frau Prof. Sandkaulen, Herr Koch, hat Ihre Mail mit der Bitte der Beantwortung an mich weitergeleitet. Im Moment wird Wir gerade ein Verzeichnis sämtlicher Vorlesungen gedruckt, die in dem Zeitraum von 1770-1850 in Jena gehalten wurden, weil wir im Sonderforschungsbereich 482 "Ereignis Weimar-Jena. Kultur um 1800" nächstes Jahr eine kleine Tagung zum Vorlesungsangebot der Universität veranstalten werden. Aus diesem Buch könnten Sie die Professoren im Bereich Philosophie leicht entnehmen. Ich werde Ihnen also Bescheid geben, wenn der Band erschienen ist (voraussichtlich in ca. 14 Tagen).

So auf die Schnelle fallen mir jetzt die Namen ein von :

- Justus Christian Hennings (1731-1815)
- Georg Heinrich Henrici (1770-1851)
- Johann Heinrich Heusinger (1767-1837)
- Johann Friedrich Ernst Kirsten
- Friedrich Immanuel Niethammer (1766-1848)
- Karl Christian Erhard Schmid (1761-1812)

- Wilhelm Gottlieb Tennemann (1761-1819)
- Johann August Heinrich Ulrich (1746-1813)¹

Aber es gibt noch eine Reihe weiterer Professoren, Extraordinarien und Privatdozenten, die vor, neben und nach Hegel Philosophie gelesen haben. Für die Naturphilosophen (Schad², Oken³, Gruber⁴ usw.) darf ich Sie auf meinen Aufsatz "Dem Geist der Zeit eine neue Richtung geben. Die Naturphilosophie und die naturphilosophischen Professoren an der Universität Jena" (in : Die Universität Jena. Tradition und Innovation. Hrsg. von Gerhard Müller, Klaus Ries und Paul Ziche. Stuttgart 2001, S. 155-174) verweisen.

Mit freundlichen Grüßen aus Jena

Thomas Bach

¹Ulrich chercha à concilier wolffianisme et kantisme. Cf. HEGEL: *Correspondance I*, op. cit., p. 428.

²Johann Baptist SCHAD (1758–1834). Professeur à Iena de 1802 à 1804, puis de nouveau à partir de 1816, après avoir été expulsé de Russie où il enseignait depuis son départ de Iena.

³Lorenz OKEN (1779–1851), professeur de médecine à Iena de 1807 à 1828. Son *Programm über die Bedeutung des Schädelknochens* est sans doute pour beaucoup dans la critique hegelienne de la phrénologie dans la *Phénoménologie de l'esprit*.

⁴Johann Gottfried GRUBER (1774-1851), dozent de philosophie à Iena en 1803.

Annexe B

Statistiques

Nous rassemblons ici, à titre indicatif, les statistiques d'emploi de certains mots qui nous ont paru significatifs. La méthode suivie pour dresser ces statistiques a été la suivante : à partir des œuvres complètes de Hegel éditées en CD-ROM par les éditions Talpa¹, nous avons constitué douze fichiers en texte brut d'extension — par convention — `.heg`. Par la suite, nous avons fait appel à la commande suivante, sous le système d'exploitation Linux² et avec le logiciel GNU *grep* 2.5.1 :

```
grep -c [mot-clef] *.heg
```

<i>Abstraktion, abstrakt</i>		<i>Barbarei</i>	
01fruehe.heg	12	01fruehe.heg	8
02jena.heg	195	02jena.heg	12
03phg.heg	261	03phg.heg	0
04nurnberg-heidelberg.heg	139	04nurnberg-heidelberg.heg	2
05logik.heg	589	05logik.heg	0
07recht.heg	347	07recht.heg	6
08enzyklopaedie.heg	994	08enzyklopaedie.heg	5
11berlin.heg	227	11berlin.heg	3
12geschichte.heg	193	12geschichte.heg	5
13aesthetik.heg	553	13aesthetik.heg	15
16religion.heg	644	16religion.heg	0
18philosophie.heg	601	18philosophie.heg	17

¹Il s'agit de la version 2.0, qui reproduit, avec la pagination, le texte des éditions Suhrkamp. La correspondance de Hegel n'est donc pas comptée dans ces statistiques.

²Mandrake Linux 9.2 et 10.0.

<i>blind</i>	
01fruehe.heg	21
02jena.heg	12
03phg.heg	2
04nurnberg-heidelberg.heg	11
05logik.heg	11
07recht.heg	4
08enzyklopaedie.heg	14
11berlin.heg	11
12geschichte.heg	9
13aesthetik.heg	13
16religion.heg	10
18philosophie.heg	19

<i>empörend</i>	
01fruehe.heg	9
02jena.heg	0
03phg.heg	1
04nurnberg-heidelberg.heg	0
05logik.heg	0
07recht.heg	0
08enzyklopaedie.heg	1
11berlin.heg	0
12geschichte.heg	2
13aesthetik.heg	1
16religion.heg	1
18philosophie.heg	3

<i>Blödsinn</i>	
01fruehe.heg	0
02jena.heg	0
03phg.heg	0
04nurnberg-heidelberg.heg	1
05logik.heg	0
07recht.heg	4
08enzyklopaedie.heg	12
11berlin.heg	2
12geschichte.heg	0
13aesthetik.heg	0
16religion.heg	0
18philosophie.heg	18

<i>Formalismus</i>	
01fruehe.heg	0
02jena.heg	22
03phg.heg	10
04nurnberg-heidelberg.heg	7
05logik.heg	23
07recht.heg	10
08enzyklopaedie.heg	26
11berlin.heg	9
12geschichte.heg	7
13aesthetik.heg	7
16religion.heg	3
18philosophie.heg	19

<i>gedankenlos</i>	
01fruehe.heg	1
02jena.heg	0
03phg.heg	16
04nurnberg-heidelberg.heg	2
05logik.heg	9
07recht.heg	1
08enzyklopaedie.heg	16
11berlin.heg	5
12geschichte.heg	1
13aesthetik.heg	3
16religion.heg	4
18philosophie.heg	25

<i>Leer, Leerheit</i>	
01fruehe.heg	49
02jena.heg	140
03phg.heg	146
04nurnberg-heidelberg.heg	45
05logik.heg	197
07recht.heg	57
08enzyklopaedie.heg	182
11berlin.heg	72
12geschichte.heg	26
13aesthetik.heg	70
16religion.heg	91
18philosophie.heg	225

<i>Gerede</i>	
01fruehe.heg	0
02jena.heg	0
03phg.heg	1
04nurnberg-heidelberg.heg	1
05logik.heg	2
07recht.heg	2
08enzyklopaedie.heg	8
11berlin.heg	3
12geschichte.heg	2
13aesthetik.heg	4
16religion.heg	4
18philosophie.heg	15

<i>Meinung</i>	
01fruehe.heg	49
02jena.heg	31
03phg.heg	39
04nurnberg-heidelberg.heg	14
05logik.heg	19
07recht.heg	95
08enzyklopaedie.heg	44
11berlin.heg	40
12geschichte.heg	15
13aesthetik.heg	32
16religion.heg	25
18philosophie.heg	180

<i>Oberflächlichkeit, oberflächlich</i>	
01fruehe.heg	1
02jena.heg	14
03phg.heg	20
04nurnberg-heidelberg.heg	12
05logik.heg	26
07recht.heg	14
08enzyklopaedie.heg	84
11berlin.heg	19
12geschichte.heg	5
13aesthetik.heg	33
16religion.heg	43
18philosophie.heg	71

<i>Seichtigkeit</i>	
01fruehe.heg	0
02jena.heg	1
03phg.heg	0
04nurnberg-heidelberg.heg	2
05logik.heg	3
07recht.heg	15
08enzyklopaedie.heg	4
11berlin.heg	5
12geschichte.heg	0
13aesthetik.heg	1
16religion.heg	0
18philosophie.heg	3

<i>Schwärmer, Schwärmerei</i>	
01fruehe.heg	12
02jena.heg	10
03phg.heg	3
04nurnberg-heidelberg.heg	3
05logik.heg	0
07recht.heg	1
08enzyklopaedie.heg	1
11berlin.heg	4
12geschichte.heg	1
13aesthetik.heg	1
16religion.heg	0
18philosophie.heg	22

<i>Unphilosophie, unphilosophisch</i>	
01fruehe.heg	0
02jena.heg	20
03phg.heg	1
04nurnberg-heidelberg.heg	0
05logik.heg	1
07recht.heg	4
08enzyklopaedie.heg	6
11berlin.heg	3
12geschichte.heg	0
13aesthetik.heg	1
16religion.heg	2
18philosophie.heg	9

<i>Verstand</i>		<i>Willkür, willkürlich</i>	
01fruehe.heg	149	01fruehe.heg	45
02jena.heg	313	02jena.heg	31
03phg.heg	90	03phg.heg	30
04nurnberg-heidelberg.heg	89	04nurnberg-heidelberg.heg	58
05logik.heg	151	05logik.heg	38
07recht.heg	84	07recht.heg	211
08enzyklopaedie.heg	400	08enzyklopaedie.heg	110
11berlin.heg	151	11berlin.heg	40
12geschichte.heg	66	12geschichte.heg	90
13aesthetik.heg	106	13aesthetik.heg	154
16religion.heg	186	16religion.heg	91
18philosophie.heg	589	18philosophie.heg	91
<i>Vorurteil</i>		<i>zufällig</i>	
01fruehe.heg	17	01fruehe.heg	16
02jena.heg	6	02jena.heg	25
03phg.heg	7	03phg.heg	78
04nurnberg-heidelberg.heg	10	04nurnberg-heidelberg.heg	49
05logik.heg	5	05logik.heg	82
07recht.heg	3	07recht.heg	84
08enzyklopaedie.heg	27	08enzyklopaedie.heg	148
11berlin.heg	24	11berlin.heg	18
12geschichte.heg	5	12geschichte.heg	29
13aesthetik.heg	6	13aesthetik.heg	143
16religion.heg	14	16religion.heg	215
18philosophie.heg	21	18philosophie.heg	101

Annexe C

Bibliographie

C.1 Œuvres de Hegel

HEGEL, *Correspondance I. 1785–1812*, Paris: Gallimard, 1962, coll. Tel

HEGEL, *Correspondance II. 1813–1822*, Paris: Gallimard, 1963, coll. Tel

HEGEL, *Propédeutique philosophique*, Paris: Minuit, 1963, tr. Maurice de Gandillac

HEGEL, *Correspondance III. 1823–1831*, Paris: Gallimard, 1967, coll. Tel

HEGEL, *Encyclopédie des sciences philosophiques en abrégé*, Paris: Gallimard, 1970, éd. et tr. Maurice de Gandillac

HEGEL, *Vorlesungen über die Geschichte der Philosophie*, Frankfurt am Main: Suhrkamp, 1971

HEGEL, *Science de la logique*, Volume 1 : l'être, Bibliothèque philosophique, Paris: Aubier-Montaigne, 1972

HEGEL, *Les Orbites des planètes (Dissertation de 1801)*, Paris: Vrin, 1979, tr. et éd. François De Gandt et Dominique Dubarle

HEGEL, *Leçons sur la philosophie de l'histoire*, Paris: Vrin, 1979, tr. Jean Gibelin

HEGEL, *Fragments de la période de Berne*, Paris: Vrin, 1987, tr. Robert Legros et F. Verstraeten

HEGEL, *Textes pédagogiques*, Paris: Vrin, 1990, éd. et tr. Bernard Bourgeois

HEGEL, *Phénoménologie de l'esprit*, Paris: Aubier, 1991, éd. et tr. Jean-Pierre Lefebvre

HEGEL, *Phänomenologie des Geistes*, Stuttgart: Philipp Reclam, 1996, Hrsg. von Lorenz Bruno Puntel

- HEGEL, *Esthétique*, Paris: Livre de Poche, 1997, tr. Charles Bénard, Benoît Timmermans et Paolo Zaccaria
- HEGEL, *Journal d'un voyage dans les Alpes bernoises*, Grenoble: Jérôme Millon, 1997, tr. Robert Legros et F. Verstraeten
- HEGEL, *Principes de la philosophie du droit*, Paris: Flammarion, 1999, éd. et tr. Jean-Louis Vieillard-Baron
- HEGEL, *Berliner Schriften*, Talpa Verlag, 2000
- HEGEL, *Enzyklopädie der philosophischen Wissenschaften*, Talpa Verlag, 2000
- HEGEL, *Frühe Schriften*, Talpa Verlag, 2000
- HEGEL, *Grundlinien der Philosophie des Rechts*, Talpa Verlag, 2000
- HEGEL, *Jenaer Schriften*, Talpa Verlag, 2000
- HEGEL, *Nürnberger und Heidelberger Schriften*, Talpa Verlag, 2000
- HEGEL, *Phänomenologie des Geistes*, Talpa Verlag, 2000
- HEGEL, *Vorlesungen über die Geschichte der Philosophie*, Talpa Verlag, 2000
- HEGEL, *Vorlesungen über die Philosophie der Geschichte*, Talpa Verlag, 2000
- HEGEL, *Vorlesungen über die Philosophie der Religion*, Talpa Verlag, 2000
- HEGEL, *Vorlesungen über die Ästhetik*, Talpa Verlag, 2000
- HEGEL, *Die Wissenschaft der Logik*, Talpa Verlag, 2000

C.2 Ouvrages sur Hegel

- ADORNO, THEODOR W., *Trois Études sur Hegel*, Paris: Payot, 1979, coll. Critique de la politique
- ALAIN, « Hegel », *in Idées*, Paris: Flammarion, 1983, 165–238, Champs
- BOURGEOIS, BERNARD, *L'Idéalisme allemand. Alternatives et progrès*, Paris: Vrin, 2000, coll. Histoire de la philosophie
- BRAS, GÉRARD, *Hegel et l'art*, Paris: Presses Universitaires de France, 1994
- CHIURAZZI, GAETANO, *Hegel, Heidegger et la grammaire de l'être*, [〈URL: http://www.bu.edu/wcp/Papers/Cont/ContChiu.htm〉](http://www.bu.edu/wcp/Papers/Cont/ContChiu.htm)

- CHOULET, PHILIPPE, « Hegel ou L'universelle vie de l'esprit », in *Les Philosophes*, Volume 2, Paris: Livre de Poche, 1996, 77–108, Grateloup, Léon-Louis
- CHÂTELET, FRANÇOIS, *Hegel*, Paris: Seuil, 1968
- CROCE, BENEDETTO, *Ce qui est vivant et ce qui est mort de la philosophie de Hegel*, Paris: V. Giard et E. Brière, 1910
- DELBOS, VICTOR, *De Kant aux postkantians*, Aubier, 1992, coll. Philosophie
- DELUERMOZ, F., *La Logique de Hegel et la métaphysique traditionnelle*, ⟨URL: <http://www.ac-reunion.fr/pedagogie/philo/LogHegel.htm>⟩
- DERRIDA, JACQUES, « Violence et métaphysique », in *L'Écriture et la différence*, Paris: Seuil, 1967, coll. Points Essais, 117–228
- DERRIDA, JACQUES, « Le Puits et la pyramide. Introduction à la sémiologie de Hegel », in *Marges de la philosophie*, Paris: Éditions de minuit, 1972, coll. Critique, p. 79–127
- DERRIDA, JACQUES, *Glas*, Paris: Galilée, 1974, coll. La Philosophie en effet
- FERRARIN, ALFREDO, *Hegel and Aristotle*, Cambridge University Press, 2001
- FERRER, DANIEL FIDEL, *Hegel's Dialogue with Lesser Known Philosophers*, ⟨URL: <http://www.lib.cmich.edu/bibliographers/danielferrer/HegelDialogue.html>⟩
- FISCHBACH, FRANK, *Fichte et Hegel. La Reconnaissance*, Paris: Presses Universitaires de France, 1999
- FOUCHER DE CAREIL, LOUIS-ALEXANDRE, *Hegel et Schopenhauer : Études sur la philosophie allemande moderne depuis Kant jusqu'à nos jours*, Paris: Hachette, 1862
- FUKUYAMA, FRANCIS/BOURGEOIS, BERNARD, *La solution du problème de l'Histoire est achevée depuis la Révolution française*, Paris: Odile Jacob, 2002, Droit, Roger-Pol
- GODDARD, JEAN-CHRISTOPHE, *Hegel et l'hégélianisme*, Paris: Armand Collin, 1998
- GÉRARD, GILBERT, *Critique et dialectique. L'Itinéraire de Hegel à Iéna (1801–1805)*, Bruxelles: Publications des Facultés universitaires Saint-Louis, 1982
- HEIDEGGER, MARTIN, « Hegel et son concept de l'expérience », in *Chemins qui ne mènent nulle part*, Paris: Gallimard, 1962

- HEIDEGGER, MARTIN, « Hegel et les Grecs », in *Questions I et II*, Paris: Gallimard, 1968
- HEIDEGGER, MARTIN, *La « Phénoménologie de l'esprit » de Hegel*, Paris: Gallimard, 1984, Martineau, Emmanuel
- HONDT (D'), JACQUES, *Hegel en son temps (Berlin, 1818–1831)*, Paris: Éditions sociales, 1968, coll. coll. Problèmes
- HONDT (D'), JACQUES, *Hegel secret. Recherches sur les sources cachées de la pensée de Hegel*, Paris: Presses Universitaires de France, 1968, coll. coll. Épiméthée
- HONDT (D'), JACQUES, *Hegel*, Paris: Calmann-Lévy, 1998
- HONDT (D'), JACQUES (SOUS LA DIR. DE), *Hegel et la pensée grecque*, Presses Universitaires de France, 1974
- HYPOLITE, JEAN, *Genèse et structure de la Phénoménologie de l'esprit de Hegel*, Paris: Aubier, 1946
- HYPOLITE, JEAN, *Figures de la pensée philosophique*, Paris: Presses Universitaires de France, 1971, Quadrige
- KIESEWETTER, HUBERT, *Von Hegel zu Hitler*, Hamburg: Hoffmann und Campe, 1974
- KOJÈVE, ALEXANDRE, *Introduction à la lecture de Hegel. Leçons sur la « Phénoménologie de l'esprit » professées de 1933 à 1939 à l'École des Hautes Études*. Paris: Gallimard, 1980, Queneau, Raymond
- KRISTEVA, JULIA, *La Révolution du langage poétique*, Paris: Seuil, 1974
- LACROIX, ALAIN, *Hegel. La philosophie de la nature*, Paris: Presses Universitaires de France, 1997
- LEFEBVRE, JEAN-PIERRE/MACHEREY, PIERRE, *Hegel et la société*, Paris: Presses Universitaires de France, 1987
- MABILLE, BERNARD, *Hegel. L'Épreuve de la contingence*, Paris: Aubier, 1999, coll. Philosophie
- MALABOU, CATHERINE, *L'Avenir de Hegel*, Paris: Vrin, 1996
- NANCY, JEAN-LUC, *La Remarque spéculative (un bon mot de Hegel)*, Paris: Galilée, 1973
- PALMIER, JEAN-MICHEL, *Hegel. Essai sur la formation du système hegelien*, Paris édition. Éditions universitaires, 1968, coll. coll. Classiques du XX^e siècle

- PHILONENKO, ALEXIS, *Lecture de la Phénoménologie de Hegel : Préface – Introduction*, Vrin: Vrin, 1993
- PLANT, RAYMOND, *Hegel : religion et philosophie*, Paris: Seuil, 2001
- ROSENKRANZ, KARL, *Georg Wilhelm Friedrich Hegel's Leben*, Darmstadt: Wissenschaftliche Burgesellschaft, 1977
- TRABUC, IVAN, *La pensée hégélienne de l'âme dans l'anthropologie*, 2002–2003
- VAYSSE, JEAN-MARIE, *Hegel. Temps et histoire*, Paris: Presses Universitaires de France, 1998
- VERA, AUGUSTO, *Introduction à la philosophie de Hégel*, Paris: Ladrance, 1864
- ZARADER, JEAN-PIERRE, *Petite Histoire des idées philosophiques*, Paris: Ellipses, 1994, 75–85

C.3 Autres ouvrages

- ANSCOMBE, JEAN-CLAUDE/DUCROT, OSWALD, *L'Argumentation dans la langue*, Bruxelles: Pierre Mardaga, 1983
- ARON, RAYMOND, *Penser la guerre, Clausewitz*, Paris: Gallimard, 1976, coll. NRF Bibliothèque des sciences humaines
- BELAVAL, YVON, *Les Philosophes et leur langage*, Paris: Gallimard, 1952
- BENVENISTE, ÉMILE, *Problèmes de linguistique générale*, Paris: Gallimard, 1966
- BERKELEY, GEORGE, *Three Dialogues between Hylas and Philonous*,
- DELEUZE, GILLES, *Spinoza et le problème de l'expression*, Éditions de Minuit, 1969
- ELSENHANS, THEODOR, *Fries und Kant. Ein Beitrag zur Geschichte und zur systematischen Grundlegung der Erkenntnistheorie*, Giessen: Alfred Töpelmann, 1906
- FICHTE, JOHANN GOTTLIEB, *Exposé de la Doctrine de la Science (1801–1802)*, Bruxelles: Lebeer-Hossmann, 1987
- FICHTE, JOHANN GOTTLIEB, *La Destination de l'homme*, Paris: Flammarion, 1995, Goddard, Jean-Christophe

- FOUCAULT, MICHEL, « Dialogue sur le pouvoir », *in Dits et écrits*, Volume II, Paris: Gallimard, 2001, n°221
- FRIES, JAKOB FRIEDRICH, *Wissen, Glaube und Ahndung*, Göttingen: Vandenhoeck & Ruprecht, 1905
- FUHRING, PETER, « Musicienne chinoise » d'Alexis Peyrotte, *in François Boucher et l'art rocaille dans les collections de l'École des beaux-arts*, Paris: École nationale supérieure des beaux-arts, 2003, 318
- GUEROULT, MARTIAL, *Dianoématique*, Paris: Aubier, 1984, coll. Analyse et raisons
- HEIDEGGER, MARTIN, *Sein und Zeit*, Tübingen: Max Niemeyer, 1993
- JACOBI, FRIEDRICH HEINRICH, *Œuvres philosophiques*, Paris: Aubier, 1946, Anstett, J.-J.
- JANET, PAUL, *Victor Cousin et son œuvre*, Paris: Calmann-Lévy, 1885
- JULLIEN, FRANÇOIS, *Procès ou Création. Une Introduction à la pensée des lettrés chinois. Essai de problématique interculturelle*, Paris: Seuil, 1989
- JULLIEN, FRANÇOIS, *La Propension des choses. Pour une histoire de l'efficacité en Chine*, Paris: Seuil, 1992
- JULLIEN, FRANÇOIS, *Le Yi King*, Zulma, 1992, Jullien, François and Philastre, Paul-Louis-Félix
- JULLIEN, FRANÇOIS, *Figures de l'immanence. Pour une lecture philosophique du Yi King*, Paris: Livre de Poche, 1995
- JULLIEN, FRANÇOIS, *Fonder la morale. Dialogue de Mencius avec un philosophe des Lumières*, Paris: Grasset, 1995
- JULLIEN, FRANÇOIS, *Un Sage est sans idée, ou l'autre de la philosophie*, Paris: Seuil, 1998
- JULLIEN, FRANÇOIS/MARCHAISSE, THIERRY, *Penser d'un dehors (la Chine). Entretiens d'Extrême-Occident*, Paris: Seuil, 2000
- KANT, IMMANUEL, *Prolégomènes à toute métaphysique future qui pourra se présenter comme science*, Paris: Vrin, 1986, coll. Bibliothèque des textes philosophiques
- KANT, IMMANUEL, « Annonce de la prochaine conclusion d'un traité de paix perpétuelle en philosophie », *in Vers la Paix perpétuelle et autres textes*, Paris: Flammarion, 1991, 133–147

- KANT, IMMANUEL, « Réponse à la question : Qu'est-ce que les Lumières? », *in Vers la Paix perpétuelle et autres textes*, Paris: Flammarion, 1991, 41–51
- KANT, IMMANUEL, *Critique de la faculté de juger*, Paris: Aubier, 1995, coll. GF, tr. Alain Renaut
- KANT, IMMANUEL, *Critique de la raison pure*, Flammarion, 2001, coll. GF, tr. Alain Renaut
- LIDDLE HART, BASIL H., *Stratégie*, Paris: Perrin, 1998
- MICHAUD, YVES-ALAIN, *La Violence*, Paris: Presses Universitaires de France, 1973, coll. Dossiers Logos
- PHILONENKO, ALEXIS, *L'Œuvre de Fichte*, Paris: Vrin, 1984
- POINCARÉ, HENRI, *La Science et les humanités*, Retranscription d'Alain Blanchair (URL: [ClassiquesdesSciences sociales](#))
- POINCARÉ, HENRI, *L'Avenir des mathématiques*, Retranscription d'Alain Blanchair (URL: [ClassiquesdesSciences sociales](#))
- POSTEL, CLAUDE, *Traité des invectives au temps de la Réforme*, Paris: Belles-Lettres, 2004
- RAULET, GÉRARD, *Aufklärung. Les Lumières allemandes*, Paris: Flammarion, 1995, coll. GF
- REINHOLD, KARL LEONARD, *Philosophie élémentaire*, Paris: Vrin, 1999
- RENAUT, ALAIN, *Kant aujourd'hui*, Paris: Flammarion, 1997, coll. Champs
- ROMILLY, JACQUELINE DE, *La Grèce antique contre la violence*, Paris: Fallois, 2000
- ROSEN, CHARLES, *Le Style classique. Haydn, Mozart, Beethoven*, Gallimard, 2000, coll. Tel
- RUWET, NICOLAS, *Grammaire des insultes et autres études*, Paris: Seuil, 1982
- SCHELLING, FRIEDRICH WILHELM JOSEPH, *Sämmtliche Werke*, Stuttgart und Augsburg: J.G. Gotta'scher Verlag, 1856
- SCHOPENHAUER, ARTHUR, *L'Art de l'insulte*, Seuil, 2004, textes réunis et présentés par Franco Volpi, tr. Éliane Kaufholz-Messmer
- SPINOZA, BARUCH, *Éthique*, Paris: Seuil, 1988, coll. Points, tr. Bernard Pautrat
- TILLIETTE, XAVIER, *Schelling*, Paris: Calmann-Lévy, 1999
- VERNANT, JEAN-PIERRE, *Mythe et société en Grèce ancienne*, Paris: Seuil, 1974, p. 82–102

Index

A

Alembert (d') 17
 Aretin 29
 Aristophane 29
 Aristote 78, 89–91

B

Bouterwerk 83
 Brown, J. 16
 Brucker, J. J. 63

C

Camper 53
 Choulet, Ph. 3
 Cicéron 29, 50
 Clausewitz 71
 Confucius 50

D

Daogang 75
 Daub, K. 79, 92
 De Wette 41
 Deleuze 65
 Descartes 34, 85
 Diderot 17
 Dubarle, D. 37

E

Eschyle 29

F

Fénelon 75

Fichte 22, 41, 42, 69, 76, 84
 Förster 96
 Foucault, M. 85
 Foucher de Careil, L.-A. 79
 Fries 13, 17, 29, 41–44, 55, 58, 77
 Fuchs 67

G

Gabler 66
 Gabler, G. A. 77–78
 Gandillac (de), M. 63
 Gérard, G. 71
 Goethe 14–15, 26, 35, 56
 Graser 29
 Gueroult, M. 5, 6, 55

H

Haller (von), K. L. 67
 Harl 29
 Heidegger 21, 52
 Heller 28–29, 68
 Hennings, J. Ch. 98
 Henrici, G. H. 98
 Héraclite 16
 Herbart 78
 Herder 6, 76
 Herman, G. H. 41, 67
 Hérodote 29
 Heusinger, J. H. 98
 Hölderlin 3

Hondt (d'), J. 4, 71, 72, 74, 77, 84, 97
Humboldt (von), W..... 48
Hume 39
Hyppolite, J. 21

J

Jacobi 22, 76
Jiajing 75

K

Kant .. 5, 6, 12, 17, 21, 22, 26, 27, 30,
37–44, 50, 53, 54, 70, 76
Kepler 34–37
Kiefhaber 29
Kierkegaard 86
Kirsten, J. F. E..... 98
Krug 30, 41, 66, 77–78, 83

L

Lefebvre, D..... 5
Lefebvre, J.-P..... 69
Legros, R..... 73
Leibniz 6
Lénine..... 39
Lenz, M. 71
Lessing 6
Liddle Hart, B. H. 71–72

M

Malabou, C..... 18, 38
Mao, Z. 49
Marheinecke 4
Marx 39, 86
Mehmel, G. E. A. 84
Milner..... 12
Müller (von), J..... 74, 92

N

Nancy, J.-L..... 65–66, 87–88
Napoléon 71–73, 81, 84
Newton .. 10, 14–15, 26, 29, 34–37, 50,
67

Niethammer 4, 42, 67, 82, 98
Nietzsche 85

P

Platon..... 29, 65
Poincaré, H. 14, 34
Polo, M..... 48
Postel, Cl..... 5

Q

Qianlong 75
Qin Shihuangdi 49

R

Radlof, J. G..... 92
Raulet, G..... 41
Reinhold 21, 42, 76, 83
Rémusat, A..... 48
Rust, Isaak 79
Ruwet, N..... 11–13

S

Salomon 75
Sartre 12
Schelling . 4, 34, 41, 42, 69, 76, 80, 83,
84
Schiller 41
Schlegel 41
Schleiermacher 66, 76
Schmid, K. Ch. E..... 98
Schopenhauer 78, 79

Schulze	22
Sophocle	29
Spinoza	16, 19, 65, 96
Sunzi	71

T

Tennemann, W. G.	99
Tholuck, F. A. G.	66, 91–92
Thomas d’Aquin.	76
Thucydide.	29

U

Ulrich, J. A. H.	99
-----------------------	----

V

Véra, A.	79
Voltaire	48
Voss, J. H.	43

W

Weiller	4, 5, 67
Wismayr	5
Wolff.	76

Table des matières

Introduction	3
0.1 Le pacifisme de Hegel	3
0.2 Hegel polémiste	4
0.3 Le statut de l’invective hegelienne	6
0.4 Méthodologie	7
I L’arsenal hegelien : autonomie du discours invectif	9
1 Procédés lexicaux	11
1.1 Le lexique invectif	11
1.2 Vocabulaire invectif hegelien	15
2 Procédés syntaxiques	20
2.1 Réduction	20
2.2 Renversement	22
3 Procédés rhétoriques	25
3.1 La métaphore pittoresque	25
3.2 L’ironie	28
II Batailles de Hegel : portée universelle du discours invectif	32
1 Individus	34
1.1 Newton	34
1.2 Le kantisme	37

2	Peuples	45
2.1	L'Afrique	45
2.2	La Chine	47
3	Abstractions	52
3.1	Le <i>on</i> de la banalité	52
3.2	Le <i>je</i> de l'originalité	54
III	Énonciation hegelienne	59
1	Lieux invectifs	61
1.1	Les cours	61
1.2	Les préfaces	62
1.3	Remarques et notes	65
1.4	La correspondance	67
2	Stratégies invectives	70
2.1	Critique frontale	70
2.2	Attaque indirecte	72
2.3	Critique dialectique	76
3	Rôle spéculatif de l'invective hegelienne	80
3.1	Confiance en la plasticité, hantise de l'élasticité	80
3.2	Sanctionner la résistance	84
3.3	Invective et pédagogie : les types invectifs	88
	Conclusion	95
	Annexes	98
A	Professeurs de l'université de Iena autour de 1800	98
B	Statistiques	100
C	Bibliographie	105
C.1	Œuvres de Hegel	105

C.2	Ouvrages sur Hegel	106
C.3	Autres ouvrages	109

Index	111
--------------	------------